UNE LUEUR DANS L'OMBRE

PAR EDGAR WALLACE

45f

HACHETTE

UNE LUEUR DANS L'OMBRE

EDGAR WALLACE

UNE LUEUR DANS L'OMBRE

(THE CLUE OF THE TWISTED CANDLE)

HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, **1955.**

UNE LUEUR DANS L'OMBRE

CHAPITRE PREMIER

Le train de Lewes qui quitte la gare de Victoria à 4 h. 15 s'était arrêté à Three Bridges à cause d'un déraillement et, bien que John ait eu la chance de prendre le train de Beston Tracey qui avait un léger retard, lorsqu'il était arrivé à cet endroit, la tapissière qui formait le seul lien entre le village et le monde extérieur était déjà partie.

« Si vous pouvez attendre une demi-heure, lui dit le chef de gare, je téléphonerai au village pour vous faire envoyer une voiture. »

John Lexman embrassa du regard le triste paysage et haussa les épaules.

« J'irai à pied », répondit-il laconiquement, et, après avoir boutonné son imperméable jusqu'au menton, il s'enfonça résolument dans la nuit pluvieuse pour franchir les deux milles qui le séparaient encore de Little Tracey.

La pluie semblait devoir tomber durant toute la nuit. La haie qui bordait la route étroite ruisselait comme une cascade et la route elle-même était un véritable marais où l'on plongeait dans la boue jusqu'aux chevilles. John Lexman s'arrêta un instant sous le branchage protecteur d'un grand arbre pour allumer sa pipe, puis se remit en marche.

Le chemin qui reliait Beston Tracey à Little Tracey était associé dans son esprit aux passages les plus réussis de son œuvre. Il en avait fait le théâtre de ce crime mystérieux dont l'ingénieuse conception avait valu un succès retentissant à son dernier livre, qualifié de meilleur roman policier de l'année. Car John Lexman s'était spécialisé dans cette branche particulière de la littérature.

Cependant, ce n'est ni à ses livres ni à des crimes mystérieux que pensait le jeune écrivain en suivant la route déserte de Little Beston. Il songeait à la rencontre qu'il venait de faire à Londres de T. X. Meredith, qui serait sans doute un jour le chef du département des recherches criminelles et qui, en attendant, remplissait les fonctions de sous-chef de la police secrète. Cette modeste situation n'empêchait cependant pas qu'on lui confiât les affaires les plus délicates. Dans ce langage excentrique et impétueux qui lui était particulier, T. X. lui avait suggéré un sujet de roman policier comme il n'en avait jamais rêvé de meilleur. Cependant, ce n'était déjà

plus à T. X. que John Lexman pensait en remontant la côte qui menait à sa modeste demeure qui portait fièrement le nom de château de Beston.

C'est qu'à Londres, John Lexman avait fait encore une autre rencontre. Une rencontre au souvenir de laquelle il fronça les sourcils. En ouvrant la grille et en traversant le jardin, il s'efforça de chasser de son esprit le souvenir de la discussion pénible qu'il avait eue avec l'usurier.

Le château de Beston était un bâtiment sans prétention, de style Elisabeth, avec des pignons gracieux et de hautes cheminées; ses fenêtres treillagées, son vaste jardin, sa roseraie et une belle prairie lui conféraient l'aspect d'un petit manoir, ce qui remplissait d'orgueil son propriétaire.

John Lexman s'arrêta sous l'auvent pour secouer son imperméable tout ruisselant d'eau, puis pénétra à l'intérieur.

L'antichambre était plongée dans l'obscurité. Grace s'habillait sans doute pour le dîner. Il pensa que, dans l'état d'esprit où il se trouvait, il était préférable qu'il ne la dérangeât pas. Il prit le long couloir qui menait au studio situé au fond de la maison. Dans la cheminée pétillait un feu joyeux. L'atmosphère accueillante de cette pièce lui procura une sensation de bien-être et de soulagement. Il ôta ses souliers et alluma une petite lampe sur un guéridon.

Cette pièce était visiblement le cabinet de travail du maître de céans. Les fauteuils de cuir, la vaste bibliothèque s'étalant le long d'un panneau entier, la massive table de travail en noyer, sur laquelle s'entassaient des livres et des manuscrits, étaient autant de témoins de la profession de celui-ci.

Après avoir mis ses pantoufles, John Lexman bourra à nouveau sa pipe, se dirigea vers la cheminée et s'arrêta là, le regard perdu dans les flammes.

C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, svelte, malgré des épaules presque athlétiques. C'est qu'il était un sportif enthousiaste. De son visage aux traits réguliers se dégageait une expression de force. Il avait des yeux gris et profonds, et ses sourcils droits lui donnaient un air presque sévère. Ses joues étaient glabres et sa bouche grande et généreuse. Son teint net et clair témoignait d'une vie en plein air. John Lexman n'avait, malgré sa profession, rien d'un rat de bibliothèque.

Il se tenait ainsi, méditant debout, depuis un moment, quand doucement la porte s'ouvrit et Grace Lexman apparut.

Disons simplement de cette femme qu'elle était douce et jolie, sans détailler sa beauté et son charme. John se précipita au-devant d'elle et l'embrassa tendrement.

« Je ne savais pas que tu étais rentré jusqu'à ce que... dit-elle en se blottissant contre son mari.

— Jusqu'à ce que tu aies aperçu la mare que mon imperméable a dû laisser dans l'entrée, dit-il en souriant. Je connais tes méthodes, Watson! »

Elle rit, mais soudain redevint sérieuse.

« Je suis très contente que tu sois rentré. Nous avons une visite.

— Une visite? répéta le jeune homme étonné. Par ce temps-là?... Qui est-ce? »

Grace lui lança un étrange regard.

« M. Kara.

— Tiens, Kara? Il est ici depuis longtemps?

— Il est arrivé à quatre heures. »

Sa voix trahissait peu d'enthousiasme pour cette visite.

« Je ne comprends pas ton aversion pour ce brave Kara », dit son mari d'un ton légèrement désapprobateur.

Et, après un moment de réflexion:

« Il vient d'ailleurs tout à fait à point. Où est-il?

— Dans le salon. »

Le salon du château de Beston était une vaste pièce basse meublée de fauteuils confortables, d'un grand piano, d'un tapis quelque peu usé mais aux gais coloris. Ce qui frappait surtout les yeux, c'étaient une cheminée presque médiévale et deux grands candélabres d'argent.

Il y avait dans cette pièce un je ne sais quoi d'harmonieux, de reposant, de quiet qui en faisait un havre parfait pour un écrivain soumis par son métier à une perpétuelle tension nerveuse. Deux larges coupes de bronze étaient remplies de violettes, une troisième de primeroses fraîches, et ces douces fleurs des bois remplissaient la pièce d'un parfum délicat.

A la vue de John Lexman, le visiteur se leva de son fauteuil et, d'une démarche pleine d'aisance, se dirigea vers lui. C'était un homme d'une rare beauté. Il dépassait l'écrivain d'une demi-tête, mais il offrait une silhouette si harmonieuse que sa taille ne semblait pas anormale.

« Comme je n'ai pas pu vous rencontrer en ville, dit-il, je suis venu dans l'espoir de vous trouver ici. »

Sa voix était bien modulée et il parlait anglais sans la moindre trace d'accent étranger, bien qu'il fût Grec d'origine et qu'il eût passé la plus grande partie de sa jeunesse en Albanie.

Les deux hommes se serrèrent cordialement la main.

« Vous dînez avec nous? »

Remington Kara se tourna en souriant vers Grace Lexman. La jeune femme était assise dans un fauteuil, les mains jointes, et son visage trahissait un profond découragement.

« Si Mme Lexman n'y voit pas d'inconvénient, répondit le Grec.

— Ce sera un plaisir pour moi, fit la jeune femme d'une voix machinale. Il fait un temps affreux et je doute fort que vous puissiez faire un repas convenable par ici, bien que celui que vous nous ferez le plaisir de partager avec nous ne soit pas non plus un festin.

— Tout ce que vous voudrez bien m'offrir sera encore plus qu'il ne faut », dit-il en s'inclinant devant la maîtresse de maison, puis il se tourna vers Lexman.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes étaient absorbés dans une discussion littéraire, et Grace saisit l'occasion pour se retirer. Des livres en général, la conversation passa aux livres de John Lexman.

« Je les ai tous lus, déclara Kara.

— Je vous plains, dit John d'un ton mi-sérieux, mi-badin.

— Mais je ne suis pas du tout à plaindre. Il y a en vous l'étoffe d'un grand criminel.

— Merci, dit Lexman.

— Vous me direz peut-être que je vous fais là un compliment douteux, fit le Grec en souriant. Mais je songe à l'originalité de vos intrigues. J'avoue d'ailleurs que, par moments, vos livres m'exaspèrent. Notamment quand je ne devine pas la solu-

tion même à la moitié du livre. Mais naturellement, la plupart du temps, je la connais dès le cinquième chapitre. »

John le dévisagea, étonné. Son amour-propre d'auteur policier était visiblement froissé.

« Je me flatte d'écrire des romans dont on ne peut deviner le dénouement avant le dernier chapitre.

— Certes, dit Kara avec un hochement de tête, c'est parfaitement exact pour le lecteur moyen, mais, en ce qui me concerne, je suis particulièrement averti. Je saisis le fil le plus ténu, le moindre indice que vous ne faites que mentionner en passant.

— Vous devriez faire la connaissance de T. X. », dit John en riant.

Il se leva et se dirigea vers la cheminée.

« T. X.?

— Oui, T. X. Meredith. Un type épatant. Il travaille au département des recherches criminelles. »

Une lueur brillait dans les yeux de Kara, attestant l'intérêt qu'éveillaient en lui les paroles de Lexman. Il n'aurait pas été mécontent de poursuivre cette conversation, mais, au même instant, les deux hommes furent priés de passer dans la salle à manger où le dîner était servi.

Le repas se déroula dans une atmosphère assez morne. Grace prenait peu de part à la conversa-

tion et les rares paroles que son mari échangeait avec leur hôte remuaient un silence pesant. La jeune femme était en proie à une sensation indéfinie, une sorte de pressentiment qui l'inquiétait sans qu'elle sût pourquoi. A plusieurs reprises, au cours du dîner, elle repassa dans sa mémoire les événements de la journée pour découvrir ce qui avait bien pu lui laisser cette impression. Vainement. Les lettres qu'elle avait reçues le matin ne contenaient pas de mauvaises nouvelles et il n'y avait eu, au cours de la journée, aucun incident désagréable avec les domestiques. Bref, tout allait bien et, quoiqu'elle fût au courant des légers embarras d'argent de John, à la suite d'une spéculation sur des obligations roumaines, — elle le soupçonnait même d'avoir fait un emprunt pour compenser la perte subie dans cette malencontreuse affaire, — le succès de son dernier ouvrage était si grand qu'il permettait les plus grands espoirs quant à l'avenir matériel.

« Le café sera servi dans le cabinet de travail, si vous le voulez bien, dit Grace. Et maintenant, excusez-moi, il faut que je m'occupe d'une besogne aussi terre à terre que la préparation de la lessive de demain. »

Elle adressa à Kara un petit signe de tête et, en passant près de John, effleura son épaule de sa main. Kara suivit des yeux sa silhouette gracieuse

jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière la porte.

« J'ai à vous parler, Kara, dit John Lexman. Vous pouvez m'accorder, j'espère, cinq minutes?

— Mais cinq heures, si vous voulez », répondit Kara avec amabilité.

Ils passèrent dans le cabinet de travail; la bonne leur apporta du café et des liqueurs qu'elle plaça sur une petite table près de la cheminée, puis s'éclipsa.

« Sans doute vous est-il impossible d'installer ici la lumière électrique, observa le Grec en dégustant son café.

— Impossible? pas précisément, mais j'aime autant les lampes.

— Ce n'est pas aux lampes que je fais allusion, mais à ces bougies. »

Il désigna de la main le dessus de la cheminée, où six bougies de grosse taille étaient alignées.

« Mais que vous ont donc fait ces bougies? » demanda en souriant le maître de la maison.

Kara ne répondit pas d'abord et se contenta de hausser les épaules. Mais, après un moment de réflexion, il dit:

« Une petite supposition: si vous vous trouviez un jour attaché à une chaise près de laquelle se trouve un petit baril de poudre dans laquelle serait fichée une bougie allumée qui fond à vue d'œil et qu'à chaque instant... Mon Dieu!... »

John remarqua que des gouttes de sueur perlaient sur le front de son interlocuteur et il s'en amusa.

« Ce serait passionnant. »

Le Grec s'épongea le front avec une pochette de soie. Sa main tremblait légèrement.

« Oui, cela a même été un peu trop passionnant, je crois.

— Où donc cela est-il arrivé? demanda Lexman intrigué.

— En Albanie, dit l'autre, il y a beau temps de cela, mais ces gredins ne manquent pas de me le rappeler de temps en temps. »

Kara ne trahissait pas l'envie d'expliquer quels étaient ces gredins ni en quelles circonstances il s'était trouvé dans cette mauvaise passe. Il s'empressa de faire dévier la conversation.

Il se mit à arpenter la pièce, puis s'arrêta devant la bibliothèque, intéressé, semblait-il, par quelques livres. Il sortit un épais volume du rayon.

« Tiens, vous avez là un livre de George Gathercole. Vous le connaissez personnellement? »

John prit une pincée de tabac dans un coffret bleu posé sur son bureau et bourra sa pipe.

« Je lui ai parlé une fois. C'est un type plutôt taciturne. Comme tous les hommes qui ont vu et connu bien des choses, il aime parler de tout sauf de lui-même. »

Kara feuilletait le livre d'un air nonchalant. Puis il le remit à sa place.

« Je ne le connais pas personnellement, dit-il d'un ton détaché, mais il est parti faire un voyage pour mon compte. »

John leva le regard.

« Pour votre compte?

— Oui. Il est allé en Patagonie. Il pense qu'il s'y trouve des gisements aurifères, ainsi que vous pouvez vous en rendre compte en lisant son ouvrage sur la structure géologique des montagnes de l'Amérique du Sud. Ses théories m'intéressèrent et je suis entré en correspondance avec lui. En fin de compte, il a entrepris ce voyage d'études. Je lui ai avancé ses frais.

— Et vous dites que vous ne l'avez jamais rencontré? »

Kara secoua négativement la tête.

« J'envie presque la chance qui lui permet de faire un si beau voyage, dit John. Et il restera longtemps là-bas?

— Trois ans, dit Kara, tout en continuant d'examiner les rayons de livres.

— Quand j'entends parler de ces auteurs qui voyagent pour écrire leurs ouvrages, je me sens presque jaloux. »

Kara se retourna. Il se trouvait derrière le jeune romancier et celui-ci ne pouvait pas voir son vi-

sage tandis qu'il parlait. Cependant, Lexman put percevoir dans sa voix un accent de gravité, presque de la violence contenue.

« Vous enviez le sort d'autrui, et cependant le vôtre est le plus beau qu'on puisse rêver. Vous vous êtes voué à un travail créateur des plus passionnants et votre imagination vous fait faire des voyages plus romanesques que n'en permet la réalité. Vous avez le pouvoir de créer et de détruire les hommes. Vous élaborez des problèmes fascinants et vous les résolvez d'un coup de baguette... »

John éclata de rire.

« Il y a du vrai dans ce que vous dites, remarqua-t-il simplement.

— Pour le reste, poursuivit Kara en baissant la voix, je pense que vous possédez la seule chose qui rende la vie digne d'être vécue: une femme délicieuse. »

Lexman, en se retournant, rencontra le regard de son interlocuteur, et il y avait quelque chose, dans le beau visage de cet homme, qui lui coupa presque la respiration. Kara sourit.

« Je viens peut-être de manquer de tact, dit-il d'un ton embarrassé, mais il ne faut pas oublier, mon cher, que j'ai été jadis prétendant à la main de votre femme. Je pense que je ne vous apprends rien de nouveau? De plus, je vous rappelle que je suis Grec et que les Grecs modernes n'ont rien des

philosophes antiques. Enfin, vous n'ignorez pas que je suis un enfant gâté de la fortune et que, depuis ma tendre enfance, je suis habitué à ce que tous mes caprices soient satisfaits.

— Vous êtes, en effet, un veinard », dit John en se tournant vers son bureau.

Kara resta un moment silencieux, puis il sembla vouloir dire quelque chose, mais il se ressaisit et se contenta de sourire.

« Je commence à en douter », dit-il, énigmatique.

Puis, d'une voix soudain énergique:

« Il paraît que vous avez des ennuis avec Vassalaro? »

John se leva et alla vers la cheminée. Il s'arrêta, le regard perdu dans le vague, les jambes écartées, les mains jointes derrière le dos. Cette attitude était une réponse suffisante pour Kara.

« Je tiens à vous mettre en garde une fois de plus contre lui, dit-il en approchant de son cigare un bout de papier qu'il avait allumé à la flamme de la cheminée. Mon cher Lexman, mes compatriotes ne sont pas très commodes dans ce genre d'affaires.

— Pourtant, au début, il s'est montré très obligeant, dit Lexman en se parlant presque à lui-même.

— Et aujourd'hui il se montre très désobligeant, continua Kara. C'est de tradition chez les usuriers.

Vous avez commis une grande imprudence en vous adressant à lui. J'aurais pu vous avancer un peu d'argent.

— Il y a de bonnes raisons pour que je ne vous demande pas un tel service, et vous venez d'en citer la principale en disant que vous aviez eu autrefois l'intention d'épouser Grace.

— De quelle somme s'agit-il? demanda Kara en examinant ses ongles bien soignés.

— Deux mille cinq cents livres, dit John avec un rire forcé. Et, à l'heure qu'il est, je ne possède pas même deux mille cinq cents shillings.

— Eh bien! il attendra un peu. »

John Lexman haussa les épaules.

« Voyons, Kara, ce n'est pas pour vous le reprocher, mais puisque c'est par vous que j'ai connu Vassalaro, vous savez très bien de quel genre d'homme il s'agit. »

Kara hocha la tête d'un air méditatif.

« Je n'ai pas de raison de faire des mystères avec vous, reprit John en fronçant les sourcils. Je vous avoue qu'il a été extrêmement désagréable avec moi. Je l'ai rencontré hier à Londres et il n'y est pas allé par quatre chemins pour me dire qu'il n'a pas l'intention de me ménager. Je comptais sur le succès de ma pièce qui se joue actuellement pour le rembourser, mais, pour le moment, je suis incapable de tenir mes engagements.

— Je vois, dit Kara. Et Mme Lexman est-elle au courant?

— Partiellement. »

Lexman arpentait maintenant nerveusement la pièce, les mains derrière le dos, la tête basse.

« Evidemment, je ne lui ai pas dit à quel point cet individu s'est montré odieux la dernière fois. »

Il s'arrêta soudain et, se tournant vers Kara:

« Savez-vous qu'il m'a menacé de me tuer? »

Kara sourit.

« Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une simple plaisanterie, poursuivit John d'un air sombre. J'étais même tenté de donner une bonne leçon à cette crapule. »

Kara posa la main sur l'épaule du romancier.

« Si j'ai ri, dit-il, c'est parce que l'idée que Vassalaro puisse tuer un homme est vraiment comique. C'est le plus grand poltron que j'aie jamais connu.

— Cela ne l'empêche pas d'être d'une effronterie inouïe. Je regrette même de ne pas l'avoir rossé comme il le méritait.

— Je vois que vous ne connaissez pas Vassalaro. Je vous répète que c'est un lâche comme il n'y en a pas deux au monde. Pour les menaces, oui, il est très fort, mais si vous lui montrez le bout de votre revolver il est capable de s'évanouir. A propos, avez-vous un revolver?

— Laissons ces bêtises, dit John rudement. Je

ne veux pas m'engager dans une aventure stupide.

— Ce que je dis là n'est pas une bêtise. Quand vous avez affaire à un Grec de la plus basse catégorie, il faut user de méthodes un peu spéciales. Savoir tirer son revolver au moment psychologique est d'un effet infaillible. Vous en avez un, je suppose? »

John se dirigea vers sa table de travail, ouvrit un tiroir et en sortit un browning de petit calibre.

« Voilà tout ce que je possède en fait d'arme, dit-il. Je ne m'en suis jamais servi; c'est un admirateur inconnu qui me l'a envoyé comme cadeau de Noël.

— Curieux cadeau, observa l'autre en examinant l'arme.

— Je suppose que cet admirateur, se basant sur mes livres, s'est figuré que je vivais entouré de revolvers, de poignards et de flèches empoisonnées.

— Savez-vous seulement vous en servir, demanda Kara.

— Je n'ai jamais essayé, mais ça ne doit pas être bien malin. »

Un coup frappé à la porte interrompit la conversation.

« C'est le courrier », dit John.

La femme de chambre lui présenta une lettre sur un plateau. John la prit, y jeta un coup d'œil et eut une moue.

« C'est de Vassalaro », dit-il après que la domestique fut sortie.

Il ouvrit la mince enveloppe. Elle contenait une demi-douzaine de feuillets bruns dont un seul portait des traces d'écriture. Le message était ainsi conçu :

« Il faut que je vous voie ce soir sans faute. Je vous attendrai au carrefour de Beston Tracey et de Eastbourne Road. J'y serai à onze heures et, si vous tenez à votre vie, vous penserez à apporter une grosse somme. »

La lettre était signée: « Vassalaro. »

John la lut à haute voix.

« Il faut qu'il soit fou pour écrire une pareille lettre, dit-il. J'irai au rendez-vous et je lui donnerai une leçon de politesse qu'il n'oubliera pas de sitôt. »

Il passa la lettre à Kara qui la parcourut en silence.

« Vous ferez bien de vous munir de votre revolver », suggéra le Grec en rendant la missive à son destinataire.

John Lexman consulta sa montre.

« J'ai une heure devant moi, mais il faut bien vingt minutes pour gagner Eastbourne Road.

— Vous avez donc sérieusement l'intention d'aller à ce rendez-vous?

— Bien sûr. Je ne peux tout de même pas le

laisser venir ici faire un scandale. Soyez sûr qu'il n'hésiterait pas à le faire.

— Et vous pourrez le payer? »

John ne répondit pas. Il regarda à nouveau la lettre. Le papier dont Vassalaro s'était servi était assez particulier. Il était rugueux comme du papier buvard et, par endroits, l'encre s'était étalée sur la surface. Les feuillets inemployés avaient sans doute été insérés en même temps dans l'enveloppe par mégarde par un homme en proie à la colère.

« Je veux conserver cette lettre, dit John.

— Vous avez raison. Vassalaro ne se rend sans doute pas compte de la bêtise qu'il a commise en vous adressant cette lettre comminatoire. Il vous a mis ainsi entre les mains une arme puissante contre lui. »

Dans un coin de la pièce se trouvait un petit coffre-fort. John l'ouvrit avec une clef qu'il prit dans sa poche, tira un tiroir d'acier vide et y plaça la lettre. Puis il referma le coffre.

Kara suivait attentivement ses mouvements. Soudain il se leva et fit mine de vouloir partir.

« J'aurais voulu vous accompagner à ce rendez-vous, dit-il; malheureusement j'ai moi-même à faire ailleurs. Permettez-moi de vous conseiller une fois de plus de prendre votre revolver. Au cas où mon sanguinaire compatriote réitérerait ses menaces, vous n'avez qu'à faire mine de tirer et ça suffira. »

Lorsque Kara entra dans le salon, Grace se leva du piano. Elle murmura quelques paroles conventionnelles sur la brièveté de sa visite. Kara n'en fut pas dupe; il comprenait très bien à son regard que ses regrets n'étaient pas sincères. Il n'était pas homme à se faire des illusions.

« Je vais voir si votre chauffeur ne s'est pas endormi », dit John en entrant à son tour dans le salon.

Lorsqu'il fut parti le silence tomba à nouveau.

« Je ne crois pas que ma présence ici vous cause un vif plaisir. »

Cette franchise embarrassa la jeune femme. Elle rougit légèrement.

« C'est toujours avec plaisir que je reçois les amis de mon mari », dit-elle évasivement.

Kara sembla soudain se rappeler quelque chose.

« Au fait, je voulais emprunter un livre à votre mari.

— Je vais vous le chercher.

— Ne vous dérangez pas, je connais le chemin. »

Et, sans attendre la permission, il quitta la jeune femme, qui avait l'impression que cet homme agissait un peu trop librement dans la maison. Au bout de dix minutes, Kara revint, un livre à la main.

« J'avais oublié de demander à Lexman l'autorisation de l'emporter, mais le voilà justement. Voyez-vous un inconvénient, cher ami, à ce que

j'emporte ce livre sur le Mexique? Je vous le renverrai demain dans la matinée. »

Le jeune couple suivit du seuil de la maison la limousine qui s'éloignait, puis rentra en silence dans le salon.

« Tu as l'air soucieux, mon chéri », dit la jeune femme en passant ses bras autour des épaules de John.

Le romancier s'efforça de sourire.

« Des soucis d'argent? » demanda sa femme.

L'espace d'un instant, John Lexman fut tenté de raconter à Grace l'histoire de la lettre, mais il se retint, comprenant que sa femme l'empêcherait d'aller au rendez-vous.

« Ce n'est rien. Simplement cela m'ennuie d'être obligé d'aller maintenant à la gare chercher des épreuves. »

Il avait horreur de mentir à sa femme et même ce petit subterfuge répugnait à la droiture de son caractère.

« Tu as dû passer une bien triste soirée, n'est-ce pas? dit-il. Kara n'était pas très gai aujourd'hui.

— Comme d'habitude.

— En tout cas, c'est un très bel homme, dit Lexman avec une admiration sincère. Je ne comprends pas, Grace, comment tu as pu préférer un garçon comme moi quand un des hommes les plus riches et les plus beaux du monde était à tes pieds. »

La jeune femme frissonna.

« Je connais de Kara un certain aspect qui n'est pas précisément très beau, murmura-t-elle. Oh! John, j'ai peur de cet homme! »

Il la dévisagea, étonné.

« Peur? répéta-t-il. Voyons, Grace, cet homme serait capable de tout pour toi.

— Et c'est justement pourquoi j'ai peur de lui », reprit-elle d'une voix à peine perceptible.

Grace n'avait pas tout dit à son mari. Elle avait fait la connaissance de Remington Kara à Salonique, deux ans auparavant. Elle était alors en voyage dans les Balkans avec son père — voyage d'études qui devait être le dernier du fameux archéologue — et c'est à un dîner chez le consul des Etats-Unis qu'elle avait rencontré l'homme qui devait jouer un rôle si important dans sa vie.

De romanesques légendes couraient sur les origines de ce Grec beau comme un dieu antique et riche comme Crésus. On disait que sa mère était une Américaine de la meilleure société, enlevée par des bandits albanais et vendue par eux à un grand seigneur du pays. L'Albanais s'en était épris si fortement qu'il s'était converti au protestantisme pour lui plaire. Remington Kara avait fait ses études à Yale et à Oxford et se trouvait à la tête d'une fortune immense qui en faisait le roi d'une province entière dans la région de Durazzo. Là, il possédait

un magnifique hôtel particulier, construit par un architecte italien, et dont l'ameublement luxueux avait été fourni par les meilleures maisons des capitales européennes.

En Albanie, on l'appelait *Kara Muro,* ce qui veut dire: le « Romain Noir », surnom assez inattendu, car sa peau était aussi blanche que celle d'un Anglo-Saxon et ses cheveux, coupés courts, presque blonds.

Dès qu'il avait aperçu Grace Terrel, il avait conçu pour elle un amour violent. D'abord, ses assiduités avaient amusé la jeune fille, mais bientôt son caractère impétueux l'avait effrayée. Elle lui avait alors fait comprendre qu'il devait renoncer à tout espoir et, au cours d'une scène qu'elle était sûre de ne jamais oublier, il s'était montré d'une sauvagerie telle qu'il avait à tout jamais inspiré à la jeune fille une haine profonde. Le jour suivant, elle ne l'avait pas vu, mais, le surlendemain, alors qu'elle rentrait, par les ruelles étroites du bazar, d'une soirée dansante donnée par le gouverneur, elle avait senti sa voiture s'arrêter soudain. Une main invisible l'avait saisie, étouffant ses cris sou un bâillon fait d'une étoffe imprégnée d'une odeu étrangement douce. Ses assaillants étaient déjà su le point de la transporter dans une auto qui les attendait, lorsqu'un groupe de marins britanniques qui passaient par là étaient venus à son secours.

Dans le fond de son cœur, Grace n'avait jamais douté que Kara fût le seul responsable de cette anachronique tentative de rapt, mais elle n'en avait pas parlé à son mari. Jusqu'à son mariage, elle avait reçu régulièrement des présents précieux qu'elle retournait toujours à l'adresse de Kara. Quelques mois après son mariage, elle apprit par un journal qu'une « personnalité marquante de la société grecque » venait d'acquérir une maison proche de Cadogan Square et, à sa plus grande stupéfaction, elle sut que Kara venait de faire la connaissance de son mari avant même que leur lune de miel ne fût terminée. Par bonheur, ses visites étaient assez espacées, mais l'intimité entre John et cet homme étrange causait à la jeune femme un malaise indéfinissable.

Devait-elle avouer ses appréhensions à son mari? Elle avait envisagé cette idée à plusieurs reprises et, ce soir-là, seule devant son piano, elle s'y était presque résolue. Cependant, l'air soucieux de John lui fit abandonner son projet. Elle préféra lui parler du dernier roman qui n'allait pas manquer d'améliorer leur situation matérielle.

A onze heures moins le quart, John Lexman se leva. Grace l'aida à enfiler son pardessus. Un instant il resta dans l'antichambre, l'air indécis.

« Tu n'oublies rien, mon ami? »

John se demandait s'il devait suivre le conseil

de Kara. Cette histoire lui sembla tout à coup ridicule, mais n'était-il pas aussi ridicule d'avoir emprunté de l'argent pour cette stupide spéculation d'obligations roumaines? Et dire qu'il s'était embourbé dans cette transaction sur le conseil avisé d'un ami... un conseil de Kara!

Certes, Kara ne lui avait jamais recommandé directement ces obligations, mais, à plusieurs reprises, il lui avait parlé incidemment de la hausse imminente de ces titres. John réfléchit un instant, puis se dirigea lentement vers son cabinet de travail, ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit le petit browning qu'il glissa dans sa poche.

« Je ne serai pas long, ma chérie », dit-il en embrassant sa jeune femme et en s'enfonçant dans la nuit.

⁂

Kara s'était calé dans les confortables coussins de sa limousine en fredonnant un air, tandis que son chauffeur conduisait avec précaution sur les chemins détrempés. La pluie continuait à tomber et Kara fut obligé d'essuyer la glace pour apercevoir la route qu'ils suivaient. De temps en temps, il jetait un regard à l'extérieur, comme s'il s'attendait à voir quelqu'un, puis il sourit en se rappelant qu'il avait modifié son plan primitif et qu'il avait

fixé comme lieu de rendez-vous la salle d'attente de la gare de Lewes.

C'est là qu'il trouva, devant le feu mourant de la cheminée, un petit homme emmitouflé jusqu'aux oreilles dans un vaste pardessus. A la vue de Kara, l'inconnu se dirigea vers la porte et le suivit sur le quai de la gare.

Cet homme n'était sans doute pas un Anglais. Son teint olivâtre, ses joues creuses et sa barbe mal rasée qui lui donnait un air presque hirsute attestaient son origine étrangère. Kara le conduisit jusqu'à l'extrémité du quai et ce n'est qu'une fois qu'ils furent à l'écart qu'il lui adressa la parole.

« Vous vous êtes conformé à mes instructions? » demanda-t-il brusquement.

Il lui parlait en arabe et son interlocuteur répondait dans la même langue.

« Vos ordres sont exécutés, effendi, dit-il d'un air humble.

— Vous avez un revolver? »

L'homme acquiesça de la tête et désigna sa poche.

« Chargé?

— Excellence, dit l'autre d'un ton surpris, quelle serait l'utilité d'un revolver non chargé?

— Puisque je vous ai dit que vous n'avez pas à tirer sur cet homme. Tout ce que je vous demande, c'est de le menacer avec ce pistolet. Par précaution, vous allez le décharger. »

Surpris, mais docile, l'homme vida le magasin.

« Donnez-les-moi plutôt », dit Kara en tendant la main.

Et il fit glisser dans sa poche les petits cônes meurtriers. Puis il examina l'arme et la rendit à son propriétaire.

« Vous m'avez bien compris: vous le menacerez, vous le mettrez en joue, mais c'est tout. »

L'homme eut un air embarrassé.

« Je veux bien, effendi, mais...

— Il n'y a pas de mais, trancha l'autre avec rudesse. Vous n'avez qu'à obéir. Pour le reste, vous verrez bien; je me trouverai à proximité et je ferai le nécessaire pour que tout se passe bien.

— Mais il pourrait tirer, reprit l'homme, insistant.

— Mais non, quelle idée! fit Kara d'un air détaché. D'ailleurs, son revolver n'est pas chargé. Maintenant en route. Vous avez encore pas mal de chemin à faire. »

Kara revint vers sa limousine qui était arrêtée à quelque distance de la gare. Il jeta quelques mots en grec à son chauffeur, tandis que l'homme, sur la route, portait la main à son chapeau.

CHAPITRE II

Le sous-chef de la police secrète, T. X. Meredith, n'avait pas ses bureaux à New Scotland Yard. Il tenait son quartier général dans un vaste local de Whitehall.

Les attributions de T. X. étaient multiples et variées. Les gens disaient de lui — et, comme dans la plupart des potins, il ne devait rien y avoir de vrai là-dedans — qu'il était le chef du département « illégal » de Scotland Yard. Si d'aventure vous perdiez les clefs de votre coffre-fort, T. X. était en mesure de mettre à votre disposition — toujours à en croire la légende — un cambrioleur capable de vous l'ouvrir en une demi-heure. S'il se trouvait en Angleterre un individu notoire contre lequel la police fût incapable de fournir le moindre indice justifiant des poursuites judiciaires et dont le bien public réclamât cependant l'éloignement, T. X. s'arrangeait pour arrêter la carrière de ce personnage invulnérable et lui faire gagner d'autres lieux.

Lorsque, enfin, le ministre plénipotentiaire d'une

petite puissance était soudain rappelé par son gouvernement pour répondre devant son pays de la mise en circulation de faux titres, on pouvait être sûr qu'un membre du département contrôlé par T. X. avait visité la demeure de Son Excellence, avait su triompher des serrures compliquées de son coffre-fort et y découvrir des preuves péremptoires de culpabilité.

La nuit du 3 mars, T. X. se trouvait dans son bureau et donnait audience à un inspecteur bien ennuyé de la police métropolitaine, le nommé Mansus.

La première impression produite par T. X. était celle d'une extrême jeunesse; son visage était celui d'un adolescent et ce n'est qu'en le regardant de plus près qu'on découvrait autour de ses yeux et de sa bouche de fines rides qui révélaient l'âge du policier, qui frisait en effet la quarantaine. Dans sa première jeunesse, il avait taquiné les muses, mais, depuis, la moindre allusion à son petit volume de poèmes, le seul qu'il eût édité, avait le don de l'exaspérer.

Le langage dont il usait était pittoresque et savoureux à souhait. Il déconcertait toujours ses interlocuteurs par ses tournures inattendues et parfois irrévérencieuses.

Renversé dans son fauteuil, qui se balançait sur ses pieds de derrière en formant un angle inquié-

tant, il admonestait son subordonné, assis d'un air gêné à l'extrême bord de sa chaise.

« Mais je vous assure, T. X., qu'il n'y a rien à trouver. »

M. Meredith avait, en effet, insisté auprès de ses subordonnés pour être appelé T. X. tout court, en dépit de la vive désapprobation que cette réforme suscitait dans les milieux officiels.

« Rien à trouver! Votre candeur naïve me stupéfie. »

Il se leva avec une soudaineté qui fit sursauter le policier.

« Ecoutez-moi bien, dit T. X. en saisissant son coupe-papier d'ivoire et en frappant des coups violents sur son sous-main. Vous n'êtes qu'un nigaud.

— Je suis un policier, rectifia l'autre, imperturbable.

— Un policier! s'exclama T. X. Mais non, vous êtes un nigaud! Que dis-je, une andouille! Je crois que je n'arriverai jamais à faire de vous un détective. »

Et il lança à Mansus, qui avait vingt ans de plus que lui dans les services de la police, un regard de commisération infinie.

« Vous n'êtes ni intelligent, ni rusé, vous conjuguez l'innocence d'un nourrisson et la stupidité d'un garçon de ferme. »

Mansus encaissa cette insulte avec une dignité

stoïque. D'ailleurs, il n'aurait pas eu de toute façon le temps de riposter, car, au même instant, le chef pénétra dans le bureau. Cet homme sévère, aux cheveux blancs et à l'humeur inégale, était la terreur de tous les policiers, sauf de T. X. Après avoir fait un signe de tête à Mansus, il se tourna vers le sous-chef.

« Eh bien! T. X., dit-il, qu'avez-vous à me dire sur notre ami Kara?

— Rien ou presque, répondit l'interpellé. J'avais chargé Mansus de l'affaire.

— Et vous n'avez rien trouvé? grogna le chef à l'adresse de Mansus.

— Il a trouvé tout ce qui était susceptible d'être trouvé, dit T. X. Nous ne pouvons pas faire des miracles, sir George. Mansus a fait de son mieux, et c'est déjà bien beau, puisque vous ne savez pas vous-même exactement ce que vous voulez. »

Sir George se laissa tomber dans un fauteuil et étendit ses longues jambes.

« Ce que je veux, dit-il en joignant les mains, c'est savoir sur Remington Kara autre chose que le fait qu'il possède une maison à Cadogan Square, qu'il n'a aucune situation déterminée à Londres et que, par conséquent, son séjour dans la capitale n'a aucune raison plausible, d'autant plus qu'il parle ouvertement de son horreur pour le climat insulaire, enfin qu'il possède un domaine magnifique

quelque part dans les Balkans, que c'est un cavalier émérite, un fusil excellent et un aviateur passable. »

T. X. fit signe à Mansus qui, après avoir lancé un regard plein de gratitude au sous-chef, s'éclipsa.

« Maintenant que nous n'avons plus de témoin, dit T. X. en s'asseyant sur le bord de son bureau et en choisissant soigneusement une cigarette dans l'étui qu'il tira de sa poche, je ne serais pas mécontent de savoir ce qui vaut tout à coup à Remington Kara l'intérêt que vous lui portez. »

Sir George eut un sourire ironique.

« Rassurez-vous, mon intérêt est purement professionnel. Mon métier consiste à savoir le plus possible sur le compte des personnes dont le cas sort de l'ordinaire. En outre, M. Kara s'est adressé lui-même à la police pour solliciter son secours. Il voudrait notamment qu'une ligne téléphonique spéciale reliât son appartement à notre bureau central. Nous lui avons répondu qu'un simple coup de téléphone pourrait, à n'importe quel moment, le mettre en rapport avec le commissariat le plus proche, mais cela ne lui suffit pas. Il prétend que certains de ses compatriotes ont juré sa perte. »

T. X. hocha la tête, pensif.

« Vous ne m'apprenez rien de neuf, dit-il d'une voix patiente. Ouvrez donc, sir George, votre dossier secret devant mes yeux avides de nouvelles passionnantes.

— Il n'y a rien de passionnant dans toute cette histoire, grommela le vieillard en se levant; tout simplement je veux éviter que des étrangers viennent s'entr'égorger chez nous.

— Si c'est tout ce que vous savez au sujet de Kara, je constate que je suis mieux renseigné que vous, en l'occurrence. Je sais, par exemple, qu'il vient d'apporter de sérieuses modifications à l'installation de l'hôtel particulier qu'il a acquis à Cadogan Square. Sa chambre est devenue un vrai coffre-fort. »

Sir George posa sur T. X. un regard interrogateur.

« Un coffre-fort? répéta-t-il.

— Parfaitement. Les murs sont à l'épreuve de toute tentative de cambriolage, le parquet et le plafond sont en béton armé, et la porte d'acier possède, en plus de la serrure ordinaire, une sorte de loquet que Kara ferme lui-même chaque soir. Bref, cette pièce semble être aménagée de façon à pouvoir soutenir un siège prolongé. »

Sir George écoutait ce récit avec un intérêt croissant.

« Vous savez encore autre chose?

— Laissez-moi réfléchir un instant, dit T. X. en regardant le plafond. Oui, le mobilier de cette pièce est des plus simples: une grande cheminée, un lit assez compliqué, un coffre-fort encastré dans le mur.

— Comment avez-vous appris tout cela? demanda le chef de la police.

— En me rendant personnellement dans cette pièce, répondit T. X. d'un ton naturel. Je me suis arrangé pour gagner la confiance du domestique de Kara, qui d'ailleurs sera renvoyé demain, et auquel je dois trouver une place.

— Et, à part cette installation excentrique, avez-vous remarqué des choses qui... que...

— Des habitudes insolites? interrompit T. X. Ma foi, non! Kara mène une existence parfaitement normale. Il a annoncé à ses domestiques son intention de passer trois mois de l'année en Angleterre et neuf mois à l'étranger. Il a une grosse fortune, pas mal de relations et beaucoup d'ambition.

— Il finira au gibet, conclut le chef en se levant.

— J'en doute fort. Les gens qui ont beaucoup d'argent finissent rarement au gibet, qui semble être réservé aux individus moins bien partagés sous ce rapport.

— Dans ce cas, mon cher T. X., prenez garde, car votre compte en banque n'est pas, que je sache, très important.

— Je m'en souviendrai... Mais, à propos de comptes en banque, j'ai vu aujourd'hui John Lexman. Vous le connaissez, n'est-ce pas? Eh bien! il a de grandes difficultés pécuniaires. Il faut vraiment qu'il soit très amoureux pour s'être empêtré

si sottement dans cette spéculation sur les obligations roumaines. Il ne se relèvera pas de sitôt de cette triste aventure. »

La sonnerie du téléphone retentit. T. X. décrocha l'écouteur.

« C'est vous, T. X., dit une voix rauque à l'autre bout du fil.

— Moi-même.

— Ici, John Lexman.

— Tiens, je n'avais pas reconnu votre voix. Qu'y a-t-il donc, John? Vous ne trouvez pas le dénouement de votre nouvelle intrigue policière?

— Venez ici tout de suite... dit le jeune écrivain d'un souffle et avec une voix qui trahissait une profonde détresse. J'ai tué un homme! »

T. X. eut un haut-le-corps.

« Sapristi! grogna-t-il. L'imbécile! »

CHAPITRE III

Le lendemain matin, le château de Beston était le théâtre d'une bien triste réunion. John Lexman, blême et hagard, était effondré sur le sofa auprès de sa femme. Le constable de l'endroit était occupé à faire la visite de la demeure, tandis que T. X., assis devant la table, un carnet et un crayon à la main, prenait des notes.

Le jeune écrivain relata les événements de la veille et sa rencontre avec l'usurier, précédant la lettre.

« Vous avez cette lettre? » demanda T. X.

John Lexman acquiesça de la tête.

« C'est heureux, dit l'autre en poussant un soupir de soulagement. Voilà une chose qui vous évitera bien des ennuis, mon garçon. Racontez-moi ce qui s'est passé ensuite.

— J'ai gagné le village, poursuivit John Lexman, et l'ai traversé. La pluie continuait à tomber et je n'ai pas rencontré âme qui vive sur mon chemin. Au carrefour de l'Eastbourne Road, j'ai trouvé Vas-

salaro qui m'attendait déjà. J'avais un peu honte de rencontrer cet homme dans ces circonstances et à cet endroit, mais je me disais que cela valait toujours mieux que d'exposer Grace à sa visite. C'est ce maudit revolver que j'avais emporté — je me demande bien pourquoi — qui est cause de tout le malheur.

— Continuez.

— Vassalaro s'est montré d'abord plutôt accommodant, encore que nerveux, mais il ne tarda pas à se comporter d'une manière bizarre. Il semblait se forcer à une violente colère. Soudain il brandit un revolver sous mes yeux et proféra de terribles menaces. C'est alors que je me rappelai les avertissements de Kara.

— De Kara? fit T. X. précipitamment.

— Oui, c'est un ami qui m'avait présenté Vassalaro. Il est immensément riche.

— Je vois, dit T. X. Je vous écoute.

— Me rappelant donc ses avertissements, je pensai qu'en exhibant à mon tour un revolver je lui ferais baisser le ton. Je posai la main sur la gâchette et, sans que je sache comment cela s'est produit, j'entendis, coup sur coup, quatre détonations. L'homme s'écroula sans un gémissement. Le revolver glissa de mes mains, je m'agenouillai près du corps inerte... Il était trop tard... Le revolver avait été braqué contre sa poitrine... »

Il tressaillit, enfouit son visage dans ses mains. La jeune femme passa un bras autour de ses épaules et se mit à chuchoter à son oreille des paroles de consolation. Lexman se domina.

« Il n'était pas encore mort. Il murmurait des mots indistincts. Je me rendis alors au village et avouai tout au constable... Il s'est chargé du corps. »

T. X. se leva, se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

« Entrez, constable », dit-il.

Et, lorsque l'homme eut pénétré à l'intérieur:

« Je suppose qu'en enlevant le corps, vous avez également ramassé tous les objets qui se trouvaient sur les lieux.

— Oui, monsieur, fit l'homme. J'ai ramassé le chapeau et la canne.

— Et le revolver? » demanda T. X.

L'homme secoua la tête.

« Il n'y avait pas d'autre revolver que celui de M. Lexman. »

Ce disant, il fouilla dans ses poches et en tira le browning. T. X. s'empara de l'arme.

« Je m'occupe de votre prisonnier. Quant à vous, prenez quelques hommes, inspectez bien les environs du théâtre du crime et apportez-moi tout de suite l'arme que vous y trouverez. Cherchez dans les fossés. Celui qui découvrira l'arme recevra une prime d'un souverain. »

Le constable porta la main à son chapeau, puis sortit.

« Voilà une affaire bien déconcertante, grommela T. X. en revenant à la table. Vous devez vous en rendre compte vous-même, Lexman. Certes, le fait que vous ayez emprunté de l'argent n'a en soi rien d'extraordinaire, mais que votre créancier vous ait réclamé le remboursement avant le délai prévu et soit allé jusqu'à vous menacer est assez bizarre. Les usuriers n'ont pas l'habitude de réclamer leur dû en brandissant un revolver. Pourquoi vous avoir fixé rendez-vous dans ce lieu désert? Pourquoi enfin vous adresser une lettre comminatoire, alors qu'il ne pouvait ignorer qu'une telle missive pouvait lui causer les pires désagréments? »

Il frappa la pointe de son crayon contre ses dents blanches, puis, tout à coup:

« Faites voir cette lettre. »

John Lexman quitta le sofa, se dirigea vers le coffre-fort, fit jouer la serrure et s'apprêta à ouvrir le tiroir d'acier où il avait rangé le document en question. Sa main était déjà posée sur la clef, lorsque T. X. lut une expression de surprise dans ses yeux.

« Qu'y a-t-il? demanda le détective.

— Comme ce tiroir est chaud! » fit John.

Il jeta un regard sur la pièce, comme pour mesurer la distance entre le coffre-fort et la cheminée.

T. X. posa à son tour la main sur le tiroir. Il était en effet très chaud.

« Ouvrez-le », dit-il.

Au moment où Lexman tira sur la clef, le contenu de la cachette flamba. La flamme mourut aussitôt en dégageant une légère odeur de brûlé.

« Ne touchez à rien », dit T. X. avec précipitation.

Il sortit précautionneusement le tiroir et le plaça sous la lumière. Il ne contenait plus qu'un petit tas de cendres et une traînée de fumée à l'endroit où la flamme avait léché la cloison.

« Je vois », dit le policier lentement.

Il voyait même quelque chose de plus que cette pincée de cendres: le terrible danger où se trouvait son ami. La principale circonstance atténuante en faveur de Lexman avait disparu, irrémédiablement.

« La lettre était écrite sur un papier spécial qui se consume lorsqu'il reste exposé pendant quelque temps à l'air. Sans doute, si vous n'aviez pas enfermé tout de suite cette missive dans le tiroir, vous l'auriez vu prendre feu entre vos mains. Elle était déjà sur le point de flamber quand vous l'avez rangée. Mais qu'est donc devenue l'enveloppe?

— Kara l'a brûlée, dit Lexman à voix basse. Il l'a jetée dans la cheminée.

— Flûte », grommela T. X. de plus en plus morose.

Et, lorsque, une demi-heure plus tard, le constable du village vint lui annoncer que le revolver était introuvable, ses exclamations furent encore plus expressives.

Le lendemain matin, John Lexman était incarcéré à la prison de Lewes sous l'inculpation d'homicide prémédité.

Appelé par télégramme, Mansus arriva à Beston Tracey, où T. X. le reçut dans la bibliothèque.

« Je vous ai fait venir, Mansus, dit-il, parce que j'ai eu un instant la sottise de penser que vous avez plus de cervelle dans votre crâne que vos camarades.

— Je vous remercie, T. X., d'avoir pris ma défense, l'autre jour, devant le patron », commença le policier.

Mais T. X. coupa court aux manifestations de gratitude de l'inspecteur.

« Ça va, ça va! » grogna-t-il.

Et, après une pause, d'une voix onctueuse:

« Le devoir de tout fonctionnaire est de protéger ses subalternes. »

Puis il donna à Mansus un bref aperçu de l'affaire:

« Les charges contre Lexman sont très sérieuses. Il a emprunté de l'argent à un homme qui vient d'être trouvé mort avec, dans sa poche, une traite de son débiteur. Je doute fort que Lexman parvienne à faire accepter sa version au jury. Sa seule preuve reste le revolver du Grec. Nous n'avons donc qu'à recommencer les recherches. »

Avant de quitter le château de Beston, T. X. eut un entretien avec Grace. Les yeux cernés de la jeune femme témoignaient d'une nuit blanche. Elle était extraordinairement pâle, mais parfaitement calme.

« Je crois que je ferais mieux de vous dire certaines choses, dit-elle en introduisant le policier dans le salon et en refermant la porte.

— Des choses qui concernent M. Kara, sans doute », fit observer T. X.

Grace Lexman le dévisagea, surprise.

« Vous le savez?

— Je ne sais rien. »

L'espace d'une seconde, il avait été tenté de jouer à l'omniscient, mais le visage douloureux de la jeune femme l'incita à la sincérité.

« Je vous le répète, je ne sais rien. Mais je me doute de bien des choses. »

Sans préliminaires, Grace commença son récit.

« Il faut que je vous dise tout d'abord que M. Kara m'avait demandée jadis en mariage. Et que,

pour des raisons dont je veux précisément vous parler, cet homme me fait peur. »

Et elle conta au policier l'entretien qu'elle avait eu avec le Grec à Salonique et au cours duquel cet homme avait révélé la sauvagerie de ses instincts. Elle lui décrivit ensuite la tentative de rapt dont elle avait failli être victime.

« Votre mari est-il au courant de tout cela? » demanda T. X.

La jeune femme secoua la tête d'un air navré.

« Je ne puis me pardonner de ne lui en avoir jamais parlé. »

Elle se tordait les mains, en proie à un sincère remords.

T. X. l'observait, et la compassion se lisait dans son regard. Puis il demanda:

« M. Kara a-t-il jamais fait allusion devant vous à la situation matérielle de votre mari?

— Jamais. Mais je sais que c'est lui qui lui a présenté Vassalaro. Croyez-vous que tous ces détails puissent être de quelque secours à John? »

T. X. secoua la tête.

« Hélas! tout ce que vous venez de me raconter est sans rapport, apparemment, du moins, avec l'affaire. N'en parlez pas à John; il est inutile de lui causer du chagrin. Je vous promets de faire de mon mieux. »

T. X. Meredith trouva Mansus près de la voiture

qui l'attendait devant le perron. Quelques minutes plus tard, les deux policiers gagnaient le théâtre du crime. Une curiosité morbide y avait attiré un groupe de badauds qu'un agent de garde avait beaucoup de peine à tenir à distance.

Les environs avaient été inspectés une fois de plus. Les deux routes se croisaient presque à angle droit et au tournant une large brèche pratiquée dans la haie donnait accès à un champ en jachère qui servait sans doute de pâturage à une ferme voisine. On avait tenté de fermer ce trou avec des fils de fer barbelés; cependant, l'ouverture restait assez grande pour permettre à un homme de s'y glisser. C'est cette brèche qui capta aussitôt l'attention de T. X. Comme les champs et les fossés avaient été soigneusement explorés par Mansus, il ne restait plus guère que cette partie détruite de la haie et le buisson qui pussent dissimuler un objet révélateur.

« Tiens, qu'est-ce que cela? » s'écria tout à coup Mansus.

Il se pencha et ramassa quelque chose sur le sol.

T. X. prit l'objet et l'examina.

C'était sans nul doute une cartouche de revolver. Le policier marqua avec le bout de sa canne l'endroit où elle avait été trouvée et continua ses recherches. Cette fois, sans succès.

« Je crains fort que ce ne soit tout pour aujour-

d'hui », dit T. X. après une demi-heure de travail infructueux.

Il s'arrêta, l'air pensif. Une large ride barrait son front.

« Mansus, dit-il, supposons qu'il y ait eu ici trois hommes: Lexman, l'usurier et un témoin. Supposons maintenant que ce tiers, pour une raison que nous ignorons, s'intéressait à l'entretien des deux premiers et qu'il voulait l'observer tout en restant inaperçu. Ne croyez-vous pas que cet homme qui, ainsi que je le présume, était l'instigateur de cette rencontre, ait choisi comme poste d'observation cet endroit de la haie qui lui permettait, grâce à ce buisson, de voir sans être vu? »

Mansus semblait réfléchir.

« Il aurait pu voir sans être vu de n'importe quel endroit de cette haie », déclara-t-il après une longue pause.

T. X. eut un sourire ironique.

« Je vous félicite, Mansus, je vois que la cervelle commence à germer dans votre crâne. Pour la première fois, vous êtes d'accord avec T. X. Meredith. »

Mansus ne broncha pas.

« Certes, s'il ne s'était agi que d'observer, c'était l'endroit le moins propice. Mais ce tiers, à supposer qu'il y ait eu un tiers, s'était certainement posté ici, car c'est le seul endroit qu'il avait pu atteindre sans être aperçu des deux hommes; vous ne vou-

driez tout de même pas qu'il ait traversé la route pour attirer l'attention du Grec qui attendait M. Lexman. Il est à peu près certain qu'il y a une brèche dans cette haie plus bas sur la route et que c'est par elle qu'il a gagné ce champ. Puis il s'est rapproché de la haie. Il a dû semer son cigare quelque part entre cette brèche et l'endroit en question.

— Son cigare? fit Mansus surpris.

— Oui, son cigare, répéta T. X. En continuant à le fumer, il se serait peut-être trahi. »

Les deux policiers longèrent la haie pendant quelques instants. A une centaine de mètres de là, ils découvrirent en effet une autre brèche pratiquée dans la haie. A dix pas de l'endroit, T. X. trouva ce qu'il cherchait, un cigare à moitié fumé détrempé par la pluie.

« Quel qu'il soit, ce témoin inconnu s'y entend en tabac. »

En continuant à suivre la route, T. X. releva, non loin de la gare de Lewes, sur le sol humide, la faible trace des pneus d'une voiture.

« Voilà où l'auto s'est arrêtée pour rebrousser chemin, déclara-t-il. Il y a même encore quelques traces de cambouis. »

Il se pencha et continua à avancer dans cette attitude qui le faisait ressembler à un danseur russe.

« Et voici les allumettes que le chauffeur a frot-

tées. Une, deux, trois, quatre, cinq, six... Disons deux allumettes par cigarette, car la nuit était pluvieuse, cela nous fait trois cigarettes. A la bonne heure, voici un mégot. C'est une Gold Flake, dit-il en examinant le bout de la cigarette. Une Gold Flake demande environ dix minutes pour être fumée en temps normal et huit minutes par temps pluvieux. Autrement dit, la voiture est restée ici pendant vingt-quatre minutes. Qu'en dis-tu, Mansus?

— Pas mal, votre raisonnement, T. X., dit l'autre. Encore faut-il savoir s'il s'agit bien là de la voiture qui nous intéresse.

— Toutes les voitures qui sont passées par ici m'intéressent », répondit T. X., énigmatique.

Jusqu'à la route nationale, le policier ne releva aucune trace de pneumatiques. Il accompagna son aide à la gare juste à temps pour lui faire prendre le train d'une heure à destination de Londres.

« Vous irez tout de suite à Cadogan Square et vous arrêterez le chauffeur de M. Kara.

— Sous quel prétexte? demanda Mansus en dissimulant mal sa stupéfaction.

— Le premier que votre riche imagination vous suggérera, dit T. X. avec négligence. Je parie d'ailleurs que ce chauffeur est déjà parti. Mais il faut tenter la chance. »

T. X. eut une journée bien remplie, et ce n'est

que tard dans la nuit qu'il retourna au château de Beston. Un télégramme l'y attendait. Il l'ouvrit hâtivement et lut:

« Chauffeur nommé Goole. Ancien garçon Club Anglais Constantinople. Quitté Angleterre ce matin, appelé par mère malade. »

« Mère malade, répéta T. X. pensif. C'est plutôt faible. J'aurais cru Kara capable de nous offrir quelque chose de mieux. »

Il se trouvait dans le studio de John Lexman lorsque la femme de chambre entra et annonça:

« M. Remington Kara. »

CHAPITRE IV

T. X. plia le télégramme et le glissa dans la poche de son veston. D'un petit signe de tête, il salua le nouveau venu et lui avança un siège.

« Mon nom ne vous est sans doute pas inconnu, dit le visiteur avec aisance. Je suis un ami de ce pauvre Lexman.

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit, répondit T. X. Mais, je vous en prie, que votre amitié pour Lexman ne vous empêche pas de prendre place. »

L'espace d'une seconde, le Grec resta comme pétrifié par cet accueil, puis, avec un sourire forcé, il s'assit dans le fauteuil placé devant la table de travail.

« Cette triste nouvelle m'a profondément bouleversé, commença-t-il, et ceci d'autant plus que je me sens un peu responsable. C'est en effet moi qui ai présenté cet homme à Lexman.

— A votre place, dit T. X. en se renversant sur son siège et en regardant son interlocuteur d'un

air mi-sérieux, mi-ironique, je n'aurais pas pu fermer l'œil de la nuit. »

Ces manières, plutôt inattendues chez un policier dans l'exercice de ses fonctions, remplirent le Grec de stupeur.

« Où avez-vous vu M. Vassalaro pour la dernière fois? » demanda T. X. d'un ton détaché.

Kara leva les yeux, comme pour chercher dans sa mémoire.

« Si mes souvenirs sont exacts, notre dernière rencontre remonte à une semaine.

— Oui, si vos souvenirs sont exacts », répéta T. X.

Le Grec réprima un haut-le-corps et s'efforça de sourire.

« Je ne comprends pas... commença-t-il.

— Cela n'a pas d'importance, trancha T. X. Mais permettez-moi de vous poser une question. Vous étiez ici quand M. Lexman a reçu la lettre, car nous savons qu'il a reçu une lettre, ajouta-t-il en voyant l'air d'étonnement du Grec. La femme de chambre et le postier ont confirmé sur ce point la déposition de M. Lexman.

— Parfaitement, j'étais ici, répondit le visiteur.

— Et la lettre que M. Lexman a reçue était écrite sur un papier brunâtre et assez épais », continua T. X.

Kara sembla hésiter un instant.

« Je n'ai remarqué ni la couleur, ni la consistance du papier, dit-il.

— Tiens, c'est curieux. J'étais persuadé que vous l'aviez remarqué, puisque c'est vous-même qui avez brûlé l'enveloppe.

— Je ne me souviens pas d'avoir brûlé une enveloppe, fit Kara étonné.

— En tout cas, poursuivit T. X., lorsque M. Lexman vous eut lu cette lettre...

— En somme, de quelle lettre parlez-vous? demanda le Grec en levant ses sourcils.

— M. Lexman, répéta T. X. patiemment, a reçu une lettre de menaces qu'il vous a lue et qui lui avait été adressée par Vassalaro. Après l'avoir parcourue lui-même, il vous l'a tendue pour que vous en preniez connaissance, puis, toujours en votre présence, il l'a enfermée dans un tiroir d'acier de son coffre-fort. »

Le Grec secoua la tête avec un sourire complaisant.

« Je crois que vous faites erreur, dit-il d'un ton exagérément aimable, je me rappelle bien qu'il a reçu une lettre, mais il ne me l'a pas lue et ne me l'a pas davantage donnée à lire.

Les yeux de T. X. se rétrécirent jusqu'à ne plus former que de petites fentes, et sa voix devint dure et métallique.

« Seriez-vous prêt, au besoin, à jurer que vous

ignorez le contenu de la lettre reçue par M. Lexman?

— Certainement, dit Kara d'un ton calme.

— Jureriez-vous que vous n'aviez pas revu Vassalaro depuis une semaine?

— Mais naturellement.

— Que, plus précisément, vous ne l'avez pas vu hier soir, poursuivit T. X., que vous ne lui avez pas parlé sur le quai de la gare de Lewes et que, après l'avoir quitté, vous n'avez repris le chemin de Londres que pour vous diriger, au bout de dix minutes, vers le Beston Tracey? »

Le Grec blêmit, mais aucun muscle de son visage ne bougea.

« Jureriez-vous, enfin, que vous ne vous êtes pas arrêté derrière la brèche de la haie, au carrefour de l'Eastbourne Road, pour observer le drame?

— Oui, je le jurerais, dit Kara d'une voix cette fois mal assurée.

— Jureriez-vous aussi que vous ne vous êtes pas arrêté à minuit et demi, sur la route de Londres, pour réfaire le plein d'essence de votre voiture? »

Le Grec, qui avait repris tout son sang-froid, se leva.

« Vous êtes un homme très malin, monsieur Meredith, car tel est, je crois, votre nom.

— Oui, c'est bien mon nom, dit T. X. Je n'ai pas besoin de changer de nom aussi souvent que vous. »

La lueur qui s'alluma dans les yeux de Kara

prouva au policier que le coup avait porté.

« Il faut que je parte, dit Kara. J'étais venu ici pour voir Mme Lexman, mais je ne croyais pas y rencontrer un policier.

— Mon cher monsieur Kara, dit T. X. en se levant à son tour et en allumant une cigarette, c'est là une surprise qui vous arrivera encore plus d'une fois dans la vie.

— Que voulez-vous dire?

— Rien. Je vous dis simplement qu'il vous arrivera encore de vous attendre à trouver une personne et d'en trouver une autre. Et, à moins que vous n'ayez une chance extraordinaire, cette autre sera très souvent un policier. »

Il poussa un soupir de soulagement, car il venait de donner, du moins en partie, libre cours à la colère qui grondait en lui.

« Deux preuves sont capables de tirer M. Lexman de ce mauvais pas, dit-il, et la première c'est la lettre qui a brûlé, ainsi que vous le savez.

— Oui », fit Kara.

T. X. se pencha au-dessus de la table.

« Vous le savez donc?

— Oui... quelqu'un me l'a dit, je ne me rappelle plus qui.

— Ce n'est pas vrai, trancha T. X. Personne ne le sait en dehors de Mme Lexman et de moi-même.

— Voyons, cher monsieur, dit Kara en enfilant

ses gants, vous m'avez déjà demandé si j'avais brûlé la lettre.

— Je ne vous ai parlé que de l'enveloppe, rectifia T. X. en souriant.

— Et l'autre preuve?

— C'est le revolver, dit le policier. Le revolver dont le Grec a menacé M. Lexman.

— Pour cela non plus, je ne crois pas pouvoir vous être utile. »

Le policier accompagna Kara jusqu'à sa limousine.

« Vous avez un nouveau chauffeur, à ce que je vois », observa-t-il.

Bouillant de rage, Kara se glissa dans la voiture.

« Si vous écrivez à votre ancien chauffeur, ajouta T. X., saluez-le de ma part et transmettez-lui, je vous prie, les vœux de prompt rétablissement que je forme pour sa mère. »

Kara ne répondit pas, et ce n'est que lorsque la voiture se fut éloignée qu'il s'affaissa sur les coussins et s'abandonna à une crise de rage.

CHAPITRE V

Six mois plus tard, T. X. Meredith était occupé dans son bureau à tracer sur une carte du Sussex une ligne qui y manquait, lorsque son chef pénétra dans la pièce.

« Que faites-vous là? demanda-t-il, intrigué.

— Je comble une petite lacune sans importance. L'auteur de cette carte a omis de tracer un petit ruisseau qui coule dans cette région. Je suis à peu près sûr de trouver dans ce ruisseau l'objet que je cherche.

— Je vois que vous n'avez pas encore abandonné la partie dans l'affaire de Lexman. Qu'a-t-il donc eu? Quinze ans, je crois.

— Oui, quinze ans, et il s'en est encore tiré à bon compte.

Sir George alla vers la fenêtre et resta un instant à observer la foule grouillante de Whitehall.

« J'ai entendu dire que vous êtes maintenant au mieux avec Kara. »

T. X. poussa un grognement qui semblait être une réponse affirmative.

« Vous ne devez cependant pas ignorer que ce gentleman a fait de son mieux pour vous faire perdre votre situation à la police.

— Cela ne m'étonne pas. J'ai moi-même fait de mon mieux pour l'envoyer à la potence. C'est un échange de bons procédés.

— Oui, et c'est pourquoi je n'arrive pas encore à comprendre cette soudaine amitié.

— Il y a bien des choses que vous ne comprenez pas, sir George, dit T. X. d'un ton ironique. Elles sont si nombreuses que je renonce à les énumérer.

— Vous êtes un insolent, bougonna le chef. Venez déjeuner avec moi.

— Où voulez-vous m'emmener? demanda T. X, circonspect.

— A mon club.

— Je regrette, dit le policier avec une politesse affectée. J'ai déjeuné une fois à votre club et cela me dispense d'en dire davantage. »

Après le départ de son chef, T. X. se pencha sur sa table en souriant au souvenir de sa nouvelle amitié avec Kara. Le Grec avait pris très au sérieux les excuses que le policier lui avait présentées et il n'avait pas ménagé ses efforts pour produire une impression favorable sur cet homme qui l'avait tout d'abord si grossièrement insulté. T. X. avait même

accepté l'invitation de Kara qui le conviait à passer un week-end dans sa maison de campagne, et il avait trouvé là la meilleure société, des politiciens éminents et de belles dames.

T. X. s'était chargé des affaires du château de Beston. Il avait fait transporter une grande partie du mobilier à Londres, où Grace Lexman avait pris un appartement.

La jeune femme possédait une petite rente qui, ajoutée aux droits d'auteur de son mari, considérablement accrus par la publicité créée par le procès, lui épargnait tout souci matériel.

« Quinze ans », murmura T. X. tout en travaillant, et il poussa un soupir.

Dès le début, il avait compris que l'affaire était désespérée. La victime était le créancier de Lexman. La lettre de menaces avait été supprimée, le revolver dont l'accusé avait prétendu avoir été menacé était introuvable. Le secrétaire d'Etat de l'Intérieur avait assuré à T. X. que s'il parvenait à produire le revolver, John Lexman pouvait espérer l'acquittement.

Tous les ruisseaux des environs avaient été explorés. On avait même dragué une petite rivière, mais aucune arme ne se cachait dans ses eaux. T. X. avait eu alors recours à des méthodes plus efficaces, quoique moins licites.

Un mystérieux électricien s'était présenté 456, Ca-

dogan Square, en l'absence de Kara, et avait agi avec tant d'assurance que les domestiques n'avaient pas osé lui interdire l'accès de l'appartement privé de Kara, où le technicien prétendait avoir à vérifier une installation électrique.

Le lendemain, Kara avait constaté que son coffre-fort avait été ouvert et soigneusement visité. Certes, la plus grosse partie de sa fortune se trouvait à la banque, mais, pris de peur, le Grec avait tout de même remplacé son coffre-fort par un nouveau meuble si puissant qu'il semblait à l'abri de toute tentative de cambriolage.

T. X. termina son travail, se lava les mains, et il était en train de les essuyer lorsque Mansus entra en coup de vent dans son bureau. Ce n'était pas le Mansus habituel; à ce moment, cet inspecteur pondéré et méthodique dominait mal son émotion.

« J'ai l'adresse de Vassalaro! Il habitait Great James Street.

— Non, dans l'Adelphi, rectifia T. X.

— Pardon, il avait deux appartements, dit Mansus. Ce matin, en passant par le Westminster Bridge, je vis deux hommes engagés dans une conversation et j'entendis l'un d'eux prononcer le nom de Vassalaro. Naturellement, j'ai prêté l'oreille.

— Ce n'était, à vrai dire, pas très naturel, mais continuez.

— L'un d'eux, un gentleman d'aspect très respectable, a dit:

« — Ce Vassalaro m'avait loué un appartement et j'ai encore ses affaires chez moi.

« Je me suis alors approché et me suis présenté:

« — Je suis de la police. Voulez-vous me suivre?

— Et, évidemment, le bonhomme n'a plus voulu lâcher un mot.

— C'est exact, avoua Mansus, mais je lui ai tout de même délié la langue. Vassalaro logeait Great James Street, 604, au troisième étage. Son mobilier est toujours là. Il avait d'excellentes raisons pour avoir deux adresses... »

T. X. hocha la tête d'un air entendu.

« Comment s'appelle-t-elle? demanda-t-il.

— Il était marié, répondit Mansus, mais sa femme l'avait quitté avant le meurtre. Il couchait environ deux ou trois fois par semaine à Great James Street, 604, au troisième étage. Son mobilier rien et que nous allions revenir. »

Dix minutes plus tard, les deux policiers se trouvaient dans le morne appartement occupé autrefois par Vassalaro.

Le propriétaire déclara que la plus grande partie des meubles lui appartenait et que seuls quelques objets étaient le bien du défunt. Parmi ceux-ci se trouvait une grande malle, une petit table de travail, un classeur et quelques vêtements. Le classeur

ainsi que le bureau étaient fermés. Mansus les ouvrit sans grand-peine. Il trouva une correspondance volumineuse et tout un bric-à-brac désordonné.

T. X. feuilleta les lettres sans rien trouver qui l'intéressât. Il était déjà sur le point de renoncer à poursuivre ses recherches, lorsque, soudain, son regard fut attiré par un petit coffret placé dans un enfoncement du bureau. Il l'ouvrit et y trouva un tas de feuilles enveloppées dans du papier d'argent.

« Bravo! » s'écria-t-il, pris soudain d'un accès d'hilarité.

CHAPITRE VI

Un homme se tenait dans la cour de la prison de Dartmoor. Il portait l'uniforme qui marque d'infamie les détenus. Ses cheveux étaient tondus et une barbe de deux jours durcissait son visage. Il restait là, immobile, les mains derrière le dos, dans l'attitude de quelqu'un qui attend des ordres.

John Lexman, A. O. 43, leva le regard vers le ciel bleu. Il se demandait ce que cette journée allait lui apporter. Chaque jour lui paraissait une éternité. Il n'osait pas penser à la femme qu'il avait laissée et qui souffrait à cause de lui. Il était en quelque sorte rayé du nombre des vivants. Il n'existait plus pour le monde qu'il aimait et dont il était aimé.

De nouvelles préoccupations étaient entrées dans sa vie. Quel livre allait-on lui prêter ce jour-là à la bibliothèque? Quelle besogne allait-on lui assigner? Voilà les problèmes qui sollicitaient son esprit. Ce jour-là, on l'avait chargé de peindre les

fenêtres et les portes d'une petite villa voisine de la prison.

« Tourne-toi vers le mur », grogna une voix près de lui, et, automatiquement, il se retourna, toujours les mains jointes derrière le dos et les yeux rivés aux murs gris de la prison.

Il entendit passer un groupe de prisonniers. Les chaînes qui les reliaient faisaient entendre le cliquetis qui lui était devenu familier. Ces hommes l'avaient intéressé d'abord, et il y avait eu un temps où il les observait encore avec ses yeux de romancier.

« Quarante-trois, demi-tour à droite et en avant, marche! »

Lexman suivit le garde. Ils franchirent la lourde porte de la prison et se dirigèrent vers le groupe de villas occupé par le personnel de la prison. C'est pour remettre en état l'une d'elles que A. O. 43 avait quitté provisoirement la prison.

Pour le moment, la villa n'avait pas d'occupants. Un prisonnier qui faisait office de tapissier, également sous la surveillance d'un garde, attendait l'arrivée du peintre. Les deux gardes échangèrent un salut et le premier partit, laissant son prisonnier à son collègue.

Les deux hommes travaillèrent une heure sous l'œil vigilant du garde. Celui-ci s'absenta bientôt et John Lexman eut l'occasion de faire plus ample

connaissance avec son compagnon d'infortune. C'était un homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, de physique agréable, avec dans l'expression ce je ne sais quoi d'animal qui marquait tous les pensionnaires de la prison de Dartmoor. Ils attendirent que les pas du garde aient fini de retentir, puis l'homme s'adressa à John Lexman.

« Pourquoi es-tu ici? lui demanda-t-il à voix basse.

— Pour un meurtre », dit John Lexman laconiquement.

Il ne put s'empêcher de sourire à la vue de l'expression de respect qui se peignit sur le visage de son interlocuteur.

« Tu en as pour longtemps?

— Quinze ans.

— C'est la première fois que tu es ici, je suppose?

— En effet, dit Lexman d'un ton sec.

— Moi, je suis déjà venu quand j'étais gosse, reprit le tapissier d'occasion. Je sors la semaine prochaine. »

John Lexman le regarda avec envie. S'il avait appris que cet homme venait d'hériter d'une immense fortune, sa jalousie n'eût pas été plus vive.

Sortir d'ici!

Aller à Londres vêtu comme tout le monde, respirer l'air frais, être libre de se lever et de se cou-

cher à l'heure qui vous plaît, ne répondre à aucun appel autre que celui de votre conscience, voir...

« Et toi, pourquoi es-tu ici? demanda-t-il pour dire quelque chose.

— Pour recel et fraude, dit l'autre gaiement. C'est une femme qui m'a donné. Les trois autres l'ont échappé belle. Tu parles d'une guigne! »

Comme on s'habitue vite à un milieu, pensait John. Il existe une véritable fraternité entre les criminels. Une fois parmi eux, on adopte vite leur façon particulière de voir le monde.

Les pas du garde interrompirent leur conversation. Sa voix résonna dans l'escalier.

« Quarante-trois, ici! Dépêchons! »

John prit son seau et sa brosse et sortit sur le palier.

« Où est l'autre? lui demanda le gardien à voix basse.

— Au premier, dans la pièce du fond. »

Le gardien sortit et jeta un regard circulaire. Une grande voiture grise s'approchait de la villa, venant de la direction de Princetown.

« Pose ton seau, dit-il à John Lexman, d'une voix qui tremblait d'émotion. Je monte au premier. Lorsque la voiture passera par ici, ne demande rien et monte. Tu t'envelopperas dans une couverture et tu resteras tranquille jusqu'à ce que l'auto s'arrête. »

Le sang de John Lexman ne fit qu'un tour. Il balbutia:

« Mon Dieu!

— Tu as bien compris? Fais comme je t'ai dit. »

Avec des gestes d'automate, John déposa son attirail de peintre et se dirigea vers la porte de la villa. La voiture grise gravissait la côte; il pouvait voir le chauffeur, dont le visage était à moitié dissimulé par ses lunettes. Comme la voiture s'approchait de la porte, il sauta à l'intérieur. Aussitôt, l'auto changea d'allure et partit à toute vitesse.

Enveloppé comme il l'était, il ne pouvait voir le chemin suivi par la voiture, mais il lui semblait qu'elle avait tourné à gauche et qu'elle traversait les marécages. Enfin, elle stoppa.

« Sortez », ordonna une voix.

John Lexman rejeta la couverture, sauta dehors et, à l'instant même, la voiture s'éloigna rapidement.

Pendant un moment il se crut seul. Seul au milieu des marécages, qu'allait-il faire?

Il se retourna. Il lui semblait avoir entendu une voix.

Il se trouvait sur la pente d'une colline. Au pied de celle-ci croissaient des touffes de verdure. C'est là que les habitants de Dartmoor organisaient en été leurs concours de poneys. Mais il n'y vit pas de trace de chevaux. Par contre, il aperçut un petit

avion près duquel se tenait un homme en combinaison d'aviateur.

John descendit la pente. S'étant approché de l'homme, il s'arrêta comme pétrifié.

« Kara! » murmura-t-il, et l'homme en combinaison d'aviateur sourit.

⁂

« Je ne comprends pas, que me voulez-vous? demanda Lexman remis de son émotion.

— Je veux vous mettre en lieu sûr, répondit l'autre.

— Jusqu'ici vous n'avez guère de titre à ma reconnaissance, dit Lexman d'un ton amer. Un mot de vous aurait pu me sauver.

— Je ne pouvais pas mentir, mon cher Lexman, et je vous assure que j'avais complètement oublié l'existence de cette lettre. Mais, maintenant, je suis décidé à faire tout ce que je pourrai pour vous et pour votre femme.

— Elle est là?

— Oui. Elle vous attend. »

John tourna la tête et prêta l'oreille. Au-delà des marécages, l'écho d'une détonation venait de retentir.

« Ce n'est pas le moment de discuter, dit Kara. On vient de découvrir votre évasion. Montez. »

John s'exécuta et Kara le suivit.

« C'est un monoplan du plus récent modèle, nous n'aurons pas de mal à nous envoler. »

L'avion avançait par saccades et, après avoir parcouru ainsi quelques centaines de mètres, il commença à s'élever. Il se balançait doucement dans l'air et les deux passagers virent la terre s'éloigner peu à peu.

John Lexman embrassa le paysage du regard. Il vit la rive dentelée et crut distinguer une rangée de maisons blanches. Puis toute trace de terre ferme disparut à ses yeux.

Il était impossible de parler. Le bruit du moteur dominait tout.

Kara était, selon toute évidence, un pilote habile. De temps en temps il consultait la boussole fixée au tableau de commande et conduisait son appareil avec maîtrise. A un moment, il traça quelques mots sur la feuille du bloc fixé sur le côté de son siège, arracha la feuille et la passa à John. Celui-ci lut:

« Si vous ne savez pas nager, vous trouverez une ceinture de sauvetage sous votre siège. »

Maintenant Kara semblait inspecter la mer à la recherche de quelque chose. A la vue d'une tache blanche dont John ne pouvait distinguer la nature étant donné la hauteur, Kara manœuvra pour faire descendre l'avion. Celui-ci baissait avec une vitesse

vertigineuse et John Lexman dut se cramponner à son siège et fermer les yeux en proie à une sensation horrible de chute dans un précipice. Un moment il lui sembla que tout cela n'était qu'un cauchemar.

Puis il ouvrit les yeux. Un grand yacht blanc se balançait doucement au fond d'une baie étroite. Au moment où l'avion se posa à la surface de l'eau, il aperçut un canot se détacher du yacht.

« Il faut absolument que nous tenions dix minutes sur l'eau », dit Kara.

Sa voix était rauque d'excitation. Un silence pénible tomba.

Cinq minutes plus tard, le canot les recueillit et, au bout de quelques instants, les deux hommes étaient à bord du yacht et regardaient le monoplan qui s'enfonçait dans les flots.

« Quinze cents livres jetées à l'eau, c'est le cas de le dire, dit le Grec en souriant. En ajoutant les deux mille que j'ai données au gardien, ça fait une certaine somme... Mais il y a des choses dans ce monde dont le prix n'est jamais trop élevé,

CHAPITRE VII

C'est le cœur débordant de joie que T. X. entra ce soir-là dans son bureau. Il était déjà onze heures. Il y trouva Mansus plongé dans la lecture de la dernière édition du journal du soir.

« Je vous ai fait attendre un peu, mon pauvre ami, mais maintenant je vais vous offrir une balade dans le Devonshire. Ça vous aérera le cerveau, mon cher Mansus... A propos, où avez-vous décroché ce nom à coucher dehors? »

Il devint soudain sérieux et sortit de la poche de son veston une enveloppe bleue dont la conquête lui avait coûté beaucoup de peine.

« C'est grâce à vous, Mansus, que ce revolver a été retrouvé. Vous avez fait là du beau travail, une fois n'est pas coutume. »

L'inspecteur rougit de plaisir. C'était en effet sur son initiative que le plus petit ruisseau de la région de Lewes avait été exploré. Ces recherches avaient abouti à la découverte d'un revolver dont l'identification avait été d'autant plus facile qu'il

portait le nom de Vassalaro gravé sur sa crosse de nacre. Riche de cette pièce à conviction, le policier voyait sa tâche se simplifier. Le brouillon d'une lettre de menaces trouvé dans les effets de Vassalaro constituait une autre preuve précieuse entre ses mains. C'était sans aucun doute une lettre écrite sous la dictée, car plusieurs mots mal orthographiés avaient été corrigés par une autre main.

Mais ce qui réjouissait le plus T. X., c'était la découverte, dans l'ancien appartement de Vassalaro, de plusieurs feuilles de papier imprégnées d'une composition chimique spéciale et qui brûlaient presque instantanément une fois exposées à la lumière.

T. X. consulta sa montre.

« Je me demande s'il n'est pas trop tard pour aller voir Mme Lexman, dit-il.

— Il n'est jamais trop tard pour apporter une bonne nouvelle, observa Mansus d'un air sentencieux.

— Venez, vous allez me servir de chaperon. »

Une déception attendait les deux policiers. Mme Lexman n'était pas chez elle. Les coups de sonnette les plus vigoureux restèrent sans réponse. Le portier leur dit qu'il avait l'impression que Mme Lexman avait quitté Londres. D'ailleurs, il lui arrivait souvent de s'absenter le samedi et de ne rentrer que le lundi ou le mardi.

Ce jour-là était justement un lundi. T. X. ne se contenta pas de ces explications. Comme le portier n'était que gardien de nuit dans l'immeuble, il décida de réveiller le concierge.

Oui, Mme Lexman était en effet partie. Elle avait emporté deux valises. Le concierge avait même remarqué qu'elle paraissait surexcitée, mais c'est en vain que T. X. essaya de tirer de lui de plus amples précisions. Des « c'est-à-dire » et des « comme qui dirait » embrouillaient toutes les explications du brave homme.

« Ça ne me plaît pas du tout, dit T. X. Croyez-vous que la nouvelle de nos découvertes ait pu transpirer?

— Non. Personne en dehors du bureau, commença Mansus, à moins que... à moins que...

— A moins que quoi? s'écria T. X. irrité. Vous êtes en plein gâtisme, Mansus!

— Je me demande, dit Mansus d'un air pensif, si le logeur de Vassalaro de la Great James Street n'a pas jasé. Il sait bien que nous avons visité l'appartement.

— Qu'à cela ne tienne, c'est facile à vérifier », dit T. X.

Ils hélèrent un taxi et se firent conduire Great James Street. Ils eurent quelque peine à réveiller le bonhomme. En reconnaissant les policiers, il ravala le juron qu'il destinait au locataire retar-

dataire qui avait dû oublier sa clef et conduisit les deux visiteurs dans le salon.

« Mais vous ne m'avez pas dit, M. Meredith, qu'il ne fallait pas en parler, dit-il pour se justifier. Et d'ailleurs, je n'en ai parlé à personne, sauf à ce monsieur qui est venu me voir l'autre jour.

— Qu'est-ce qu'il voulait?

— Il m'a dit qu'il venait d'apprendre que Vassalaro avait habité chez moi et qu'il tenait à payer sa dernière quittance.

— Comment était cet homme? » demanda T. X. impatient.

Le signalement donné par l'homme remplit le cœur du sous-chef de la police secrète de fureur.

« Je veux être pendu si ce n'est pas Kara », cria-t-il, et il lança une bordée de jurons expressifs.

« Cadogan Square », lança-t-il au chauffeur une fois dans la rue.

A l'adresse de Kara, un domestique leur ouvrit. Le maître était parti depuis le samedi précédent, on ne savait pas quand il rentrerait, peut-être bientôt, peut-être au bout d'un certain temps. Il se pouvait qu'il revînt la nuit même ou seulement dans quelques mois.

« Vous avez raté votre vocation, dit T. X. au domestique, vous auriez dû vous faire diseur de bonne aventure. »

Et les deux policiers redescendirent dans la rue.

« Voilà qui nous éclaire, dit-il lorsqu'il se retrouva dans le taxi en compagnie de Mansus. Cherchez dans l'indicateur le premier train pour Tavistock et demandez par télégramme au George Hôtel de nous envoyer la voiture à la gare.

— Pourquoi ne pas partir cette nuit même, objecta l'autre. Il y a un train vers minuit.

— Il est trop tard, on l'a déjà raté », grogna T. X. entre ses dents.

Le voyage matinal dans le Devonshire s'effectua en silence. T. X. avait vaguement la sensation qu'un événement grave s'était passé. La course en voiture après la descente du train raviva un peu les esprits des deux hommes.

Comme ils descendaient la côte pour gagner la vallée du Dart, Mansus posa sa main sur le bras de son supérieur.

« Regardez ça, dit-il en désignant dans le ciel, à un kilomètre au-dessus de leurs têtes, un avion dont les ailes resplendissaient au soleil et qui semblait une grosse libellule.

— Sapristi! s'écria T. X. Quel excellent moyen pour s'échapper! »

Il songea à nouveau à l'avion lorsque, quelques minutes plus tard, ils furent arrêtés par un gardien armé. Leurs cartes de policiers leur livrèrent passage.

« Que se passe-t-il donc? demanda T. X.

— Un détenu s'est évadé.

— Evadé? Par avion?

— Par avion ou autrement, je n'en sais rien. Toujours est-il qu'un de nos bonshommes a fiché le camp. »

La voiture s'arrêta devant la porte de la prison. T. X. sauta à terre suivi de son aide. Il trouva le directeur de l'établissement dans une humeur détestable: une évasion est toujours une fâcheuse histoire.

« Je suis horriblement ennuyé, grogna-t-il. Vous êtes au courant sans doute? Un prisonnier vient de nous échapper.

— Et un autre va vous échapper tout de suite », dit T. X. avec ce ton irrespectueux qu'il gardait même en s'adressant à des autorités de l'administration.

Il remit au directeur une large feuille de papier constellée de cachets officiels.

« Voici l'ordre de libérer John Lexman, condamné à quinze ans de réclusion. »

Le directeur jeta un coup d'œil sur le document.

« Daté d'hier! s'écria-t-il avec un soupir de soulagement. Dieu soit loué! C'est justement celui-là qui s'est enfui. »

CHAPITRE VIII

Deux ans après les événements qui viennent d'être évoqués, dans le train qui le ramenait de Bath à Londres, T. X. fut frappé par un article du *Morning Post* qu'il tenait entre ses mains. On y annonçait brièvement que M. Remington Kara, une des personnalités les plus marquantes de la colonie grecque en Angleterre, était invité, en qualité d'hôte d'honneur, au banquet de la société hellénique.

T. X. n'avait revu qu'une fois Kara depuis cette matinée tragique où il avait découvert non seulement que son ami s'était évadé de Dartmoor, mais encore que sa femme avait, elle aussi, disparu sans laisser de trace.

Etait-ce par pure coïncidence qu'à la même époque Kara avait lui aussi quitté Londres, où il n'avait reparu que six mois après. Tous les efforts de T. X. pour trouver la retraite de ses amis étaient restés infructueux. Sans aucun doute, John Lexman se cachait quelque part avec sa femme, croyant

fuir la justice. Aussi T. X. avait-il fait le nécessaire pour publier la nouvelle de la libération officielle du romancier dans les principaux journaux d'Europe. Certes, John Lexman s'était rendu coupable d'une évasion, mais étant donné les circonstances, cette irrégularité n'avait jamais beaucoup inquiété le sous-chef de la police secrète. Les détails de l'évasion avaient été soigneusement examinés. On avait appris que le gardien renvoyé à la suite de cet événement s'était acheté une brasserie à Falmouth pour une somme qui ne pouvait être le produit de ses économies. Qui donc avait pu organiser cette évasion ? Lexman ou Kara ? Voilà une question à laquelle T. X. avait en vain cherché une réponse.

T. X. plia son journal en poussant un léger soupir, posa ses pieds sur la banquette d'en face et s'abandonna à ses rêveries. Puis, à nouveau, il déplia ses journaux et chercha à tuer le temps qui commençait à lui sembler long.

Cette fois, son attention fut attirée par un article de deux colonnes dont le titre pourtant semblait peu prometteur: les richesses minérales de la Terre de Feu. Le style de cet article était à la fois littéraire et scientifique. Il relatait des aventures dans les marais de la baie de Saint-Sébastien et le long de la rivière Guarez Celman, au cours de nuits passées dans les forêts vierges et finissait par la

description de la structure géologique du terrain, et des mines de porphyre, de syénite et de trachyte que ces régions abritaient.

Pour toute signature, l'article portait deux initiales: G. G. Il faut dire qu'une des principales caractéristiques de T. X. était la curiosité. Or, bien qu'il fût habitué à découvrir tout de suite l'identité des auteurs qui se contentaient de signer avec des initiales, cette fois ce double G le plongeait dans la perplexité. Cela l'irrita, et la première chose qu'il fit en descendant du train, fut de téléphoner à un rédacteur du *Times* qu'il connaissait personnellement.

« Ce n'est pas mon rayon, dit le journaliste. Et d'ailleurs nous ne sommes pas autorisés à révéler l'identité de nos collaborateurs. Mais comme il s'agit de vous, mon cher T. X., je ferai exception à la règle. G. G. est George Gathercole, le fameux explorateur, vous savez bien, celui qui a eu un bras arraché par un lion.

— George Gathercole! répéta T. X. Mais certainement! Quel imbécile je fais!

— Vous ne me le faites pas dire », cria l'autre au bout du fil, et il raccrocha.

Après avoir élucidé ce petit mystère, le policier n'y pensa plus. Ce matin-là, il devait s'occuper des affaires du domaine de John Lexman, car la disparition du couple ne l'avait pas empêché d'en gérer

les biens. Depuis longtemps, il était l'homme de confiance de Mme Lexman et avait même été témoin du contrat de mariage des deux époux.

Les revenus étaient réguliers. Les livres de l'auteur disparu se vendaient comme des petits pains, enfin Grace Lexman était l'unique héritière d'une tante qui venait de mourir en léguant à sa « malheureuse nièce » une fortune considérable.

T. X. mettait d'autant plus de zèle à gérer les affaires de ses amis qu'il croyait fermement à leur prochain retour. Il était également convaincu que le jour n'était plus loin où Kara tomberait entre ses mains.

Les légendes les plus fantaisistes couraient sur le compte du Grec, mais ce n'était, somme toute, que des rumeurs comme en suscite tout homme fortuné et mondain.

A en croire ces bruits, Kara ne se contentait pas de sa situation influente en Albanie. Il visait, disait-on, beaucoup plus haut. Bien que son père fût né en Grèce, il descendait, paraît-il, d'une vieille famille albanaise qui régnait d'une manière intermittente dans ce turbulent pays.

La plus grande passion de cet homme était la soif du pouvoir. Pour dominer, il n'avait reculé devant aucun moyen. On chuchotait qu'il gaspillait sa fortune pour conquérir une place influente en Europe et qu'il poursuivait son but avec une téna-

cité telle qu'on ne pouvait se défendre d'éprouver à son égard une certaine admiration.

T. X. gardait dans un tiroir fermé à clef de son bureau un petit livre rouge qui s'intitulait « Scandalaria ». Il contenait une foule de détails secrets qui étaient d'un secours précieux à un policier chargé de débrouiller des affaires complexes de la haute société. Son auteur n'était autre que T. X. lui-même qui, se méfiant des sources ordinaires d'information, inscrivait au hasard de ses découvertes, des renseignements d'apparence insignifiants qui, souvent, fournissait le fil conducteur d'un écheveau emmêlé.

Les affaires de John Lexman lui firent penser à Kara et à sa dernière grande réception. Mansus avait été chargé de lui procurer le sténogramme des toasts prononcés à cette occasion. Mais ce n'est pas Mansus qui avait appris à son supérieur que plusieurs personnalités éminentes du monde de la finance avaient été miraculeusement sauvées de la faillite peu après leur rencontre avec Kara. Ceci, T. X. le tenait d'une source tout à fait différente et moins avouable. Mansus savait, par exemple, qu'il existait un tripot dans l'Albemarle Street, mais il ignorait que la femme d'un homme très en vue, qui n'était ni plus ni moins que le ministre de la Justice, était une des habituées les plus assidues de cet établissement où elle venait de perdre

6.000 livres en l'espace d'une nuit. Il s'agissait là d'un des nombreux détails de l'envers de la bonne société et T. X. n'éprouvait pas un plaisir considérable à fouiller dans ce linge sale, mais sa profession l'y obligeait parfois. Comme il s'agissait toutefois de personnes officiellement respectables, il devait affecter à leur égard une ignorance complète et un respect déférent.

Le ministre de la Justice était une personnalité d'autant plus respectable que c'était l'ami personnel de presque tous les souverains d'Europe. Homme de fortune médiocre aux vues politiques indéfinies et qui se tenait toujours à l'écart des luttes de parti, il avait su manœuvrer assez habilement pour s'adapter aux circonstances. Lady Bartholomew, l'épouse de cet habile homme d'Etat, était partie précipitamment pour San-Remo. Les journaux mentionnaient ce déplacement en ajoutant que des raisons de santé empêchaient cette dame de remplir ses engagements mondains. T. X., qui était sceptique par nature, ne se contenta pas de cette explication. Il avait l'habitude de noter dans son carnet rouge les petites manies des personnes dont il était amené à s'occuper et les conclusions que celles-ci permettaient de tirer ne cadraient pas toujours avec les informations officielles.

Le nom de lady Bartholomew figurait plus d'une

fois dans le carnet de T. X. Née en 1874, cette personne était la septième fille du comte de Balmorley et avait elle-même une fille qu'elle avait affublée du prénom de Belinda Mary. Son dossier contenait encore maints autres détails.

T. X., après avoir rafraîchi ses souvenirs à l'aide de son calepin, se demanda quel événement insoupçonné avait pu chasser lady Bartholomew de Londres à un moment où la saison mondaine battait son plein. C'est une dépression nerveuse qui lui semblait encore la raison la plus plausible. Il envoya chercher Mansus.

« Vous avez assisté au départ de lady Bartholomew, j'espère? »

Mansus fit un signe affirmatif de la tête.

« Elle est partie seule?

— Accompagnée seulement de sa femme de chambre. Elle avait l'air malade.

— Ça fait des mois qu'elle a l'air malade, observa T. X. d'une voix dont toute compassion était absente. Elle n'a pas emmené Belinda Mary?

— Belinda Mary? répéta Mansus en détachant chaque syllabe. Ah! vous voulez dire sa fille? Non. Elle est quelque part en France, dans une pension. »

T. X. fredonna un air, ferma son petit calepin rouge et le rangea dans son tiroir.

« Je me demande ce qu'il faut avoir dans la

tête pour appeler son enfant Belinda Mary? Cette Belinda Mary doit être un drôle de petit animal — que Dieu me pardonne de parler ainsi de mon prochain. Si l'hérédité n'est pas un vain mot, cette créature doit avoir une mentalité tenant du maître d'hôtel et du pilier de tripot. Vous avez perdu quelque chose? »

Mansus semblait en effet fouiller depuis un moment dans ses poches.

« J'ai noté quelques questions que j'aurais voulu vous poser et dont l'une concerne lady Bartholomew. Je l'observe depuis six mois. Voulez-vous que je continue? »

T. X. réfléchit un instant puis secoua la tête.

« Non, lady Bartholomew ne m'intéresse que dans la mesure où ce criminel de Kara s'intéresse à elle. »

Mansus tira du fond de sa poche quelques feuilles de papier et un carnet et renifla bruyamment.

« Vous êtes enrhumé? demanda T. X. avec une sollicitude ironique.

— Non, seulement si vous traitez Kara de criminel, nous ne sommes plus d'accord. Rien ne vous autorise à le considérer comme tel. Il est à la tête d'une fortune immense. Il jouit d'une grande estime dans le monde de la finance, c'est un des personnages les plus en vue de la société et peut-être le plus bel homme que je connaisse. »

T. X. lança à son subalterne un regard où se lisait un dédain infini.

« Vous êtes un crétin accompli, mon cher Mansus. Vous ne savez donc pas que les grands criminels ne poursuivent jamais des bénéfices matériels? Un type qui détourne quelques shillings de la caisse de son patron pour payer un bijou en toc à sa belle ne mérite pas le nom de criminel. Je vous l'ai déjà dit, je crois, et je vous le répète, la plupart des crimes ont pour cause première la vanité. Si le docteur X tue sa femme volage et désordonnée, c'est sans doute parce qu'il n'a pas osé divorcer et braver ainsi l'opinion. Si un financier escroque un million à l'épargne, il le fait souvent uniquement pour ne pas avoir à diminuer son train de maison, ce dont sa vanité aurait trop souffert. La crainte de perdre une bonne réputation mène quelquefois aux pires forfaits.

Mansus renifla à nouveau.

« Ainsi, si je comprends bien, on tue sa femme pour acquérir une bonne réputation », rétorqua-t-il à son tour, ironique.

T. X. lui lança un regard plein de commisération.

« Votre bêtise est incurable, Mansus. Vous ne comprendrez jamais rien. Mettez-vous bien ceci dans la tête: Kara est un grand criminel. »

Il prit son chapeau et son manteau et se dirigea vers la porte.

« Je vais voir l'ami Kara. J'ai l'impression que cette visite ne sera pas inutile. »

T. X. Meredith avait rencontré plusieurs fois Kara depuis le retour de celui-ci, mais tous ses efforts pour apprendre ce qu'étaient devenus John Lexman et sa femme étaient restés vains. Ayant compris qu'il ne tirerait aucun aveu du Grec, le policier avait renoncé à aller le voir.

La vaste maison occupée par Kara à Cadogan Square était l'ancienne demeure de lord Henry Gratham, un excentrique grand connaisseur en vin. Il avait fait construire cet hôtel « autour d'une bouteille de porto », ainsi que disaient ses amis en faisant allusion à l'importance primordiale qui avait été donnée aux caves. En effet, les souterrains une fois mis au point et remplis de crus précieux, l'architecte avait travaillé à sa guise sans être jamais dérangé par son client.

La double cave de l'hôtel Gratham avait été en son temps fameuse à Londres. Lorsque Henry Gratham fut tué par un éléphant au cours d'une partie de chasse au Congo, ses héritiers eurent la chance exceptionnelle de trouver aussitôt un acquéreur pour cette maison. On disait que Kara, qui n'avait pas la passion du vin, avait condamné l'entrée des caves.

Un domestique stylé et déférent ouvrit la porte à T. X. et l'introduisit dans le salon. Dans une

cheminée de bronze, le feu pétillait et T. X. remarqua au-dessus du marbre un grand portrait du maître de la maison.

« M. Kara est occupé, monsieur, dit le domestique.

— Passez-lui tout de même ma carte, répondit le policier. Je crois qu'il me recevra. »

L'homme s'inclina, prit un plateau d'argent et se mit à monter l'escalier de cette démarche propre aux domestiques bien stylés, dont les allures ne trahissent jamais l'effort physique. Au bout d'une minute, il était de retour.

« Veuillez me suivre, monsieur », dit-il en s'engageant à nouveau dans l'escalier.

L'escalier aboutissait à un couloir où donnaient quatre pièces également réparties à droite et à gauche: deux au fond et deux à égale distance du centre occupé par l'escalier.

Au moment où l'homme posait sa main sur le bouton de la porte, T. X. dit d'un air détaché:

« Je crois vous avoir déjà vu quelque part, mon ami. »

Le domestique sourit.

« C'est possible, monsieur. J'ai été garçon au Club Constitutional. »

Le domestique ouvrit la porte et annonça le visiteur.

T. X. pénétra dans une vaste pièce, luxueuse-

ment meublée, mais où cette atmosphère accueillante et cet air de confort particulier aux habitations anglaises faisaient complètement défaut.

Kara se leva de son bureau et vint au-devant du policier.

T. X., qui ne l'avait pas vu depuis un an, constata que le jeune homme n'avait rien perdu ni de sa beauté ni de son aisance. Ses succès n'avaient pas altéré son élégante simplicité et ses allures pleines de naturel.

« Ça suffira, miss Holland », dit-il en se tournant vers la jeune fille qui, un carnet à la main, se tenait près du bureau.

« Il est hors de doute, pensa T. X., que l'ami Kara sait choisir ses secrétaires. »

D'un regard il la détailla, depuis les cheveux aux reflets de bronze jusqu'aux petits pieds finement chaussés.

T. X. n'était pas spécialement sensible au charme du sexe faible. Il semblait voué au célibat, sa vie professionnelle étant trop absorbante pour lui laisser le loisir de penser sérieusement au mariage. Cependant, il n'eût pas été homme s'il n'avait pas remarqué la beauté et la jeunesse éclatante de cette jeune fille, son teint blanc et rose, le charme et la vie que dégageait sa ravissante silhouette.

« Quel est le nom le plus bizarre que vous ayez jamais entendu? demanda Kara en riant. Je vous

demande cela, car miss Holland vient de m'apporter une lettre d'offre de service signée Maggie Goomer. »

La jeune fille sourit légèrement, d'un sourire qui faisait entrevoir le paradis, pensa T. X.

« Le nom le plus bizarre? répéta le policier. Eh bien, celui qui m'a frappé le plus, c'est peut-être Belinda Mary. »

La jeune fille lança à T. X. un de ces regards qui remuent le cœur d'un homme, même quand celui-ci est un célibataire endurci, puis s'éclipsa.

« J'ai oublié de vous présenter miss Holland, ma secrétaire, dit Kara Une jolie fille, n'est-ce pas ?

— Très jolie, répondit T. X. redevenu très maître de lui.

— J'aime à m'entourer de belles choses », continua Kara, et ce lieu commun choqua T. X. sans qu'il sût au juste pourquoi.

Le Grec se dirigea vers la cheminée, y prit un coffret de cigarettes, l'ouvrit et le tendit à son visiteur. Il était vêtu d'un complet gris et bien que l'art de porter des vêtements clairs semble être l'exclusif privilège des Britanniques, aucune note discordante ne venait troubler l'élégante silhouette du Grec.

« Vous êtes un homme dangereusement curieux, monsieur Meredith, dit-il en souriant.

— Curieux, moi? répéta le policier d'un air innocent.

— Je parie que vous venez recueillir des renseignements sur mon personnel. Vous n'aurez pas de répit avant de connaître l'arbre généalogique de mon cuisinier, de mon valet, de ma secrétaire... »

T. X. leva la main en riant.

« Inutile de poursuivre cette liste. Je vous assure que jusqu'ici votre personnel ne m'a pas inspiré d'intérêt particulier, exception faite sans doute pour votre chauffeur. »

Le visage de Kara se rembrunit une seconde.

« Ah! vous pensez à Brown? dit-il en affectant l'indifférence.

— Il ne s'appelait ni Brown ni Smith, mais Poropulos, observa T. X.

— Ah! Poropulos! reprit Kara imperturbable, il y a longtemps que je l'ai renvoyé.

— Mis à la retraite, plutôt », rectifia T. X.

Le Grec l'observa un instant. Puis d'un air détaché, en scandant les mots:

« Je n'oublie jamais mes anciens domestiques. Mais, au fait, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite? »

T. X. se choisit d'abord une cigarette.

« Je suis venu vous demander un service, dit-il en lançant une bouffée de fumée.

— Je serais heureux de pouvoir vous être utile,

dit Kara en dissimulant mal sa curiosité. D'autant plus heureux, ajouta-t-il après un moment de réflexion, que depuis quelque temps vous ne semblez plus beaucoup tenir à notre amitié, amitié qui m'est particulièrement précieuse.

— Je ne suis pas très sociable, j'en conviens, dit T. X. comme pour s'excuser, et mes relations mondaines sont réduites au minimum. A propos, depuis combien de temps avez-vous cette secrétaire? »

Kara regarda le plafond comme pour y chercher l'inspiration.

« Depuis quatre... non, depuis trois mois. C'est une jeune personne très cultivée. Elle m'a été envoyée par une école spécialisée. Elle est un peu trop réservée mais, par contre, elle possède une instruction infiniment plus solide que la plupart des jeunes filles de sa catégorie. Tenez, elle lit et écrit couramment le grec moderne.

— Un trésor, suggéra T. X.

— Vous l'avez dit. Elle habite seule dans une pension de famille Marylebone Road. Elle n'a pas d'amis et passe ses soirées seule dans sa chambre. Bref, c'est une jeune fille parfaitement respectable. »

T. X. lança à son interlocuteur un regard scrutateur.

« Pourquoi me dites-vous tout cela?

— Pour vous épargner la peine de le trouver,

riposta le Grec sèchement. Car je vous sens déjà en proie à cette curiosité impitoyable qui vous caractérise... »

T. X. éclata d'un rire sonore.

« Puis-je m'asseoir? » demanda-t-il.

Le Grec lui avança un fauteuil, et le policier s'y cala confortablement.

« Vous êtes un homme extraordinairement intelligent, monsieur Kara », dit-il après une courte pause.

Le maître de céans leva sur le policier un regard étonné.

« Pas suffisamment toutefois pour deviner le but de votre visite, observa-t-il.

— C'est pourtant très simple, dit T. X. Vous connaissez bien la société londonienne. Connaissez-vous également lady Bartholomew?

— Je connais fort bien cette dame, répondit Kara sans sourciller et avec une aisance parfaite qui confirma T. X. dans ses suppositions: le Grec avait bien deviné le but de sa visite.

— Vous connaissez peut-être, continua T. X. sans détacher son regard de Kara, la raison de son départ précipité? »

Cette fois Kara éclata de rire à son tour.

« En voilà une question! Me croyez-vous donc le confident de lady Bartholomew? Détrompez-vous, ce n'est qu'une simple relation mondaine.

— Pourtant, dit T. X. en contemplant le bout embrasé de sa cigarette, vous la connaissez assez bien pour garder des traites signées par elle.

— Des traites? » répéta Kara l'air étonné.

T. X. étouffa un juron devant l'expression de soulagement qui venait de se peindre sur le visage de son interlocuteur. Le sous-chef de la police comprit qu'il avait commis une erreur.

« Des traites ou autres valeurs qu'un débiteur laisse comme garantie à celui qui lui a avancé une somme importante. »

En guise de réponse, Kara se dirigea vers son bureau, ouvrit un tiroir et en sortit une clef.

« Voici la clef de mon coffre-fort, dit-il d'une voix calme en s'approchant du policier. Je vous autorise à vous en servir et à découvrir les traites de lady Bartholomew. En somme, je vois que vous me prenez pour un usurier, ajouta-t-il d'un air froissé.

— Cette pensée n'a même pas effleuré mon esprit », répondit T. X. avec un accent de sincérité.

Cependant le Grec lui mettait de force la clef dans la main.

« Vous me ferez tout de même plaisir en vérifiant le contenu de mon coffre-fort. Je m'aperçois que, pour une raison qui m'échappe, vous établissez un rapport entre la maladie de lady Bartholomew et quelque obscur acte d'usure de ma part. Je vous

prie instamment de vous rendre compte par vous-même que vos soupçons ne sont aucunement justifiés. »

Un autre, à la place de T. X., n'aurait pas manqué de se répandre en excuses et en protestations. Un policier ordinaire aurait déclaré qu'il n'avait pas le droit de fouiller des papiers personnels à moins d'un ordre spécial. Mais T. X. n'était pas un homme comme tout le monde. Aussi prit-il la clef que Kara lui tendait. Il la balança un instant au bout de son index, puis la rendit à son propriétaire.

« Est-ce la clef du fameux coffre-fort qui se trouve dans votre chambre? » demanda-t-il comme pour plaisanter.

Kara le regardait avec un sourire étrange.

« Ce n'est pas le coffre-fort que vous avez ouvert un jour pendant mon absence, monsieur Meredith. Vous ne devez pas ignorer, en effet, que j'en ai changé depuis. Mais si vous tenez à visiter le nouveau...

— Parfaitement, dit T. X. en se levant. Je tiens à mettre à l'épreuve votre bonne foi. »

Kara se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

« Permettez-moi de vous indiquer le chemin », dit-il avec une politesse exquise.

Il longea le couloir et pénétra dans la chambre du fond. La pièce était vaste et éclairée par une

grande fenêtre protégée par des barres d'acier. Dans la cheminée, large et haute, flambait un grand feu et l'air de la chambre était surchauffé, malgré la fraîcheur qui régnait dehors.

« Voilà une excentricité que vous autres Anglais ne me pardonnerez jamais, dit Kara. Pour ma part, je ne me sens à mon aise que dans un appartement bien chauffé. »

Une vaste porte peinte en vert se trouvait au pied du lit. C'était le coffre-fort.

« Voici, dit le Grec en désignant cette porte. Les secrets de Remington Kara vous sont livrés. »

Ce disant, il tendit la clef au policier. Celui-ci ne broncha pas.

« Ce coffre, à ce que je peux voir, est un Magnus. La clef que vous avez l'extrême amabilité de mettre à ma disposition porte gravé sur l'anneau la marque « Chubb ». Or, mon expérience d'officier de police m'a démontré que les clefs Chubb ouvrent rarement les coffres Magnus. »

Kara prit un air ennuyé.

« Mon Dieu, comme je suis distrait! Je me souviens maintenant qu'avant de partir — je suis seulement rentré ce matin — j'avais remis la clef à ma banque. Je vais envoyer la chercher tout de suite.

— Je vous en prie, ne vous dérangez pas », dit T. X. avec une courtoisie recherchée. Il sortit d'une

poche de son veston un petit étui de cuir et l'ouvrit. Il contenait quelques outils d'acier de forme curieuse maintenus par des brides de cuir. Il en tira un manche auquel il fixa adroitement un objet qui semblait une sorte d'alène.

« Qu'allez-vous faire? demanda Kara, inquiet.

— Vous allez voir », répondit T. X. toujours aimable.

Avec un doigté extraordinaire, il introduisit l'instrument dans le minuscule trou de serrure et commença à le tourner précautionneusement. Un bruit sec accompagnait cette manœuvre. Enfin il tira sur le manche et le coffre-fort s'ouvrit.

« C'est enfantin, comme vous voyez », dit le policier imperturbable.

En l'espace d'une seconde, Kara s'était métamorphosé. Les yeux qu'il fixait maintenant sur Meredith lançaient des flammes. C'étaient presque des yeux de dément. D'un bond, Kara se trouva devant le coffre-fort ouvert.

« Je crois, monsieur Meredith, que la plaisanterie a assez duré. Si vous voulez visiter mon coffre-fort, apportez un mandat de perquisition. »

T. X. haussa les épaules, dévissa lentement son instrument et le rangea dans l'étui qu'il glissa dans sa poche.

« Vous oubliez, mon cher monsieur Kara, que vous m'avez invité vous-même à le faire, dit-il d'une

voix suave. Naturellement, je n'ai pas été dupe un seul instant de votre manège. Vous n'aviez pas plus l'intention de me laisser fouiller dans votre coffre-fort que de me dire ce qu'est devenu John Lexman. »

Le coup porta.

Le visage de Kara était convulsé de colère. Ses lèvres entrouvertes découvraient de larges dents d'un blanc éclatant, ses yeux n'étaient plus que deux fentes et sa mâchoire inférieure saillait, farouchement, en lui donnant plutôt une physionomie de fauve que d'être humain.

« Vous... vous... siffla-t-il, en cachant ses mains derrière son dos.

— Vos mains! cria T. X. et plus vite que ça! »

Au même instant, les mains de Kara retombèrent, car le policier venait d'appliquer son revolver sur le troisième bouton de son veston, tandis que sa main gauche glissait dans la poche du Grec.

A sa grande surprise, il n'y trouva ni revolver, ni couteau, mais une sorte de lampe de poche qui, à la place de l'ampoule et du verre convexe, portait une petite plaque perforée comme le couvercle d'une salière.

Le policier l'examina soigneusement et il était déjà sur le point de presser le petit bouton nickelé, lorsque Kara poussa un cri de terreur.

« Arrêtez-vous! Je vous en supplie. N'appuyez pas sur ce bouton!

— Une explosion? demanda T. X.

— Non! Non! »

T. X. dirigea le mystérieux objet vers le tapis et appuya doucement sur le bouton. Un sifflement se fit entendre et le liquide contenu par l'instrument se répandit par terre. Le tapis clair changea instantanément de couleur et la fumée qui s'en dégagea remplit la pièce d'une odeur âcre. T. X. leva le regard sur le visage blême du Grec.

« C'est du vitriol, si je ne m'abuse, dit-il en hochant la tête d'un air admiratif. Oh! le brave garçon que vous êtes! »

Kara était d'une pâleur cadavérique, cependant il se ressaisit.

« Je n'avais pas l'intention de m'en servir, je vous le jure, balbutia-t-il. C'est uniquement pour intimider mes ennemis, que je porte cet objet sur moi. Vos soupçons sont tout simplement ridicules. Je regrette sincèrement de vous avoir joué cette comédie avec le coffre-fort.

— Cela n'a aucune espèce d'importance, dit T. X. Non, mon cher, je garde ça, ajouta-t-il comme le Grec faisait mine de s'emparer de sa curieuse lampe à vitriol. Je l'emporte à Scotland Yard. Il y a bien longtemps que nous n'avons rien vu de si nouveau dans le genre. A air comprimé, sans doute? »

Kara acquiesça de la tête.

« C'est très ingénieux, réellement, constata T. X. Une fois de plus, je déclare, mon cher monsieur Kara, que vous êtes un homme d'esprit. »

CHAPITRE IX

« Cher monsieur Meredith,

« Je ne saurais vous dire à quel point je regrette d'avoir provoqué, par suite de cette stupide plaisanterie, un si fâcheux incident. Quoi que vous puissiez en penser, je tiens à vous assurer de ma parfaite estime.

« J'espère que vous ne me refuserez pas la faveur d'oublier l'instant d'égarement dont je me suis rendu coupable et que vous me permettrez de vous présenter mes excuses. Je crains, hélas, que plus rien ne puisse me réhabiliter à vos yeux.

« Je serais heureux que vous consentiez à dîner avec moi un de ces soirs. Je pourrais vous présenter un homme extrêmement curieux. Il s'agit de George Gathercole qui vient de rentrer de la Patagonie où il a fait des découvertes sensationnelles.

« J'espère malgré tout que vous êtes un homme d'esprit assez large pour faire preuve de compré-

hension à l'égard d'un homme qui s'est laissé emporter par ses nerfs et que vous ne voudrez pas rompre pour cela des relations amicales qui, j'ose l'espérer, étaient agréables pour vous comme pour moi. Si vous le voulez bien, Gathercole, sans d'ailleurs s'en douter, jouera le rôle de pacificateur entre nous. Ainsi son voyage — qui, soit dit entre parenthèses, m'a coûté une fortune — n'aura pas été vain.

« Je vous prie, cher monsieur Meredith, de croire à mes sentiments les plus sincères.

« Remington KARA. »

Kara plia la lettre et la glissa dans une enveloppe. Puis il pressa un bouton sur son bureau et la jeune fille qui avait inspiré à T. X. une si vive admiration arriva du bureau voisin.

« Voulez-vous vous charger d'expédier cette lettre, miss Holland? »

La jeune fille fit un signe de tête affirmatif et attendit. Kara se mit à arpenter la pièce d'un air pensif.

« Connaissez-vous M. Meredith? demanda-t-il à brûle-pourpoint à sa secrétaire.

— J'ai entendu parler de lui, répondit la jeune fille.

— Voilà un homme d'une intelligence peu commune, continua Kara. Il semblait parler plus à

lui-même qu'à sa secrétaire. — Voilà un homme contre lequel mon arme préférée ne me serait d'aucun secours. »

La jeune fille leva sur le Grec un regard plein de curiosité.

« Et quelle est donc votre arme préférée, monsieur Kara?

— La peur. »

Si Kara s'était attendu à une question qui l'encourageât à préciser son idée, il s'était trompé. Mais il n'avait pas besoin d'être questionné par ses inférieurs pour exprimer ses pensées.

« Si vous blessez un homme dans sa chair, la blessure se cicatrise, poursuivit-il, le regard fixé sur un point vague dans l'espace. Si vous le fouettez, il l'oublie. Mais si vous l'effrayez, si vous remplissez son âme d'une obscure épouvante, si vous lui imposez l'idée d'un danger terrible et inéluctable qui le menace lui-même ou, mieux, qui menace un être qui lui est cher, vous pouvez être sûr que votre coup n'a pas raté. La peur est un tyran, un despote. C'est la torture la plus raffinée qui soit, car elle meurtrit non point le corps mais l'esprit, auquel elle suggère mille visions terrifiantes.

— Est-ce une profession de foi, monsieur Kara? demanda la jeune fille d'une voix calme.

— Ce n'en est qu'une partie, miss Holland », dit-il en souriant,

La secrétaire jouait négligemment avec la lettre, les yeux baissés.

« L'arme dont vous parlez est en effet redoutable entre toutes. J'espère que vous ne la mettez pas trop souvent en œuvre.

— Toutes les fois que je ne puis atteindre mon but par des moyens plus simples, dit Kara effrontément, toutes les fois que mon confort, ma vanité ou mon amour-propre en réclame l'emploi. Là où l'argent ne m'est d'aucun secours, je n'hésite pas à avoir recours à cette arme qui ne déçoit jamais.

— Je vois, dit la jeune fille. C'est à peu de chose près la tactique des maîtres chanteurs. »

Kara fronça les sourcils.

« Il y a des mots que je n'aime pas beaucoup entendre prononcer. Le chantage implique toujours une vulgaire tentative de soutirer de l'argent...

— L'argent qui est nécessaire au confort, à la vanité, à l'amour-propre, etc., de la personne intéressée, dit la jeune fille avec une pointe d'ironie dans la voix. Et, selon vous, c'est là une raison suprême.

— Vous faites erreur, miss Holland. Selon moi, les maîtres chanteurs sont de vulgaires criminels, comme T. X. doit en rencontrer chaque jour, au cours de son travail professionnel. Pour en revenir à T. X., j'avoue que cet homme m'inspire beau-

coup de respect. Vous aurez sans doute l'occasion de le revoir, car, ou je me trompe fort, il ne manquera pas de vous poser quelques questions à mon sujet. Inutile de vous dire... »

La jeune fille haussa les épaules avec un sourire méprisant.

« Rassurez-vous. Je n'ai pas l'intention de raconter vos affaires ni à T. X., ni à personne d'autre, dit-elle sèchement.

— Vos appointements sont de trois livres par semaine, je crois, reprit Kara. Eh bien, comme vous me donnez entière satisfaction, j'ai l'intention de les porter à cinq livres.

— Je vous remercie, mais mes appointements actuels me paraissent tout à fait suffisants. »

Ce disant, la jeune fille quitta le bureau de son patron, bouleversée par cette étrange conversation.

Refuser les faveurs de Remington Kara était aux yeux de celui-ci un grand affront. L'orgueilleux Grec ne parvenait pas, au fond de son âme, à pardonner à T. X. la nonchalance avec laquelle il avait accueilli jusque-là ses avances et ses manifestations d'amitié.

Kara sonna son valet de chambre.

« Fisher, dit-il, j'attends la visite d'un certain Gathercole — un manchot, que je vous demanderai de surveiller pendant tout le temps qu'il restera ici. Je dois sortir maintenant et je serai de

retour vers six heures et demie. Dites-lui de m'attendre et insistez au cas où il voudrait partir. Introduisez-le dans la bibliothèque. Là, le temps lui semblera moins long.

— Très bien, monsieur, répondit le domestique avec déférence. Monsieur désire-t-il changer de costume avant de sortir? »

Kara secoua la tête.

« Non, je sortirai comme je suis. Donnez-moi simplement ma pelisse. Ce climat me tue. »

Il frissonna en lançant un regard par la fenêtre, comme si déjà le froid du dehors l'avait pénétré.

« Ne laissez pas le feu s'éteindre, Fisher. Posez mon courrier personnel dans ma chambre à coucher et veillez à ce que le déjeuner soit servi à temps à miss Holland. »

Fisher suivit le Grec jusqu'à sa voiture, lui enveloppa les jambes d'une couverture de fourrure et rentra dans la maison. Ce qu'il fit ensuite ne laissa pas d'être surprenant chez un domestique aussi stylé qu'il paraissait l'être.

Certes, le fait de pénétrer dans le bureau de son maître pour y ranger les papiers n'avait en soi rien d'extraordinaire. L'examen attentif des tiroirs du bureau auquel il se livra ensuite pouvait, à la rigueur, être attribué à un excès de diligence, puisque Kara semblait avoir en lui une confiance illimitée. Cependant un témoin objectif des faits et

gestes de ce valet parfait pendant l'absence de son maître n'aurait pas manqué d'en éprouver un léger étonnement.

Les recherches de M. Fisher ne furent guère couronnées de succès jusqu'à la découverte du carnet de chèque. Le dernier talon portait la somme de 6.000 livres. Le domestique hocha la tête, puis rangea le carnet en se livrant visiblement à un effort intellectuel. Il passa ensuite à la bibliothèque où la jeune secrétaire tapait le courrier du jour.

Il ajouta du bois à la cheminée, demanda à la jeune fille si elle n'avait besoin de rien, puis se remit à ses investigations. Cette fois, il jeta son dévolu sur la chambre à coucher du Grec. Négligeant le coffre-fort, il explora le petit secrétaire où Kara avait l'habitude de placer sa correspondance personnelle. Il n'y trouva cependant rien qui parût l'intéresser.

Près du lit, sur une petite table, se trouvait l'appareil téléphonique. Le valet lui lança un regard ironique. C'était le téléphone qui mettait directement le maître de la maison en communication avec Scotland Yard, ainsi qu'il l'avait expliqué lui-même à son personnel.

« Quel drôle de type! » murmura Fisher.

Il s'arrêta un instant devant la porte fermée de la chambre à coucher et observa en souriant le massif loquet d'acier incrusté dans le chambranle

de la porte. Il appuya sur le bouton de commande et le loquet se referma.

« Quel drôle de type! » répéta-t-il. Puis il leva le loquet, sortit de la chambre et referma doucement la porte derrière lui. L'air toujours absorbé, il traversa le couloir et commença à descendre l'escalier pour se diriger dans le salon.

A mi-chemin, il fut arrêté par la gouvernante qui le cherchait.

« Un monsieur demande à voir M. Kara. Voici sa carte. »

Fisher prit la carte sur le plateau d'argent et lut:

« M. George Gathercole, Junior Traveller's Club. »

« Je vais voir ce monsieur », dit-il avec empressement.

Le visiteur attendait dans le hall. Des vêtements bizarres et une barbe hirsute lui donnaient un aspect excentrique. Son pardessus usé était d'une teinte peu commune, mais les huit reflets de son haut de forme brillaient d'un éclat neuf. Il avait des tics nerveux, se parlait à lui-même et jetait des regards méprisants au portrait de Remington Kara accroché au-dessus de la cheminée. Un binocle posé de travers sur son nez et deux gros volumes serrés sous son bras complétaient le personnage. Fisher qui était un observateur sagace, remarqua sous le pardessus un complet croisé de serge bleue, aux

pieds une énorme paire de brodequins noirs, et aux manchettes des boutons de perles.

Le nouveau venu leva les yeux sur le valet de chambre.

« Débarrassez-moi de ça », ordonna-t-il d'un ton péremptoire en désignant les volumes placés sous son bras.

Fisher s'exécuta en constatant non sans étonnement que le visiteur n'avait même pas levé le bras pour lui faciliter la tâche. Par hasard le domestique effleura la manche de l'autre bras et réprima tout juste un haut-le-corps. Il aurait juré qu'il avait touché un objet en bois; c'était un bras artificiel. L'infirmité de l'étranger apparut de toute évidence lorsqu'il se servit de sa main droite pour glisser dans la poche de son pardessus sa main gauche qui restait gantée.

« Où est Kara? demanda-t-il.

— M. Kara ne tardera pas à rentrer, répondit Fisher avec componction.

— Comment, il est sorti? grommela le visiteur. Eh bien, je ne vais pas l'attendre. Qu'est-ce qu'il se figure donc? C'est précisément maintenant qu'il a besoin de sortir. Il n'a pas eu assez de trois ans pour sortir!

— M. Kara attendait votre visite. Il m'a dit qu'il serait de retour à six heures au plus tard.

— A six heures! Ça, par exemple, gronda le visi-

teur. Suis-je un chien pour qu'on me fasse attendre jusqu'à six heures? »

Il tiraillait nerveusement sa longue barbe.

« Non mais, six heures... attendre jusqu'à six heures. Vous n'aurez qu'à lui dire que je suis passé. Et rendez-moi mes livres.

— Mais je vous assure, monsieur... balbutia Fisher.

— Donnez-moi mes livres. Vous ne m'avez pas compris? Rendez-moi mes livres », hurla l'irrascible visiteur.

Il sortit prestement sa main gauche de sa poche et exécuta une curieuse manœuvre pour plier le coude. Puis il plaça sous son bras les livres que le valet lui avait tendus.

« Dites à M. Kara que je reviendrai quand bon me semblera. Compris? Quand bon me semblera! Au revoir.

— Vous avez tort, monsieur, je vous assure, de ne pas vouloir attendre, dit Fisher en tentant un dernier effort pour retenir le visiteur.

— Attendre? Vous ne m'avez pas regardé, grogna l'homme. J'ai attendu trois ans, ça suffit, je suppose. Dites à Kara que c'est à son tour d'attendre. »

Il sortit en claquant la porte. Fisher alla dans la bibliothèque. La secrétaire était en train de cacheter les dernières lettres. Elle leva les yeux sur Fisher.

« Je crois, miss Holland, que je viens de faire une de ces gaffes...

— Quelle gaffe? demanda la jeune fille.

— Un monsieur que M. Kara tenait particulièrement à voir vient de venir...

— M. Gathercole, sans doute? » fit la secrétaire en l'interrompant.

Fisher acquiesça de la tête.

« C'est cela, mademoiselle, je n'ai pas pu le décider à attendre. »

La jeune fille se mit à réfléchir.

« M. Kara ne sera pas content, dit-elle enfin. Mais il n'y a plus rien à faire. Dommage que vous ne m'ayez pas appelée, Fisher.

— Il ne m'en a pas laissé le temps, mademoiselle, mais s'il revient je l'amènerai directement ici. »

La jeune fille fit un signe d'assentiment de la tête.

« Avez-vous besoin de moi, mademoiselle? demanda Fisher, sur le seuil.

— A quelle heure M. Kara doit-il rentrer?

— A six heures.

— Il y a là une lettre très urgente qu'il faudrait porter tout de suite. Voulez-vous vous en charger, Fisher?

— Mais avec plaisir, mademoiselle. »

Fisher n'aurait pu souhaiter meilleure occasion,

car il cherchait justement un prétexte pour aller en ville. La secrétaire lui tendit la lettre et il lut sans sourciller l'adresse: « T. X. Meredith, Scotland Yard, Whitehall. »

Il plaça soigneusement l'enveloppe dans une poche de sa veste et alla s'habiller. Bien que l'entretien de sa maison demandât un personnel assez nombreux, Kara préférait ne pas s'attacher un trop grand nombre de domestiques. Il se contentait d'une gouvernante et d'un valet; la cuisinière et les autres domestiques ne venaient que dans la mesure de ses besoins.

Kara était rentré de la campagne plus tôt qu'il ne l'avait supposé et, en dehors de Fisher, la seule personne qui se trouvât à la maison était la servante qui cumulait les fonctions de femme de chambre, de cuisinière et de gouvernante.

Miss Holland, derrière son petit bureau, semblait s'absorber dans la lecture des lettres qu'elle avait tapées l'après-midi, mais en réalité son esprit était bien loin de la correspondance de son patron. Elle prêta l'oreille jusqu'au moment où elle entendit le bruit de la porte qui se refermait. Alors elle se leva, traversa la pièce à pas rapides et se dirigea vers la fenêtre. Elle suivit du regard Fisher qui disparut bientôt au tournant de la rue, puis elle descendit dans le hall et de là passa à la cuisine.

Ce n'était pas sa première visite dans cette vaste

pièce du sous-sol au plafond voûté et aux immenses placards et qui ne servait plus guère ces temps derniers, car Kara donnait de moins en moins de réceptions.

La domestique qui s'y trouvait se leva en voyant entrer la secrétaire.

« Vous devez vous ennuyer ici, madame Beale, dit la jeune fille d'un air compatissant.

— M'ennuyer? Vous en avez de bonnes! Je vis dans les transes. Rien que la vue de cette porte me donne le frisson. »

Et elle désigna, au fond de la cuisine, une porte en bois massif que ne couvrait aucune trace de peinture.

« C'est l'entrée de la cave à vin de M. Kara, poursuivit-elle. Personne n'y met jamais les pieds, sauf lui.

— M. Kara garde ici ses archives, dit la jeune fille d'un air calme. Il me l'a dit.

— Hum!... fit la domestique d'un air de doute. Je ne serais pas mécontente s'il la faisait murer. Je vais attraper une maladie de cœur, à rester ainsi ici le soir en face de cette satanée porte. Je m'attends à chaque instant à voir l'esprit du défunt lord en sortir. Vous savez, celui qui a été tué en Afrique... »

Miss Holland éclata de rire.

« J'ai un service à vous demander, madame Beale.

Ne voudriez-vous pas aller me chercher des timbres-poste? J'en manque. »

Mme Beale accepta avec empressement. La jeune fille attendit qu'elle fût sortie, puis monta à l'étage supérieur et, ainsi qu'elle l'avait fait pour Fisher, elle suivit du regard la bonne qui s'éloignait.

Une fois seule, la jeune fille se mit au travail d'un air résolu. Elle sortit de son sac à main un petit étui et l'ouvrit. Il contenait une clef toute neuve. Elle se dirigea rapidement à travers le couloir vers la chambre de Kara, y pénétra et s'arrêta devant le coffre-fort.

Ouvrir le coffre et examiner son contenu fut pour elle l'affaire d'une seconde. C'était un meuble assez curieusement construit. Il comprenait quatre tiroirs d'acier adaptés à la cloison du fond. Deux d'entre eux n'étaient pas fermés à clef et ne contenaient d'ailleurs rien d'intéressant. La jeune fille n'y trouva que des rapports concernant la gestion des domaines de Kara en Albanie.

Les deux tiroirs de dessus étaient fermés. La jeune fille était préparée à cette éventualité. Une autre clef qui reposait au fond de son sac les ouvrit sans difficulté. Un examen attentif du premier des deux tiroirs ne la satisfit pas. Elle fouilla dans les papiers un instant, puis le referma. Elle passa enfin au quatrième. Sa main tremblait légèrement en l'ouvrant, c'était sa dernière chance, son dernier espoir.

Ce tiroir contenait quelques écrins à bijoux. Elle les sortit un à un et aperçut au fond l'objet qu'elle cherchait et dont la pensée obsédait son esprit depuis trois mois.

C'était un petit coffret rectangulaire recouvert de maroquin rouge. Elle avança sa main tremblante pour s'en emparer tout en poussant un petit cri de triomphe.

« Enfin ! » s'écria-t-elle.

Mais, au même instant, elle sentit une main saisir son poignet... Prise d'effroi, elle se retourna: Kara la regardait en souriant.

CHAPITRE X

Elle sentit ses genoux fléchir et crut un instant qu'elle allait s'évanouir. Elle tendit la main droite pour trouver un point d'appui et le visage qu'elle montra au Grec était pâle, mais dans ses yeux se lisait une ferme résolution.

« Permettez-moi, miss Holland, de vous débarrasser de cet objet », dit Kara d'un ton suave.

Ce disant, il prit le coffret des mains de la jeune fille, le rangea dans le tiroir qu'il referma. Il sortit la clef de la serrure et l'examina attentivement.

« Je vois que je serai obligé de remplacer ce coffre-fort », dit-il simplement.

Pendant toute cette scène, il n'avait pas lâché le poignet de la jeune fille. Ce n'est qu'une fois dans la bibliothèque où il l'avait entraînée qu'il la libéra. Il se tenait entre elle et la porte, les bras croisés sur la poitrine et, sur son beau visage, un sourire plein de cynisme et d'assurance.

« Je me demande quelle attitude je dois adopter à votre égard, dit-il en scandant ses mots. Me voici

devant une alternative: m'adresser à la police ou régler cette affaire moi-même.

— Pour ma part, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous avertissiez la police », dit la jeune fille, redevenue très maîtresse d'elle-même.

Elle s'appuya sur le bord de la table de travail et soutint sans sourciller le regard perçant de l'homme.

« Je n'aime pas beaucoup m'adresser à la police. »

Au même instant, on frappa à la porte. Kara alla l'ouvrir, échangea quelques mots avec la personne qui était restée invisible dans le couloir et revint avec une feuille de timbres qu'il posa sur le bureau.

« Que disais-je donc? Ah! oui, que je n'aime pas m'adresser à la police. Et, dans ce cas particulier, la police ne me serait d'aucun secours, puisque vous ne semblez pas la craindre et que, selon toute probabilité, vous en faites partie. Si je ne me trompe pas, vous êtes une collaboratrice de M. T. X. Meredith.

— Je ne connais pas M. T. X. Meredith, répondit la jeune fille d'une voix calme, et je n'ai aucun rapport avec la police.

— Admettons que ce que vous dites là est vrai, mais, puisque vous ne la redoutez pas, il est inutile que je m'adresse à elle. Voyons un peu... »

Il pinça les lèvres et sembla réfléchir un instant.

La jeune fille se tenait en face de lui et son atti-

tude ne trahissait pas la moindre crainte, bien que son cœur battît un peu plus fort que d'habitude. Depuis trois mois qu'elle jouait ce rôle, la tension à laquelle cette comédie l'obligeait mettait ses nerfs à une rude épreuve. Maintenant, le moment décisif venu, elle avait échoué. Elle réunissait ses dernières forces pour ne pas s'effondrer.

« Si je vous faisais arrêter, votre nom serait dans tous les journaux, dit le Grec en la scrutant du regard. Et vos photographies aussi, sans doute, orneraient le supplément illustré du dimanche. »

La jeune fille éclata de rire.

« Cette perspective ne me tente pas du tout, dit-elle.

— Je le pense bien », répondit le Grec, faisant mine de se diriger vers la fenêtre.

Mais, en passant près de la jeune fille, d'un mouvement brusque il la prit dans ses bras et la serra contre lui. Avant qu'elle pût se rendre compte de ce qui se passait, il l'embrassa sur la bouche.

« Je ne vous lâcherai pas, dit-il. Nous sommes seuls. J'ai envoyé la domestique chercher encore des timbres, et au bureau de poste principal.

— Laissez-moi partir », gémit la jeune fille.

Pour la première fois, il aperçut la peur qui contractait son visage et une sensation de triomphe l'envahit.

« Vous avez peur, souffla-t-il. Je vous fais peur.

n'est-ce pas? Si vous criez, je vous embrasserai encore. Vous m'entendez?

— Pour l'amour de Dieu, laissez-moi partir », supplia-t-elle.

Le Grec la sentait trembler dans ses bras. Avec un rire sardonique, il relâcha son étreinte et, toute secouée de frissons, la jeune fille s'effondra dans un fauteuil.

« Maintenant, vous allez me dire qui vous a envoyée ici, poursuivit Kara d'un ton rude. Et pourquoi vous êtes ici. Je ne vous ai jamais soupçonnée. Je vous prenais pour une de ces originales qui préfèrent gagner leur vie au lieu de se marier. Et dire que vous m'avez espionné à tous les instants... C'est très malin... »

Le cerveau fiévreux de la jeune fille travaillait rapidement. Dans cinq minutes, Fisher serait de retour. Sans savoir pourquoi, elle espérait que le valet lui viendrait en aide. Sinon elle était perdue. Elle n'ignorait pas le danger qu'on courait en s'attirant la colère d'un homme comme Kara. Elle le savait capable de tout.

Campé en face d'elle, il semblait lire dans ses pensées.

« Ne vous fatiguez pas à échafauder un plan de fuite. Vous allez faire ce que je voudrai. Et d'abord, vous allez m'accompagner en bas. Levez-vous. »

Il l'aida à se lever et l'entraîna hors de la pièce.

La jeune fille se laissa faire sans mot dire. Elle espérait sans doute s'échapper en passant dans le couloir. Mais la main qui la retenait semblait d'acier. Arrivée en haut de l'escalier qui conduisait à la cuisine, elle essaya de résister.

« Où me conduisez-vous?

— Je vais vous mettre en lieu sûr. J'ai décidé de m'adresser tout de même à la police et, en attendant, je vais vous enfermer dans ma cave à vin. »

La lourde porte de bois s'ouvrit et une autre porte apparut. La jeune fille remarqua qu'elle était blindée. Elle n'eut pas le temps de faire d'autres observations, car Kara la poussa dans l'obscurité. Une fois à l'intérieur, il alluma.

Elle fit un effort surhumain pour s'échapper, mais le Grec la retint et lui mit sa main devant la bouche pour l'empêcher de crier.

« Je vous ai prévenue », souffla-t-il en l'étreignant à nouveau.

Elle vit son beau visage crispé par la rage. Il y avait dans cet homme quelque chose de diabolique qui la figeait de terreur. Elle sentit ses dernières forces l'abandonner et glissa, défaillante, sur le sol.

⁂

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle s'aperçut qu'elle était allongée sur un lit de camp. Elle se

dressa sur son séant. Kara était parti et la porte était fermée. La cave était sèche et propre et ses murs étaient tapissés de carreaux de faïence. Deux plafonniers l'éclairaient. La jeune fille aperçut une table, une chaise, une petite table de toilette. Des ventilateurs invisibles aéraient sans doute la pièce. C'était certainement une prison et la jeune fille, en l'observant, se demanda si d'autres y avaient été enfermés avant elle.

Au fond, elle vit une autre porte. Elle s'y dirigea et essaya de l'ouvrir, d'abord doucement, puis en y mettant toutes ses forces. Mais en vain. Elle portait à sa ceinture une petite pochette de moire. Elle la fouilla, y trouva un canif, un petit flacon de sels et une paire de ciseaux. Ces derniers lui servaient à découper dans les journaux les articles où le nom de Kara était mentionné. C'était bien peu de chose, mais c'était tout de même un outil. Elle entoura le manche de son mouchoir pour avoir plus de prise et le plaça sur la table à sa portée. Tout en faisant ses préparatifs, elle s'efforçait de se rappeler tout ce qu'elle avait entendu dire aux domestiques au sujet de cette cave.

Soudain, elle se remémora qu'il y avait une deuxième cave qui se trouvait au-dessous et dont, selon Mme Beale, l'entrée était condamnée. Celle-là voisinait avec l'escalier de service. Peut-être, si elle parvenait à y pénétrer, trouverait-elle le moyen de

se glisser dehors, car les deux caves devaient communiquer.

Elle se mit en devoir d'inspecter plus attentivement les lieux.

Le sol en ciment armé était recouvert d'une natte. La jeune fille commença à l'enrouler en partant de la porte. Elle découvrit ainsi la moitié de la pièce sans trouver la moindre trappe. Elle voulut pousser la table pour faciliter son travail, mais constata qu'elle était rivée en haut au mur et en bas au sol.

Rien ne justifiait apparemment cette mesure. Aussi la jeune fille, agenouillée, poursuivit-elle ses investigations autour de la table. Elle frappa le sol et un son creux répondit. Se dressant sur ses pieds, elle prit son sac sur la table, en sortit son canif et commença à inciser la natte.

Bientôt la trappe apparut. Elle tira sur l'anneau de fer et la dalle se souleva. Elle jeta un regard par l'ouverture. La cave inférieure semblait légèrement plus petite que celle de dessus. La jeune fille descendit précautionneusement et se trouva dans une pièce complètement meublée. Un épais tapis par terre, des sièges confortables, une petite étagère garnie de livres et une lampe de bureau. Ce devait être là le bureau souterrain où Kara gardait ses archives. Elle jeta un regard dans la pièce voisine, beaucoup plus exiguë. Lorsque ses yeux

se furent habitués à la pénombre, elle constata que c'était une salle de bains bien installée. La pièce où elle se trouvait n'était pas éclairée et la lumière ne lui arrivait que de la trappe. En avançant sur le tapis moelleux, la jeune fille se heurta à un objet dur. Elle tomba et ses mains touchèrent quelque chose qui lui semblait être une chaîne d'acier. Une terreur indicible s'empara d'elle. Puis, dans la pièce à côté, un cri retentit qui glaça le sang dans ses veines.

Elle mordit ses lèvres, ses yeux écarquillés fixés sur une étrange apparition.

« Mon Dieu, murmura-t-elle d'une voix blanche. Sommes-nous à Londres au xx^e^ siècle? »

CHAPITRE XI

L'inspecteur Mansus avait un petit bureau à Scotland Yard où il ne se sentait pas assez chez lui, à son gré, et qui, prétendait-il, tenait plus d'une salle d'attente que d'un cabinet de travail. Le jour où miss Holland devenait l'héroïne de cette extraordinaire aventure, un détective en civil amena dans le bureau de Mansus une jeune femme volubile, — une domestique, selon toute apparence, — dont les yeux ruisselaient comme des fontaines et qui semblait l'incarnation même du remords. C'était une sorte de visiteuse avec laquelle Mansus, au cours de ses vingt ans de carrière, avait eu le temps de se familiariser. Aussi l'inspecteur ne fut-il nullement impressionné par cette apparition.

« Fermez ça, dit Mansus en adoptant pour cette entrevue le langage vulgaire qui lui semblait adapté à la circonstance. Et, si vous voulez un bon conseil, contentez-vous de répondre à mes questions. Vous avez été en service chez lady Bartholomew, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, dit Mary-Ann en reniflant.

— Et on vous a surprise en train de dérober un bracelet en or appartenant à votre maîtresse. »

La femme ravala ses larmes, fit un signe affirmatif de la tête et se lança dans une plaidoirie embrouillée.

« Oui, monsieur. C'est-à-dire... que... plutôt... elle me l'avait donné... ou, à vrai dire, elle ne me l'avait pas donné, mais elle me devait deux mois de gages. Elle a bien des milliers de livres à donner à d'autres, mais elle ne peut pas payer les quelques livres qu'elle doit à une pauvre domestique... Si c'est pas malheureux! Si seulement sir William savait tout cela, et surtout cette histoire de carte et de tabatière, je me demande un peu ce qu'il dirait. Moi, je vous dis que je suis dans mon droit, car avouez vous-même, mon bon monsieur, quand une personne peut payer des milliers de livres à un rupin comme M. Kara, alors... à une pauvre femme comme moi... »

Mansus releva la tête.

« Emmenez-la dans sa cellule », dit-il à un agent, lassé du bavardage de cette voleuse d'occasion.

Trois minutes plus tard, Mansus s'efforçait de faire un rapport aussi cohérent que possible à T. X. de la déclaration de la femme.

« Mais c'est très intéressant, s'écria T. X. Amenez-moi vite la soubrette. »

Mary-Ann se présenta devant le sous-chef d'un air encore plus éploré.

« Apportez-lui une tasse de thé, dit T. X. »

Et, se tournant vers la femme:

« Asseyez-vous, Mary-Ann, et ne pensez plus à tous vos ennuis.

— Oh! monsieur, vous pouvez m'en croire, c'est bien la première fois... gémit-elle en s'affalant sur la chaise qu'on lui avançait.

— Ecoutez-moi bien, Mary-Ann, tout vous sera pardonné si vous me dites la vérité sur lady Bartholomew. Vous avez dit qu'elle a donné de l'argent à Kara?

— Oui, deux mille livres. Mais je vous assure que je ne sais rien de plus.

— Si vous voulez partir d'ici en liberté, vous n'avez qu'à bien chercher dans vos souvenirs. »

Ce ne fut pas une mince affaire, même pour un policier expérimenté comme T. X., que de tirer de cette créature un récit plus ou moins cohérent des relations de lady Bartholomew avec Kara. Un fait en ressortait cependant: la femme du ministre de la Justice avait donné comme garantie au Grec la tabatière que le père de son mari, un célèbre médecin en son temps, avait reçue du tsar en reconnaissance d'un service, et qui était « tout en émail bleu et en or, avec des mots étrangers écrits en diamants », selon la description de Mary-Ann.

Quant à la somme que le Grec avait sans doute prêtée à la dame, la soubrette était peu renseignée; tout ce qu'elle savait, c'est que sa maîtresse avait donné à Kara deux mille livres et qu'elle était encore très ennuyée, car, selon toute apparence, son créancier avait refusé de lui restituer la tabatière.

Des scènes terribles avaient eu lieu chez le ministre de la Justice et la plus violente avait éclaté après l'arrivée de miss Belinda Mary, rentrant de France.

« Miss Bartholomew est donc rentrée? » demanda T. X. intéressé.

De nouveau, les réponses de la jeune femme se firent vagues et imprécises. Elle croyait que la demoiselle était en Angleterre, mais elle n'en était pas sûre. En tout cas, c'était elle qui avait conseillé à son père d'envoyer sa mère en voyage.

« Miss Belinda Mary semble une jeune personne très résolue, dit T. X. Savez-vous si elle est allée voir M. Kara?

— Oh! non, dit la domestique, miss Belinda n'est pas de ce genre de personnes que vous pensez; c'est une dame par excellence.

— Et quel âge a donc cette dame par excellence? demanda T. X., de plus en plus piqué dans sa curiosité.

— Elle a dix-neuf ans. »

L'image que le chef de la police secrète s'était faite de Belinda: une petite jeune fille au nez retroussé, le visage criblé de taches de rousseur, des robes jusqu'aux genoux, s'évanouit.

Pour mettre fin à cette séance, il donna à la soubrette une leçon de morale sur la propriété privée, lui régla l'arriéré de ses gages, car il ne doutait pas du bien-fondé de ses réclamations, et la renvoya en lui recommandant de faire ses malles et de quitter la maison de ses maîtres.

Après le départ de la jeune femme, T. X. essaya de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Après tout, peut-être ferait-il bien d'aller voir Kara, qui lui avait présenté ses excuses et exprimé son regret de s'être emporté en sa présence. Puis il changea d'avis. Il se rappela que Mansus l'attendait et il passa dans son bureau.

« Je veux être pendu si je sais ce que je dois faire, grogna-t-il.

— Si vous m'expliquez ce que Kara vient faire dans toute cette histoire, je vous dirai le reste.

— Sans blague? Vous me demandez la seule chose que je sois incapable de faire. »

Il s'assit sur le bureau de Mansus et alluma un cigare.

« Après tout, je m'en vais le voir! s'écria-t-il en prenant une décision soudaine.

— Pourquoi ne pas lui téléphoner? demanda

Mansus. Il y a une ligne directe qui nous relie avec sa chambre, ajouta-t-il en désignant un petit appareil dans un coin de la pièce.

— Tiens, il a tout de même réussi à persuader le patron », murmura T. X.

Il se dirigea vers l'appareil, mais à mi-chemin se ravisa.

« Non, je passerai le voir demain matin. Je n'ai pas grand espoir de tirer de lui des confidences dans l'affaire de lady Bartholomew... pas plus que je n'ai réussi à lui délier la langue dans l'affaire Lexman, ajouta-t-il après un moment.

— Je vois que vous n'avez pas encore renoncé à retrouver M. Lexman », dit Mansus en souriant.

Avant que T. X. ait pu répondre, on frappa à la porte et un policier entra. Il se tourna vers T. X., le salua et annonça:

« Une lettre urgente vient d'arriver à votre bureau. Je vous l'apporte. »

Il tendit la missive au sous-chef de la police secrète. T. X. la prit et jeta un coup d'œil sur l'adresse qui était tapée à la machine. Dans un coin de l'enveloppe étaient les mots « Urgent » et « Par porteur ». Il prit sur le bureau un coupe-papier et le glissa à l'intérieur de l'enveloppe. La lettre se composait de trois feuilles qui, contrairement à l'adresse, étaient manuscrites.

Mansus, en observant son chef absorbé dans la

lecture de sa correspondance, remarqua que les arcades sourcilières de celui-ci se levaient et que sa bouche s'ouvrait avec une expression de stupéfaction. Dès les premières lignes, T. X. tourna les feuilles et chercha la signature, puis s'écria:

« C'est inouï! C'est de Lexman. »

Sa main tremblait en tournant ces feuilles couvertes d'une écriture serrée. La lettre était datée de l'après-midi même et, pour toute adresse, elle portait la mention: « Londres »,

« Mon cher T. X.,

« Je ne doute pas que cette lettre vous cause quelque surprise, car la plupart de mes amis croient que je suis parti sans retour. Par bonheur, ou peut-être par malheur, il n'en est rien. Pardonnez-moi l'incohérence de ces lignes, mais je viens seulement d'arriver et je vous écris du Charing Cross Hotel. Je ne reste pas ici. Je vous donnerai mon adresse plus tard. J'ai fait une traversée très agitée et j'ai besoin de me recueillir... J'ai une triste nouvelle à vous annoncer: ma femme est morte. Je n'aime pas m'étendre sur ce sujet, aussi me pardonnerez-vous de ne pas vous en dire davantage.

« L'affaire dont je veux aujourd'hui vous parler est d'ordre officiel. Je suppose que je tombe en-

core sous le coup de la loi et je suis prêt à me mettre à la disposition des autorités ce soir-même. Si mes souvenirs sont exacts, vous avez un aide précieux en la personne de l'inspecteur Mansus et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, c'est devant lui que je me présenterai ce soir à dix heures quinze. En tout cas, mon cher T. X., je préférerais que vous ne soyez pas mêlé à cette affaire et que ce soit Mansus qui s'en charge complètement.

« Je pense qu'au point de vue légal mon cas n'est pas très grave, puisque ma grâce a été signée la veille de mon évasion. Je n'aurais pas grand-chose à vous raconter, puisque, pendant ces deux années, rien ne s'est passé dont j'aimerais évoquer le souvenir. Nos souffrances ont été atroces et je suis reconnaissant à la mort d'être venue délivrer celle qui était tout pour moi.

« Voyez-vous toujours M. Kara?

« Veuillez dire à Mansus de m'attendre entre dix et onze heures et, au cas où il devrait s'absenter, de donner des instructions à l'agent de garde.

« Je vous prie, cher T. X., de croire à mon amitié que le temps n'a pas affaiblie.

« Votre John LEXMAN. »

T. X. relut deux fois la lettre et ses yeux s'embuèrent de larmes.

« Pauvre femme! murmura-t-il en tendant la

lettre à Mansus. Sans doute préfère-t-il se remettre entre vos mains pour ne pas avoir l'air de profiter de notre amitié. Néanmoins, je l'attendrai ici.

« Comment se présente en réalité son cas? demanda Mansus.

— C'est simple comme bonjour. Je n'aurai qu'à demander l'acte d'acquittement au sous-secrétaire de l'Intérieur, il me l'a déjà promis. »

Tout en retournant à son bureau de Whitehall, T. X. repassait dans sa mémoire les événements de la journée. C'était un soir frais de février; il tombait de la neige fondue et le vent froid qui soufflait traversait l'épais pardessus du policier.

Près de l'entrée de son bureau, T. X. aperçut, dans l'obscurité du couloir, une silhouette féminine engoncée dans une pelisse épaisse et surmontée d'un chapeau démodé.

« Je veux voir M. Meredith, dit la femme à T. X.

— Vous n'aurez pas à attendre, c'est moi-même, je vais vous recevoir tout de suite. »

Il ouvrit la lourde porte et conduisit sa visiteuse au premier étage, où se trouvait son bureau.

« Une brave femme, pensa T. X. en détaillant l'inconnue, bien qu'un peu trop chargée de fourrures et de verroterie. »

« Vous m'excuserez, monsieur Meredith, de venir vous déranger à cette heure tardive. Mais, comme disait feu mon père, « honni soit qui mal y pense ».

— Votre père était sans doute dans le commerce des jarretières, dit T. X., mis de bonne humeur. Prenez place, madame...

— Mme Cassley, dit la femme en s'asseyant. Non, monsieur, vous faites erreur, mon défunt père s'occupait de papiers peints.

— Peu importe. Quel est le but de votre visite, madame Cassley?

— Voici, monsieur: j'ai pour pensionnaire une jeune fille très respectable, et quand je vous dis qu'elle est respectable, vous pouvez me croire, parce que moi, telle que vous me voyez...

— Oui, oui, je comprends, vous êtes bien qualifiée pour en juger. Mais que disiez-vous de cette jeune fille? A propos, quelle est votre adresse?

— 85 A, Marylebone Road », dit la femme.

T. X. sursauta.

« Hum! hum...! Eh bien! cette jeune fille...

— Elle travaille comme secrétaire chez un certain M. Kara, si je me souviens bien. Elle est venue habiter chez moi, il y a quatre mois environ.

— Ça n'a pas d'importance, continuez, s'écria T. X. impatient.

— Eh bien! cette jeune fille m'a dit, continua Mme Cassley d'un ton confidentiel qu'elle jugeait de circonstance: « Si un soir je ne suis pas rentrée à huit heures, allez trouver M. T. X. Meredith et dites-lui... »

Elle fit une pause dramatique.

« Je vous écoute, s'écria T. X., pour l'amour de Dieu, parlez donc!

— « Dites-lui que Belinda Mary... »

T. X. sauta sur ses pieds.

« Belinda Mary! s'écria-t-il, Belinda Mary! »

Soudain, la lumière se fit dans son esprit. Cette jeune fille qui connaissait le grec moderne avait eu de bonnes raisons pour s'engager chez Kara. Le Grec était en possession de quelque chose qui appartenait à sa mère, d'un objet qui devait présenter une importance vitale et qu'elle s'était jurée de retrouver.

Mme Cassley continuait son récit, mais T. X ne l'écoutait plus. Le fait que Belinda Mary avait pensé à lui centuplait son ardeur.

« Elle ne pense à moi que comme à un policier, certainement, se dit-il en lui-même, mais qui sait... »

Il demanda la communication avec le bureau de Mansus et lui donna des instructions.

« Vous resterez ici, dit-il ensuite à Mme Cassley qui ne comprenait rien à son attitude, je vais aller procéder à quelques petites investigations. »

Kara était chez lui, déjà couché. T. X. se souvint que cet homme avait la curieuse habitude de se retirer dans sa chambre de très bonne heure et que c'est là qu'il recevait ses visiteurs éventuels.

T. X fut introduit presque tout de suite. Le Grec, vêtu d'une robe de chambre de soie, fumait, assis dans son lit. L'air de la chambre était étouffant et sa température suffoquait, même par cette froide soirée de février.

« Quelle agréable surprise! dit Kara. Vous excuserez ma tenue. »

T. X. entra tout de suite dans le sujet.

« Où est miss Holland? demanda-t-il.

— Miss Holland? dit Kara d'un air stupéfait. En voilà une question, mon cher. Mais chez elle, sans doute, ou au cinéma, ou au théâtre; est-ce que je sais comment ces gens-là passent leurs soirées?

— Laissons cela, monsieur Kara. J'ai de bonnes raisons pour croire qu'elle se trouve chez vous.

— De quoi me soupçonnez-vous, monsieur Meredith? »

Kara sonna et Fisher apparut, porteur d'un plateau avec une tasse de café.

« Fisher, dit Kara, le sort de miss Holland inquiète M. Meredith; voulez-vous bien lui dire ce que vous savez de son emploi du temps d'aujourd'hui?

— Si je ne me trompe, c'est à cinq heures et demie qu'elle est partie d'ici. Peu auparavant elle m'a envoyé porter une lettre et, quand je suis rentré, elle n'était plus là. »

Kara se tourna vers T. X.

« Voyez-vous? Vous la trouverez sans doute chez elle. »

Puis il menaça T. X. du doigt, d'un air badin:

« Ah! je ne vous savais pas un si grand don Juan! Je devrais faire porter aux femmes de mon personnel des voiles épais, comme en Orient, surtout quand je les soupçonne d'avoir tapé dans l'œil d'un policier. »

Après quelques lieux communs, T. X. prit congé de Kara. Il trouva Mme Cassley en conversation avec Mansus qui, content d'avoir trouvé une auditrice patiente, faisait le récit de ses exploits policiers.

« Vous pouvez rentrer chez vous, madame Cassley, dit T. X. Selon toute probabilité, vous y trouverez votre jeune pensionnaire. Elle a dû attendre l'autobus ou quelque chose dans ce genre. »

Un détective accompagna Mme Cassley chez elle, afin de voir ce qu'il en était. T. X. consulta sa montre. Il était dix heures moins le quart.

« Quoi qu'il en soit, il faut que je voie Lexman, dit-il à Mansus. Tenez le meilleur de vos hommes à ma disposition, je crois que je vais avoir une soirée très chargée. »

CHAPITRE XII

Après le départ de T. X., Kara se plongea dans ses méditations. Quelles pensées roulait donc dans son esprit cet homme mystérieux? Le policier aurait beaucoup donné pour le savoir.

Soudain, le Grec entendit un bruit, comme si on venait de fermer la porte d'entrée. T. X. serait-il revenu sur ses pas? Il descendit de son lit, alla vers la porte, l'entrouvrit légèrement et tendit l'oreille. T. X. porteur d'un mandat d'arrêt n'aurait pas été pour lui une visite très agréable. D'autant plus que... Il haussa les épaules.

Il croyait cependant avoir dissipé les soupçons du policier. Il n'aurait qu'à renvoyer Fisher pour la nuit et tout irait bien.

Une voix résonna dans le hall, une voix rude, impatiente.

Qui pouvait-ce bien être?

Puis il entendit les pas de son valet dans l'escalier. Bientôt Fisher frappa à la porte de sa chambre.

« Monsieur veut-il recevoir M. Gathercole?

— M. Gathercole? »

Une expression de soulagement se peignit sur le visage déjà souriant de Kara.

« Mais bien sûr, dites-lui de monter. Et excusez-moi près de lui de le recevoir dans ma chambre.

— Je lui ai dit que monsieur était couché et il m'a répondu d'une manière très grossière », dit Fisher.

Kara éclata de rire.

« Amenez-le tout de même. »

Et, comme Fisher se dirigeait vers la porte, il le rappela:

« A propos, Fisher, après le départ de M. Gathercole, vous pourrez disposer. Vous n'aurez pas besoin de rentrer avant demain matin.

— C'est entendu, monsieur », dit le domestique.

Cet ordre n'était pas pour lui déplaire, il avait bien des choses à faire et cette liberté nocturne était la bienvenue.

« Après tout, vous feriez peut-être bien, reprit Kara d'une voix hésitante, d'attendre tout de même jusqu'à onze heures pour vous en aller. Vous me monterez quelques sandwiches et une grande tasse de lait... Ou, attendez: posez-les sur un plateau dans le hall.

— Très bien, monsieur », dit le valet en s'éloignant.

Cependant, le grotesque personnage au haut de

forme luisant et à la barbe broussailleuse arpentait le hall en marmonnant des mots indistincts.

« M. Kara va vous recevoir, dit Fisher.

— Vraiment? s'écria le visiteur en lançant au paisible domestique un regard foudroyant. Comme c'est gentil de sa part! M. Kara est vraiment trop bon de bien vouloir condescendre à recevoir un homme qui, depuis trois ans, s'occupe de ses sales affaires. Regardez mes cheveux! Ils ont blanchi à son service! Comprenez-vous?

— Oui, monsieur, dit Fisher conciliant.

— Regardez ça: voyez-vous ces fils blancs dans ma barbe? Ils sont bien blancs, hein? hurla-t-il.

— Oui, monsieur », répondit encore le valet d'une voix humble.

Il précéda le visiteur dans l'escalier. Cette fois, l'homme n'avait pas de livres; son bras gauche pendait raide le long de son corps et sa main artificielle avait glissé hors de sa poche. Fisher ouvrit la porte et annonça le visiteur. Kara vint en souriant à la rencontre de son agent qui, le haut de forme toujours sur la tête et son pardessus trop grand flottant autour de lui, offrait un spectacle vraiment comique.

Fisher referma la porte derrière lui et retourna à ses occupations dans le hall. Dix minutes plus tard, il entendit la porte de la chambre de son maître s'ouvrir et distingua la voix particulière de

l'étranger. Il monta quelques marches pour indiquer le chemin au visiteur et entendit les derniers mots que celui-ci adressait à Kara :

« Plus de Patagonie! hurlait-il, plus de Terre de Feu! »

Puis, comme en réponse à une question:

« Certainement, mais plus de Patagonie! »

Un silence se fit, et Fisher se demandait ce qui avait bien pu arrêter ses imprécations.

« J'espère que je n'aurai pas de difficulté avec votre chèque », reprit l'homme ironique et, avec un petit rire méchant, il sortit et ferma la porte.

Il dévala le couloir en se parlant à lui-même, puis, en apercevant Fisher:

« La peste soit de tous ces Grecs! » dit-il jovialement, et le valet ne put que sourire.

Le visiteur lui donna une tape sur l'épaule avec sa main valide.

« Si vous voulez un bon conseil, méfiez-vous des Grecs. Avec eux, il faut toujours se faire payer d'avance. Compris?

— Oui, monsieur. Mais, en ce qui concerne M. Kara, il est toujours très généreux...

— Ne vous y fiez pas, mon pauvre ami, vous... »

A ce moment, un petit bruit sec se fit entendre, venant de la chambre de Kara.

« Qu'est-ce que c'est? demanda le visiteur surpris.

— M. Kara vient de baisser son loquet, dit Fisher en souriant. Ce qui veut dire qu'il ne veut pas être dérangé jusqu'à... »

Il jeta un regard sur sa montre.

« ...Jusqu'à onze heures, en tout cas.

— Quel lâche! grommela le manchot, un lâche comme il n'y en a pas beaucoup. »

Il descendit précautionneusement l'escalier, comme s'il voulait essayer la solidité de chaque marche, ouvrit la porte d'entrée, puis s'enfonça dans la nuit.

Fisher, ses mains dans ses poches, suivit du regard l'étranger en hochant la tête d'un air désapprobateur.

« Le pauvre bougre! » murmura-t-il, et, une fois de plus, il consulta sa montre.

Il était dix heures moins cinq.

CHAPITRE XIII

« Si vous voulez vous donner la peine d'entrer, je suis sûr que Lexman sera heureux de vous voir, dit T. X. C'est très gentil à vous de vous intéresser à son cas. »

Le chef de la police secrète grogna quelques mots sur un métier qui obligeait à s'intéresser à beaucoup de cas et s'engagea, à la suite de T. X., dans un des interminables couloirs de Scotland Yard.

« Vous n'aurez pas de difficulté à vous procurer l'acte d'acquittement, dit-il. J'ai dîné ce soir avec ce vieux Bartholomew. Il fera le nécessaire pour demain matin.

— Ainsi, on n'aura même pas besoin d'arrêter Lexman? » dit T. X.

Le chef fit un signe négatif de la tête.

Un silence tomba.

« A propos, le vieux Bartholomew ne vous a pas parlé de Belinda Mary? » demanda tout à coup T. X.

Le chef le dévisagea, stupéfait.

« Qu'est-ce que c'est que ça encore, Belinda Mary? »

T. X. se sentit rougir.

« Belinda Mary, balbutia-t-il, c'est la fille de Bartholomew.

— Ah! oui, j'y suis, dit le chef, je me souviens, maintenant. Elle est en France.

— Vraiment? » dit T. X. d'un air détaché.

Au fond de son cœur, il aurait souhaité qu'elle y fût réellement.

Les deux hommes pénétrèrent dans le bureau de Mansus, où le policier les attendait.

Toutes les fois que les représentants de l'ordre se réunissent, la conversation roule nécessairement sur des sujets professionnels. Cette fois, il était question d'une série de fraudes qui venaient d'être découvertes et qui n'avaient aucun rapport avec Kara.

« Votre ami est en retard, observa le chef.

— Le voici », s'écria T. X. en sautant sur ses pieds, car il venait d'entendre un bruit de pas familier dans le couloir.

Il se précipita dehors à la rencontre du nouveau venu. Un moment il resta sur place sans pouvoir prononcer une parole.

« Mon cher vieux, dit-il enfin, vous ne savez pas combien je suis heureux de vous revoir.

— Je suis navré de vous voir mêlé à mon affaire, dit John Lexman.

— Allons, pas de bêtises! Venez, le chef veut vous voir. »

Il prit son ami par le bras et l'introduisit dans le bureau de l'inspecteur.

Ces deux années ne s'étaient pas passées sans marquer l'écrivain de leur empreinte. Mais ces changements ne frappaient qu'en le regardant de près. Il avait pourtant vieilli. Autour de sa bouche quelques rides s'étaient dessinées qui lui donnaient un air triste. Ses yeux profonds semblaient s'être encavés davantage. Enfin, une de ses joues était balafrée d'une cicatrice qui semblait provenir d'une blessure superficielle.

« Je vous prie d'excuser ma tenue, dit John en enlevant son pardessus et en découvrant son habit. Je m'ennuyais beaucoup ce soir et, pour tuer le temps, je suis allé au spectacle, mais je ne suis parvenu qu'à augmenter mon ennui. »

T. X. remarqua qu'en parlant il ne souriait pas et qu'il parlait lentement comme s'il pesait chaque mot.

« Maintenant, poursuivit Lexman, je suis venu me mettre à la disposition de la justice.

— Je suppose que vous n'avez pas revu M. Kara? dit T. X.

— Je ne désire pas du tout le revoir, répondit Lexman d'une voix ferme.

— Eh bien, monsieur Lexman, dit le chef, je ne crois pas que vous ayez à répondre de votre évasion. Mais, à propos, c'est bien par avion que vous vous êtes échappé? »

Lexman acquiesça de la tête.

« Et vous aviez quelqu'un pour vous aider? »

A nouveau, Lexman se contenta de faire un signe affirmatif de la tête.

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais parler d'autre chose, sir George. Ce n'est pas encore maintenant que tous les détails de mon évasion peuvent être connus.

— Eh bien, puisque tel est votre désir, on n'en parlera plus. Et maintenant, mon cher Lexman, vous n'avez plus qu'à nous écrire un de ces passionnants romans policiers dont vous avez le secret.

— Je viens de vivre un roman qui m'ôte l'envie d'en faire de fictifs, dit le romancier. Je me propose de quitter Londres pour New-York la semaine prochaine et tâcher de renouer les liens qui me restent avec le monde. Hélas, le principal a disparu. »

Le chef comprit l'allusion.

Le silence qui suivit fut interrompu par la sonnerie stridente du téléphone.

« Tiens, dit Mansus en se levant précipitamment, c'est le téléphone de Kara. »

En deux bonds, il se trouva auprès de l'appareil spécial et décrocha le récepteur.

« Allô, cria-t-il, allô... »

Pas de réponse. Rien que le bourdonnement continu des fils. Et lorsqu'il raccrocha l'appareil, la sonnerie retentit de nouveau.

Les trois policiers se dévisagèrent.

« Il doit se passer quelque chose là-bas, dit Mansus.

— Prenez l'autre écouteur, suggéra T. X., et tâchez d'entendre quelque chose. »

Mansus obéit, mais sans plus de succès.

« Je crois que je suis de trop ici, dit John Lexman, en prenant son pardessus. Qu'allez-vous faire de moi, sir George?

— Revenez nous voir demain matin, Lexman, dit le chef en lui tendant la main.

— Où êtes-vous descendu? demanda T. X.

— Au Great Midland. Du moins, mes bagages sont là.

— Je passerai vous prendre demain matin. C'est tout de même curieux... juste le soir de votre arrivée », dit-il en prenant affectueusement son vieil ami par le bras.

John Lexman ne répondit pas tout d'abord.

« Si quelque chose est arrivé à Kara, dit-il enfin, en scandant ses mots, si quelque malheur lui est arrivé, ce n'est pas moi qui m'apitoierai sur son sort. »

T. X. porta sur son ami un regard chargé de compassion.

John Lexman hocha la tête.

« Dieu m'est témoin... » dit-il entre ses dents.

La voiture du chef de la police secrète attendait dehors. T. K., Mansus et un agent de police y montèrent et se firent conduire à Cadogan Square. C'est Fisher qui leur ouvrit la porte.

La visite des policiers lui causa une vive surprise. Aux questions de ceux-ci, il répondit que M. Kara était dans sa chambre, renseignement dont T. X. n'avait nullement besoin. Le valet n'avait pas été sonné par son maître et ne savait rien de l'insolite appel téléphonique.

« M. Kara m'avait recommandé de ne pas le déranger. »

T. X. monta l'escalier et se dirigea vers la chambre du Grec. Personne ne répondit quand il frappa à la porte. Il donna des coups plus violents.

« Avez-vous le téléphone au rez-de-chaussée? demanda-t-il au valet.

— Oui, monsieur », répondit Fisher.

T. X. se tourna vers l'agent.

« Téléphonez à Scotland Yard et demandez qu'on nous envoie un homme avec des outils. Je n'ai pas pris mon nécessaire.

— Vous n'arriverez pas facilement à ouvrir la porte, dit Fisher qui avait écouté les paroles de T. X. avec intérêt. M. Kara a mis son loquet comme d'habitude.

— Oui, dit T. X. Et se tournant vers l'agent: Dites-lui qu'il n'oublie pas d'apporter la scie, on aura peut-être besoin de faire une brèche dans le panneau de la porte. »

En attendant l'arrivée de l'agent, T. X. posa quelques questions à Fisher:

« Votre maître a-t-il l'habitude de fumer de l'opium ou de prendre quelque autre narcotique? » demanda à son tour Mansus.

Fisher secoua négativement la tête.

« Pas que je sache. »

T. X. inspecta rapidement les autres pièces du premier étage. Celle qui voisinait avec la chambre de Kara était la bibliothèque et, à côté, se trouvait le cabinet de toilette où miss Holland s'habillait. Enfin, au bout du couloir, c'était la salle à manger.

En face, T. X. remarqua un petit monte-charge, et à côté une sorte de débarras. Des valises y étaient entassées dont plusieurs portaient des pancartes avec ces mots « Attention, Fragile ». Le policier ne découvrit par ailleurs rien d'intéressant à cet étage.

L'étage supérieur et le rez-de-chaussée pouvaient attendre. Un quart d'heure plus tard, l'ouvrier de Scotland Yard arriva et pratiqua une ouverture dans le panneau de palissandre de la porte.

En jetant un regard à travers le trou, T. X. aperçut une pièce complètement plongée dans l'obscurité, seul le coin de la cheminée était éclairé par

la flamme. Il passa sa main à l'intérieur et leva le loquet dont il avait observé le mécanisme lors de sa visite précédente. La porte s'ouvrit.

« Restez dehors », ordonna-t-il aux autres.

Il chercha le commutateur et la lumière bientôt inonda la pièce. T. X. jeta un regard circulaire sur la pièce et comprit aussitôt la situation. Le corps de Kara gisait inerte sur le lit, la tête pendant en dehors. Ce n'était plus qu'un cadavre. Une tache rouge dans la région du cœur indiquait comment s'était produite la mort.

T. X. arrêta son regard sur le corps, vit l'expression de terreur qui convulsait le visage, puis détourna les yeux. C'est alors qu'il aperçut au milieu du tapis une bougie tordue telle que les enfants en accrochent aux arbres de Noël.

CHAPITRE XIV

Ce fut Mansus qui trouva la seconde bougie, semblable à celle découverte par T. X. Elle avait glissé sous le lit. Le téléphone qui était placé sur une petite table près du lit était renversé et le récepteur gisait sur le sol. A côté, deux livres attirèrent l'attention des policiers : « La question balkanique », de Villary, et « Voyages dans le proche Orient », de Miller. Un long coupe-papier en ivoire se trouvait à côté.

Ils ne découvrirent rien d'autre sur la table de nuit qu'un coffret à cigarettes en argent. T. X. enfila une paire de gants et chercha sur la surface lisse de la table les empreintes digitales. Un examen superficiel ne lui en révéla point.

« Ouvrez la fenêtre, dit T. X., on étouffe ici, mais attention, Mansus, elle est sans doute solidement fermée.

— Je crois bien », dit Mansus en examinant la fenêtre.

Après avoir ouvert le système compliqué de la

fermeture, le policier souleva la vitre. Au même instant une sonnerie retentit.

« Ça doit être une sonnerie d'alarme, dit T. X. Et se tournant vers Fisher qui se tenait sur le seuil: Allez arrêter cette sonnerie. »

Quand le valet se fut éloigné, T. X. jeta un coup d'œil significatif à l'agent qui se précipita à la suite du domestique.

Fisher après avoir arrêté la sonnerie revint dans le hall et s'arrêta devant la cheminée d'un air passablement ennuyé. Tout près se trouvait un grand bureau en noyer sur lequel le domestique aperçut une petite enveloppe dont la présence parut le surprendre. Il ne l'avait pas vue tout à l'heure; il est vrai qu'il avait passé la plus grande partie de la soirée dans l'office en compagnie de la cuisinière.

Il prit l'enveloppe et constata, de plus en plus stupéfait, qu'elle lui était destinée. Il l'ouvrit et en sortit une carte. Celle-ci ne portait que quelques mots, mais leur lecture suffit pour couvrir le visage du domestique d'une pâleur mortelle. D'une main tremblante il jeta la carte et l'enveloppe dans le feu.

Mansus venait justement d'appeler l'agent qui fut ainsi empêché d'observer les faits et gestes du valet. Un instant, Fisher hésita, puis, tel qu'il était, sans chapeau et sans pardessus, il se précipita dehors en laissant la porte grande ouverte et se mit à courir comme un fou.

Le médecin qui ne tarda pas à arriver ne put que constater le décès.

« Vous dites que c'est à 10 h. 25 que vous avez entendu la sonnerie du téléphone? C'est sans doute à ce moment que cet homme a été tué. Je ne peux préciser le moment de sa mort qu'à une demi-heure près. L'assassin l'a sans doute saisi à la gorge de la main gauche — on voit encore les traces des doigts sur le cou — l'a frappé de la main droite. »

Ce n'est qu'à ce moment que les policiers s'aperçurent de la disparition de Fisher. Cependant, l'interrogatoire de Mme Beale, qui répondit aux questions des policiers, en tremblant de tout son corps, dissipa tous les soupçons que T. X. commençait à concevoir au sujet du domestique.

« Non, grogna-t-il, ce n'est pas la peine de chercher de ce côté-là? Il est resté avec la cuisinière jusqu'à notre arrivée. D'autre part, il n'aurait pas pu pénétrer dans la chambre de Kara. Avez-vous fouillé le cadavre, Mansus? »

Le commissaire lui apporta un plateau où il avait disposé les objets trouvés sur Kara. Il y avait des clefs que Mme Beale identifia facilement; cependant elle déclara ne pas connaître deux d'entre elles. T. X. reconnut dans l'une la clef du coffre-fort, cependant deux autres petites suscitèrent sa curiosité.

« Je ne pourrais vous renseigner exactement, dit

Mme Beale, mais pour moi, ce ne peut être que les clefs de la cave à vin.

— La cave à vin? » répéta T. X. lentement.

Il sembla réfléchir.

Cet événement tragique n'avait pu lui faire oublier la jeune fille, Belinda Mary, qui s'était indirectement adressée à lui dans un moment critique. Il décida de descendre à la cave.

« Ça m'a l'air plus d'une prison que d'une cave à vin, dit-il quand il se trouva devant la porte massive dépourvue de peinture.

— C'est ce que je me suis toujours dit, gémit Mme Beale. J'avais une peur terrible de rester seule en face de cette porte. »

T. X. coupa court aux doléances de la femme en introduisant une clef dans le trou de la serrure. La première n'y entrait pas, mais il eut plus de succès avec la seconde. Derrière la première porte, il en trouva une autre soigneusement verrouillée. Les verrous glissèrent aisément dans les crampons bien huilés. T. X. se dit que Kara avait dû faire souvent fonctionner ces verrous.

Après avoir ouvert la seconde porte, il poussa une exclamation de surprise. La cave était abondamment éclairée, mais inoccupée.

« De mieux en mieux, » grogna-t-il entre ses dents.

Sur la table se trouvait un objet qui l'intrigua. C'était une paire de ciseaux dont le manche était

entouré d'un mouchoir. Ce n'est pas cette particularité qui l'étonna mais le fait que les lames étaient maculées de sang, de même d'ailleurs que le mouchoir. Il déplia le carré de batiste et lut les initiales B. M. B.

Il jeta un regard autour de lui. Personne ne s'était aperçu de sa découverte. Il glissa l'objet dans sa poche et revint dans la cuisine où Mme Beale et Mansus l'attendaient.

« Il y a une autre cave en dessous, je crois? dit-il en s'efforçant de paraître calme.

— Oui, mais M. Kara l'a fait murer en emménageant.

— Eh bien, il n'y a plus rien à voir ici », déclara-t-il.

Il monta lentement l'escalier et se dirigea vers la bibliothèque tandis que ses pensées s'agitaient dans son esprit. Lui, policier au-dessus de tout reproche, avait failli à son devoir; pour la première fois de sa carrière, il tentait de protéger une personne qui semblait être compromise dans un meurtre. Mais si c'était la jeune fille qui avait tué Kara, comment avait-elle pu pénétrer dans la chambre de celui-ci et pourquoi était-elle retournée dans la cave fermée?

Encore une fois, il envoya chercher Mme Beale pour l'interroger. La brave femme affirmait ne rien avoir entendu; elle n'avait pas quitté l'office de la

soirée. Cependant, ce second interrogatoire ne se révéla pas inutile puisqu'elle avoua que Fisher s'était absenté de la cuisine pendant un quart d'heure et qu'en revenant il avait l'air assez nerveux.

« Restez ici », dit T. X., en s'apprêtant à redescendre dans la cave pour recommencer ses recherches.

« Il doit y avoir un passage à ce cachot souterrain », pensait-il.

En effet, des investigations plus minutieuses lui révélèrent l'existence de la trappe. Il jeta un coup d'œil dans la cave du dessous. Surpris à son tour par le mobilier luxueux de ce réduit, il descendit dans la pièce où une ampoule électrique était allumée.

La lumière venait d'une lampe posée près d'un petit rayon à la tête d'un lit. Quelqu'un avait dormi tout récemment dans ce lit, car les draps portaient encore l'empreinte d'un corps, mais l'occupant avait disparu. T. X continua ses recherches et trouva sans peine une porte murée. La trappe était la seule issue de la prison.

Un parquet de bois recouvrait la couche de ciment armé. Un système d'aération perfectionné assuré par des ventilateurs et dans une sorte de niche qui avait dû primitivement servir à abriter des tonneaux de vin, se trouvait un réchaud de cui-

sine. Dans un petit garde-manger, T. X. découvrit une quantité de boîtes de conserves de la meilleure qualité et d'autres provisions.

Le policier prit la petite lampe de chevet et, en s'éclairant avec elle, continua ses investigations. Il ne tarda pas à découvrir des traces de sang qui, formant une piste parfaite, semblaient conduire dans la cave du dessus. Il perdit cette trace au pied de l'escalier menant à la trappe. Le fil de la lampe ne lui permettait pas d'aller plus loin et il dut avoir recours à sa lampe de poche.

Une longue traînée s'étalant sur le parquet lui fit penser qu'une masse lourde avait été tirée dans la pièce. Cette traînée le conduisit dans la salle de bains voisine.

Celle-ci, contrairement à la première pièce, possédait une véritable porte et lorsque le policier essaya de la pousser, il sentit une résistance. Il projeta la lumière de sa lampe du dehors. Le cadavre d'un grand chien, raide, les yeux vitreux et la langue pendante, gisait là. Il portait autour du cou un collier auquel pendaient quelques mailles d'une chaîne brisée. Absorbé dans ses pensées, T. X. remonta dans la cave supérieure, puis passa dans la cuisine.

Belinda Mary avait-elle tué Kara ou le chien? Car il était certain qu'elle avait tué l'un des deux. La pensée qu'elle les avait peut-être tué tous les deux le fit frissonner.

CHAPITRE XV

Après une nuit blanche, T. X. se présenta devant son chef. Les journaux étaient pleins de cet assassinat mystérieux, sur lequel ils ne pouvaient d'ailleurs fournir aucune précision.

«Je n'ai pu, jusqu'ici, mettre la main ni sur Gathercole, ni sur le domestique, dit T. X. Tout ce que nous savons au sujet de Gathercole, c'est qu'il a envoyé un article au *Times* avec sa carte. Les serveuses de son club sont incapables de nous fournir le moindre renseignement. C'est un excentrique qui ne venait pas régulièrement et il paraît qu'il est parti à l'improviste sans prévenir personne. On n'a rien trouvé dans son appartement. Le seul indice que je possède est qu'un homme correspondant à son signalement a pris hier un train à 11 heures du soir pour Paris.

— Vous avez vu la secrétaire, sans doute? » demanda le chef.

C'était la question que T. X. redoutait.

« Elle aussi a disparu, répondit-il laconiquement. On ne l'a pas revue depuis hier. Elle est, paraît-il, partie à cinq heures et demie. »

Sir George se renversa dans son fauteuil et fourragea son épaisse chevelure grisonnante.

« La seule personne qui semble être restée, dit-il avec ironie, est Kara lui-même. Voulez-vous charger un inspecteur de cette affaire ou vous en occuper vous-même? A vrai dire, ce n'est pas de votre rayon.

— Je préfère pourtant m'en occuper, dit T. X. d'un ton ferme.

— Vous avez déjà une opinion là-dessus? Avez-vous découvert du nouveau sur Kara? »

T. X. hocha la tête.

« Tout ce que j'ai découvert nous le montre sous un bien mauvais jour. Il semble qu'il nourrissait de grandes ambitions politiques; il briguait une situation très élevée en Albanie. Pour y arriver il achetait les faveurs de hauts fonctionnaires turcs et albanais. Il a même pressenti Bartholomew pour savoir quelle serait l'attitude du gouvernement britannique en cas de coup d'Etat en Albanie et lui avait fait entendre que son intervention dans ce sens auprès du cabinet ne serait pas sans récompense. Il est presque certain que c'est Kara qui a été l'instigateur des nombreux assassinats politiques qui ont marqué la vie publique en Albanie, ces dernières années. Nous avons trouvé dans son cof-

fre-fort un grand nombre de documents en langage secret que j'ai transmis au Foreign Office. »

Sir George réfléchit un long moment.

« J'ai l'impression que si vous arrivez à mettre la main sur la secrétaire, vous ne serez pas loin de trouver le fin mot de l'affaire. »

T. X. quitta son chef dans un état d'esprit qui n'était rien moins que joyeux. Il allait déjeuner lorsqu'il se rappela qu'il avait promis à John Lexman de passer le prendre.

Lexman pourrait-il lui donner la clef de cette situation? Il se pencha vers le chauffeur et lui dit de changer de direction. Il arriva devant l'hôtel au moment où John Lexman en sortait:

« Venez déjeuner avec moi, dit T. X. Je pense que vous êtes au courant des dernières nouvelles.

— Oui. J'ai lu que Kara avait été tué, dit l'écrivain, si c'est à cela que vous faites allusion. Quelle curieuse coïncidence que ce soit justement au momen où je parlais de lui que la chose s'est produite. Je donnerais beaucoup pour que vous ne soyez pas là-dedans, ajouta-t-il, nerveux.

— Que voulez-vous dire?

— Simplement qu'il aurait mieux valu que vous ne soyez pas là pour me recevoir, dit Lexman. Je suis désolé de voir un ami entraîné dans cette sale affaire.

— Vous êtes beaucoup trop sensible, dit T. X. en

riant et en frappant amicalement l'épaule de son ami. Mais je crois que vous pourriez soulager beaucoup votre cœur en me disant tout ce que vous savez sur Kara. »

John Lexman fixait devant lui un regard dur et une ride se creusa sur son front.

« Je ferais tout pour vous, mon cher T. X., dit-il d'une voix calme, d'autant plus que je sais combien vous avez été bon pour Grace, mais, vraiment, ici, je ne peux vous être d'aucun secours. Je haïssais Kara vivant et je le hais mort! s'écria-t-il d'une voix où vibrait la passion. C'était l'être le plus abject qui ait jamais existé. Aucune bassesse, aucune cruauté ne lui répugnait. Si jamais le diable est descendu sur terre, c'est Remington Kara qui l'incarnait. La fin qu'il a connue est beaucoup trop douce. Mais s'il y a un Dieu, cet homme expiera ses crimes pendant l'éternité. »

T. X. le dévisagea avec étonnement. La haine qui dictait de telles paroles devait être bien puissante. Jamais il n'avait vu son ami se laisser aller à une passion aussi violente.

« Que vous a donc fait Kara? » demanda T. X.

Le romancier regardait par la vitre de la voiture.

« Excusez mon emportement. Un jour, je vous raconterai tout, mais, pour le moment, je vous en supplie, laissez-moi oublier. Aujourd'hui, je ne vous dirai qu'une chose, ajouta-t-il en détournant son

visage contracté par la douleur: c'est Kara qui a tué ma femme. »

T. X. ne répondit pas.

A mi-chemin, il ramena indirectement la conversation sur le même sujet:

« Connaissez-vous Gathercole?

— Je crois que vous m'avez déjà posé cette question. Ou peut-être quelqu'un d'autre. Oui, je le connais, c'est un homme curieux, avec un bras artificiel.

— Oui, c'est bien lui, dit T. X. en poussant un léger soupir. Je donnerais beaucoup pour le voir.

— Pourquoi?

— Parce que, selon toute probabilité, c'est le dernier homme qui a vu Kara vivant. »

John Lexman dévisagea son interlocuteur et haussa les épaules.

« J'espère que vous ne soupçonnez pas Gathercole?

— Soupçonner serait trop dire, répondit le policier sèchement. D'abord pour commettre cet assassinat, il a fallu deux bras. Non, tout ce que je voudrais, c'est demander à cet homme le sujet de la conversation qu'il a eue avec Kara. Je désirerais également qu'il m'apprenne qui se trouvait dans la pièce avec Kara quand il y est entré.

— Hum, fit John Lexman pour toute réponse.

— Et même en sachant qui était cette troisième

personne, il resterait toujours un point mystérieux qui m'embarrasse. Comment cette personne a-t-elle pu faire retomber le loquet intérieur en sortant. Ah! mon cher Lexman, ajouta-t-il, en abandonnant son air grave, quel beau roman d'aventures vous auriez tiré de ça au bon vieux temps! Par où auriez-vous fait sortir l'assassin? »

Lexman réfléchit un instant.

« Avez-vous examiné le coffre-fort? demanda-t-il.

— Oui, répondit le policier.

— Contenait-il beaucoup de valeurs? »

T. X. leva sur son ami un regard étonné.

« Il y avait des livres de comptabilité et divers documents. Mais pourquoi cette question?

— A supposer que ce coffre-fort possède deux portes, une donnant dans la pièce et l'autre à l'extérieur, ne serait-ce pas une issue possible? ·

— J'y ai déjà pensé, dit T. X.

— Evidemment, reprit Lexman en jouant avec la salière, car ils étaient déjà installés au restaurant, lorsqu'on écrit un roman on n'est pas limité par le fait réel et on pourrait toujours dans ce cas précis trouver une explication ingénieuse et imprévue sur la façon dont l'assassin a pu s'enfuir. Voici encore une idée qui me vient au hasard à l'esprit : l'assassin aurait pu apporter avec lui une échelle de corde qu'il aurait jetée par cette porte dérobée à un ami l'attendant dehors.

— C'est très ingénieux, dit T. X. Malheureusement, cela ne va pas en l'occurrence. La chambre de Kara ne comporte aucune issue secrète. Voyez-vous une autre solution?

— Je ne vous suggérerai pas de ressorts mystérieux faisant ouvrir des panneaux de murs sur des cages d'escaliers insoupçonnés. »

Il eut un léger sourire.

« J'avoue qu'autrefois ce genre de problème me passionnait, mais, en réalité, les architectes ne sont pas assez romanesques pour permettre d'espérer de telles découvertes. Aussi, je crois préférable d'abandonner cette voie et de chercher d'un autre côté. N'aurait-il pas été possible de faire jouer le loquet de l'extérieur au moyen d'un instrument à propriété magnétique?

— J'ai déjà envisagé cette hypothèse et j'ai même fait un essai ce matin. Malheureusement le résultat a été négatif. L'obstacle mécanique était trop grand. Cherchez autre chose, John. »

John Lexman renversa la tête en arrière et se mit à rire doucement.

« Mais enfin, pourquoi tenez-vous tant à ma collaboration dans cette affaire ? Vous semblez oublier que je suis certainement l'homme qui avait le plus de raisons de tuer Kara et je pourrais essayer de vous dérouter en vous donnant des conseils. »

A nouveau, il s'absorba dans ses pensées.

« Est-ce qu'il n'aurait pas pu sortir encore par la cheminée?

— Il y avait dans la cheminée un feu d'enfer, à tel point que l'atmosphère était irrespirable.

— Voilà bien Kara, dit John Lexman en hochant la tête. Mais quelle est votre hypothèse à vous?

— Je ne fais aucune hypothèse sur le mystère même; cependant, je suppose que Kara était couché sur son lit en train de lire un livre posé sur sa table de chevet lorsque son agresseur est apparu. Kara saisit alors le téléphone pour appeler au secours et c'est à ce moment qu'il reçut le coup fatal.

— Avez-vous trouvé un indice quelconque sur le lieu du crime?

— Rien ou presque. Deux bougies; une au milieu de la pièce et l'autre sous le lit. Des bougies tordues d'arbre de Noël, celle retrouvée sous le lit semble avoir été coupée dans la chambre. On a trouvé par terre des débris de stéarine et il semble que le bout coupé ait été jeté dans le feu de la cheminée où on a découvert des traces de graisse.

— Et c'est tout? demanda Lexman.

— La petite bougie était torsadée en forme de tire-bouchon.

— « Le mystère de la lueur dans l'ombre », s'écria John Lexman. Quel excellent titre de roman policier! Kara avait horreur des bougies.

— Pourquoi? »

Lexman se renversa dans sa chaise et, avant de répondre, choisit une cigarette dans son porte-cigarettes d'argent et :

« Le hasard me conduisit un jour, commença-t-il, dans un bien curieux pays. De petits villages s'y nichent aux flancs de montagnes désolées et la population n'y connaît ni roi ni gouvernement. Elle est régie par des lois orales qui se transmettent de génération en génération, et qui sont appliquées avec une rigueur inouïe. Les châtiments qu'elles prévoient sont d'une cruauté inhumaine. J'y ai vu des femmes surprises en flagrant délit d'adultère lapidées selon la pure tradition de la Bible, et j'ai vu crever les yeux aux voleurs. »

T. X. frissonna.

« J'ai vu le parjure amené au milieu de la place publique où, devant la population réunie, on lui arrachait la langue. De temps à autre, les Turcs ou les administrations régionales envoient dans ces villages des gendarmes pour réglementer plus ou moins cette vie primitive, mais ces messagers connaissent tous le même sort: ils disparaissent sans laisser de trace et la population du village entier est unanime à témoigner du suicide du fonctionnaire disparu ou de sa fuite avec une femme.

« La bougie joue un rôle important dans ces coutumes ancestrales. Il ne s'agit pas, naturellement,

d'une bougie ordinaire, mais d'une chandelle de graisse de mouton. Placez trois de ces bougies entre les doigts de vos mains et maintenez cette main rigide au moyen de deux planchettes de bois; laissez ces bougies brûler et regardez-les baisser inexorablement... Comprenez-vous? Ou encore plantez une de ces bougies dans une poignée de poudre reliée par une traînée de cette même poudre, à un autre tas de sciure de bois imprégné d'huile adhérant à vos pieds nus, ou encore imaginez une bougie fixée sur la tête rasée d'un homme... Il y a mille variantes de ce procédé, mais, toujours, la bougie joue un rôle de premier plan. Kara les connaissait pour en avoir employé plusieurs.

— C'était donc un homme si cruel? »

John Lexman eut un sourire amer.

« Plus cruel que vous ne pourriez le croire. »

Ils finissaient de déjeuner lorsque le garçon tendit à T. X. une lettre qui venait d'arriver à son bureau.

« Cher monsieur Meredith,

« En réponse à votre lettre je puis vous informer que je crois en effet ma fille à Londres, mais je l'ignorais totalement jusqu'à ce matin. Mon banquier me fait savoir que ma fille est passée à la banque ce matin pour toucher une somme impor-

tante sur mon compte personnel. Cependant je ne puis vous dire quel emploi elle a fait de cet argent et où elle se trouve exactement. Vous pouvez deviner combien cette affaire me cause de soucis et combien vous m'obligeriez en m'aidant à la tirer au clair. »

La lettre était signée « William Bartholomew ».

« Si seulement j'avais eu l'idée de passer ce matin à la banque, je l'aurai vue, grogna T. X. J'ai bien peur de perdre ma place à cause de cette histoire. »

John Lexman le regarda étonné.

« Parlez-vous sérieusement?

— Oh, j'exagère peut-être un peu, répondit T. X. en souriant, mais je crois que le chef n'est pas ravi de mon travail. J'ai montré un peu trop de hâte à me mêler de cette affaire qui n'est pas de mon ressort. Mais, au fait, vous ne m'avez pas encore donné votre hypothèse sur ces bougies.

— Je ne fais là-dessus aucune hypothèse, répondit le romacier en pliant sa serviette. Sinon que les bougies font penser à un meurtre albanais typique. »

Force fut bien à T. X. de se contenter de cette explication.

Si l'éclaircissement du mystère de ce meurtre ne faisait pas en effet partie des attributions de T. X., la restitution à lady Bartholomew d'une tabatière découverte dans le coffre-fort de la victime pou-

vait à la rigueur justifier l'intérêt évident qu'il portait à cette affaire.

Des lettres trouvées parmi les papiers de Kara indiquaient nettement le rôle que cet homme avait joué auprès de lady Bartholomew. Bien que ce ne fût pas un vulgaire maître chanteur, il n'hésitait pas à garder non seulement cet objet appartenant à la femme du ministre, mais encore d'autres valeurs qui pouvaient lui servir à s'attacher certaines personnalités influentes dont l'appui était nécessaire à la réalisation de ses ambitions.

T. X. passa une semaine extrêmement remplie et fatigante, en tirant le maximum des faibles indices dont il disposait. Il reçut une lettre de John Lexman où celui-ci lui annonçait son intention de partir pour les Etats-Unis. Le directeur d'un magazine new-yorkais venait de lui faire une proposition très intéressante et il était impatient de rejoindre ce nouveau poste.

Le travail de Meredith était en bonne voie. Il s'était tracé une ligne de conduite et un des premiers points de son plan était d'aller trouver le ministre de la Justice.

« Oui, j'ai des nouvelles de ma fille, dit l'homme d'Etat d'un air embarrassé. Vous m'excuserez, M. Meredith, de ne pas vous en dire davantage, mais elle m'a prié de garder sa communication secrète. J'ai écrit à ma femme pour lui demander de

rentrer. La situation dans laquelle je me trouve commence à être intolérable.

— Pourriez-vous au moins me donner l'adresse à laquelle vous avez répondu à votre fille?

— A aucune adresse. »

Il se reprit:

« C'est-à-dire que je viens, ce matin, de recevoir un télégramme où l'adresse de l'expéditeur n'est pas mentionnée.

— Je vois », dit T. X.

Quelques heures plus tard, il donnait à sa secrétaire les instructions suivantes:

« Vous me découperez toutes les annonces des rubriques de correspondance des journaux de ce soir. Je veux avoir le dossier complet pour demain matin. »

Le lendemain, à neuf heures, la documentation l'attendait à son bureau. Il trouva sans peine ce qu'il cherchait.

« B. M. Tu me mets dans une situation ridicule. Suis inquiet. Ai reçu paquet pour mère que j'ai placé dans son boudoir. Ne comprends pas ta demande de m'absenter pour le week-end avec les domestiques, mais je le ferai. Tu donneras explications. Cela ne peut plus durer. Père. »

« Voilà qui me met du travail sur la planche! » s'écria T. X. avec satisfaction.

CHAPITRE XVI

Le mois de février est rarement un mois de grand brouillard, mais plutôt de vent violent, de gel et de neige. Cependant, la nuit du 17 février était enveloppée d'une brume épaisse qui couvrait les objets les plus proches d'un voile opaque.

Sir William Bartholomew possédait son hôtel particulier à Portman Place où les habitations sont solennelles et d'apparence sévère. Cette nuit-là, un peu avant onze heures, un taxi stoppa au tournant de Sussex Street et de Portman Place et une jeune fille en descendit. Le brouillard était à ce moment si dense que la jeune fille hésita avant de s'engager dans la rue.

Elle donna quelques instructions au chauffeur et d'un pas ferme se dirigea vers le numéro 173. Résolument elle introduisit une clef dans la serrure, ouvrit la porte et pénétra à l'intérieur. Dans le hall elle tourna le commutateur. La maison semblait déserte et cette constatation la remplit de satisfaction. Elle éteignit la lumière et monta au premier étage, où elle alluma une autre lampe qu'elle

savait invisible de la rue, puis se dirigea vers le second étage.

Miss Belinda Mary Bartholomew se félicitait de réaliser son plan sans encombre. Un seul doute subsistait dans son esprit: ne trouverait-elle pas la porte du boudoir fermée à clef? Par bonheur son père ne prenait jamais de précaution et le vieux maître d'hôtel Jaks était un brave homme mais d'un naturel assez négligent.

Elle poussa néanmoins un soupir de soulagement lorsqu'elle sentit le bouton céder et la porte s'ouvrir. Les domestiques avaient été bien inspirés en fermant les persiennes et en tirant les rideaux. Elle pouvait allumer sans crainte de trahir sa présence par la lumière. Sur le secrétaire de sa mère elle aperçut plusieurs lettres non décachetées, mais, sans s'y attarder, elle se mit à la recherche du petit paquet. Comme elle ne le trouvait pas, son cœur s'arrêta un instant dans sa poitrine. Peut-être était-il dans l'un des tiroirs? Elle les inspecta tous sans résultat.

Perplexe, elle s'arrêta un moment pour réfléchir et mordilla ses doigts.

« A la bonne heure! »s'écria-t-elle tout à coup en se précipitant vers la cheminée sur le marbre de laquelle elle venait d'apercevoir le paquet.

Avec des gestes impatients, elle le développa et en sortit le coffret de cuir qu'elle connaissait bien.

Elle souleva le couvercle capitonné et à la vue de la tabatière reposant sur un lit d'ouate, elle poussa un soupir de soulagement.

« Grâces en soient rendues à Dieu, dit-elle à haute voix.

— Et à moi », fit une autre voix.

La jeune fille sursauta et jeta autour d'elle un regard terrifié.

« M. Meredith », balbutia-t-elle.

T. X. venait de sortir de derrière les rideaux. Il prit une attitude théâtrale pour rendre encore plus impressionnante son apparition.

« Je voulais dire que, à moi aussi, vous me devez des remerciements, miss Bartholomew, dit-il.

— Vous connaissez mon nom? fit-elle surprise.

— Je connais tout », dit T. X. avec un petit air supérieur.

La jeune fille se rembrunit.

« Qui vous a envoyé ici? Monsieur Kara peut-être?

— Monsieur Kara? répéta le policier étonné.

— Oui, il m'a menacé de mettre la police à mes trousses et je lui ai répondu que ça m'était égal. Et, à vrai dire, la police me fait moins peur que lui. Tout ce que je voulais, c'était de rendre à ma mère ce qui lui appartient », ajouta-t-elle.

Ce disant, elle désigna la tabatière qu'elle tenait encore à la main.

« Il m'a accusé de vol, il s'est montré grossier avec moi, il m'a enfermé dans cette horrible cave et...

— Et? demanda T. X.

— Et c'est tout, fit-elle en pinçant les lèvres. Qu'allez-vous faire de moi?

— Je vais vous poser plusieurs questions. Et d'abord n'avez-vous pas entendu parler de Kara depuis votre départ? »

Elle secoua négativement la tête.

« Vous n'avez donc pas lu les journaux?

— Non, j'ai tout juste lu la rubrique des correspondances pour chercher la réponse de mon père à mon télégramme.

— Je sais. J'ai vu cette annonce, dit T. X. en souriant. C'est ainsi que je me trouve ici.

— Voilà ce que je craignais, dit la jeune fille soucieuse. Mon père est beaucoup trop prolixe. Même en écrivant il fait des discours. J'aurais voulu qu'il me répondît simplement « oui » ou « non ». Mais pourquoi me demandez-vous si j'ai lu les journaux? Ma mère est malade peut-être? »

Il secoua la tête.

« Non, à ma connaissance, lady Bartholomew est en excellente santé et se trouve sur le chemin du retour.

— Alors pourquoi cette question? Que voulez-vous que je cherche dans les journaux?

— Des nouvelles concernant Kara. »

La jeune fille secoua la tête d'un air farouche.

« Je ne veux rien savoir de Kara. Pourquoi me parlez-vous de lui?

— Parce que, dit T. X. en scandant ses mots, la nuit où vous avez disparu de la maison de Cadogan Square, Remington Kara a été assassiné.

— Assassiné? » répéta-t-elle d'une voix blanche.

T. X. hocha affirmativement la tête.

« Oui, il a été poignardé. L'instrument du crime est d'ailleurs introuvable. »

T. X. sortit de sa poche un objet enveloppé soigneusement dans du papier. Il le développa lentement sous le regard épouvanté de la jeune fille et une paire de ciseaux dont le manche était entouré d'un petit mouchoir ensanglanté apparut. La jeune fille eut un mouvement de recul.

« Mes ciseaux, s'écria-t-elle d'une voix rauque. Vous ne pensez pas... »

Elle fixait le policier, partagée entre la frayeur et l'indignation.

« Non, je ne pense pas que ce soit vous l'assassin, si c'est cela que vous voulez dire, fit-il en souriant. Mais si un autre que moi avait trouvé ces ciseaux et identifié ce mouchoir, vous seriez dans une bien mauvaise posture. »

Les yeux rivés sur les ciseaux, la jeune fille tremblait.

« Oui... j'ai tué, dit-elle d'une voix faible, j'ai tué un chien terrible... Je ne sais pas comment je l'ai fait, mais ce monstre a sauté sur moi et je lui ai enfoncé dans le cou les ciseaux que j'avais à la main.

— Oui, j'ai trouvé le chien. Et maintenant, voulez-vous m'expliquer pourquoi je ne vous ai pas trouvée, vous ? »

Elle hésita à nouveau et T. X. sentit qu'elle voulait lui dissimuler quelque chose.

« Je ne sais pas comment cela s'est fait, j'étais là pourtant.

— Et comment êtes-vous sortie?

— Et vous, comment êtes-vous sorti? rétorqua-t-elle.

— Par la porte, c'est un moyen très banal, mais le seul qui fût à ma disposition.

— Eh bien, moi aussi, répondit la jeune fille avec un petit sourire.

— Mais la porte était fermée. »

Elle se mit à rire.

« Je comprends, maintenant, dit-elle. J'étais dans la cave; j'ai entendu votre clef tourner dans la serrure et je suis vite descendue par la trappe en laissant derrière moi ces terribles ciseaux. Je pensais que c'était Kara. Puis j'ai entendu des voix s'éloigner, je suis remontée et j'ai trouvé la porte ouverte. Alors, j'ai... »

Elle s'arrêta et cette petite pause surprit T. X. A coup sûr elle lui cachait quelque chose.

« Eh bien, je suis partie, poursuivit-elle, je suis passée par la cuisine où je n'ai trouvé personne, puis je suis sortie dans la rue où j'ai hélé un taxi.

— C'est bien tout? demanda T. X.

— C'est tout, répondit-elle avec un air d'assurance affectée. Et maintenant qu'allez-vous faire de moi? »

T. X. leva les yeux vers le plafond et se gratta le menton.

« Je crois que je vais vous arrêter au nom de la loi. Mais encore une question. C'est vous qui avez couché dans le lit de la cave d'en dessous? »

De nouveau la jeune fille sembla hésiter.

« Oui, oui, c'est bien moi. »

Malgré ses efforts, son ton n'avait rien de convaincant.

Cependant, elle se sentait plus sûre d'elle-même et avait surmonté maintenant l'émotion que lui avait causée l'apparition inattendue du policier. Elle observait T. X. qui d'un geste qui lui était familier, fourrageait dans son épaisse chevelure bouclée. Elle constata qu'il avait un extérieur agréable, qu'il avait de beaux yeux gris, un nez droit et un menton énergique.

« Eh bien, dit-elle d'une voix malicieuse, qu'at-

tendez-vous pour m'arrêter au nom de la loi ?

— Allons, ne soyez pas bête », grogna T. X.

Le jeune fille leva sur lui un regard stupéfait.

« Comment avez-vous dit?

— J'ai dit « ne soyez pas bête », répéta le policier d'un air placide.

— Ne croyez-vous pas que vous allez un peu fort?

— Vraiment?

— Je crois, dit la jeune fille en détournant les yeux. D'ailleurs je sais bien que vous me croyez bête et que mon nom vous paraît ridicule.

— Je n'ai jamais dit que votre nom était ridicule, répondit T. X. Je ne me le serais jamais permis.

— Vous avez dit que c'était un nom bizarre, ce qui revient à peu près au même.

— J'ai peut-être dit qu'il était bizarre, mais bizarre et ridicule, ça fait deux. Il y a une certaine dignité dans les choses bizarres. Par exemple, les cauchemars ne sont pas ridicules, mais bizarres.

— Merci, dit la jeune fille d'un air froissé.

— De nouveau vous me comprenez mal. Mon intention n'est pas de vous comparer à un cauchemar, dit-il généreusement. Le fait est que je trouve le nom de Belinda-Mary très joli.

— Allons donc, ce n'est pas vrai. »

Elle vit une flamme malicieuse dans les yeux du

policier et fut prise d'une envie de rire irrésistible.

« Après tout, je suis tout à fait de votre avis, mon nom est bizarre. On m'a appelée ainsi en souvenir d'une tante, ajouta-t-elle comme pour se justifier.

— Vous avez encore plus de chance que moi qui porte le nom du chien favori de mon père.

— A quoi cela correspond-il au juste, T. X.? demanda-t-elle avec curiosité.

— Thomas Xavier, répondit le policier. En fait de nom ridicule, en voilà un, ajouta-t-il en voyant la jeune fille partir d'un rire sonore.

— Oh, excusez-moi, dit celle-ci, mais c'est vraiment drôle de s'appeler Thomas Xavier.

— Pour mes amis, je m'appelle Tommy tout court.

— Malheureusement, je ne suis pas de vos amis, riposta la jeune fille. Aussi vous appellerai-je M. Meredith si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

Elle jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Puisque vous n'avez pas l'air de vouloir m'arrêter, je m'en vais.

— En effet, je n'ai pas l'intention de vous arrêter, mais je vais vous reconduire chez vous.

— Vous n'en ferez rien, protesta-t-elle.

— Mais, ma chère enfant... commença T. X.

— Je vous en prie, je ne suis pas votre chère en-

fant! » Puis d'un ton radouci: « Si vous êtes un brave Tommy, laissez-moi partir seule. »

Elle lui tendit la main en faisant un effort pour garder son sérieux.

« Eh bien, je me contenterai de vous mettre dans un taxi, fit-il, insistant.

— Oui, pour écouter l'adresse que je donnerai au chauffeur, reprit-elle d'un air désapprobateur. Quel terrible métier que celui de policier! »

Il la regardait, les bras croisés, d'un air rembruni.

« Vous n'avez pas confiance en moi.

— Non, répondit-elle simplement.

— Vous avez raison, dit-il. Néanmoins, je tiens à vous accompagner jusqu'à votre voiture et, si vous avez peur que je vous espionne, vous n'avez qu'à donner une adresse quelconque et la changer en cours de route.

— Et vous me promettez de ne pas me suivre? demanda-t-elle.

— Je vous en donne ma parole d'honneur, dit-il d'un air grave. Cependant j'ai une condition à vous poser.

— Je n'accepte pas de condition, dit-elle hautaine.

— Allons, soyez raisonnable et écoutez-moi. C'est une bien modeste condition. Je voudrais pouvoir vous toucher au cas où j'aurais besoin de

vous parler. Je vous assure que c'est absolument nécessaire, Belinda Mary.

— Miss Bartholomew, rectifia-t-elle.

— Vous comprendrez vous-même que c'est nécessaire, reprit-il sans prendre garde à cette rectification. Promettez-moi que si je vous fixe un rendez-vous dans la rubrique de correspondance d'un journal du soir, vous viendrez à moins d'un cas de force majeure. »

Elle hésita un instant, puis tendit la main au policier.

« Merci, Belinda Mary », dit-il; et, prenant la main qu'elle lui tendait, il la conduisit hors de la pièce.

Ils descendirent l'escalier.

« Bonne nuit, dit-il en lui serrant la main.

— Je vous fais remarquer que c'est la troisième poignée de main que nous échangeons ce soir.

— Eh bien, jamais deux sans trois. Et j'ai votre promesse?

— Oui.

— Promettez-moi aussi qu'un jour vous me direz tout ce qui s'est passé dans la cave.

— Mais je vous ai tout dit, fit-elle d'une voix mal assurée.

— Allons! Je suis sûr qu'en cherchant bien, vous trouveriez encore autre chose. »

Il l'aida à monter dans la voiture qu'il suivit du

regard un moment. Soudain la voiture s'arrêta et il aperçut la jeune fille qui lui faisait signe par la portière ouverte. Il courut vers elle.

« Et si c'est moi qui ai besoin de vous parler? demanda-t-elle.

— Eh bien, faites une annonce que vous adresserez à « Cher Tommy ».

— Je l'adresserai à T. X., dit la jeune fille d'un air froissé.

— Dans ce cas je ne remarquerai pas votre annonce », cria le policier dans la direction de la voiture qui déjà s'éloignait.

A la grande indignation des chauffeurs, T. X. Meredith resta longtemps au milieu de la chaussée, le regard fixé sur le taxi qui emportait Belinda Mary.

CHAPITRE XVII

Thomas Xavier Meredith était un homme doué d'une rare intelligence. Un célèbre criminologiste, Polo Coselli, lui avait dit qu'il possédait une intuition supérieure à la normale. Il est possible que le mystère de la bougie torsadée n'en fût plus un pour lui alors qu'il restait entier pour tous les autres.

La maison de Cadogan Square faisait encore l'objet des investigations de la police. T. X. s'efforçait de reconstituer les conditions de la nuit du crime. Dans la cheminée, il faisait allumer le même feu d'enfer et s'attardait longuement devant le loquet de la porte. A plusieurs reprises, il fit retomber la tige d'acier dans le mentonnet, sa montre à la main. Il se livrait à des calculs compliqués dont personne ne pouvait deviner le sens.

A trois reprises, accompagné par Mansus, il vint à la maison du crime et, laissant son aide dehors, s'enferma seul dans la chambre. Chaque fois qu'il

en ressortait, il avait un air plus maussade et, après sa troisième visite, il demanda un rendez-vous à John Lexman. Celui-ci avait ajourné son départ pour les Etats-Unis, préférant rester encore quelque temps dans sa ville natale.

« Cette affaire me hante littéralement, John, dit T. X. Et je ne suis pas le seul à m'en préoccuper. De Menau vient d'arriver de France accompagné de ses meilleurs limiers et O' Grady de New-York est venu en avion uniquement pour étudier la question sur place. Aucun d'eux n'a encore trouvé la solution bien que leurs conclusions ne manquent pas d'une certaine ingéniosité. Gathercole a disparu sans laisser de trace et on n'a pas pu mettre jusqu'ici la main sur le valet.

— Vous devez pourtant disposer de moyens suffisants pour le retrouver, observa John Lexman d'un air pensif.

— Je n'arrive pas à découvrir la raison qui a déterminé Gathercole à se volatiliser ainsi, continua T. X. A en croire Fisher, les dernières paroles qu'il a adressées à Kara se rapportaient à un chèque qu'il devait toucher. Or, aucune somme n'a été prélevée depuis sur le compte de celui-ci et il est indiscutablement établi qu'en dehors de 600 livres avancées à Gathercole, aucun autre paiement n'a été fait à son compte. Et voilà qui augmente encore mon désarroi », dit-il en sortant de son car-

net une petite coupure de journal qu'il posa sur la table, car ils dînaient au Carlton.

John Lexman prit la coupure qui provenait sans aucun doute d'un journal new-yorkais et lut:

« D'autres nouvelles viennent de nous parvenir par le paquebot « Cyprus » sur le naufrage du « City of Argentine ». Cet infortuné navire, après avoir longé les côtes de l'Amérique du Sud, a perdu son hélice et a été entraîné hors de la route de navigation. Selon toute probabilité, le 23 décembre, il s'est heurté contre un glacier, causant la mort de la plus grande partie de ses passagers; un canot de sauvetage put cependant en prendre quelques-uns que le « Cyprus » vient de ramener sur le continent. Nos lecteurs trouveront ci-dessous la liste des passagers. »

John Lexman parcourut la liste et s'arrêta devant un nom souligné à l'encre, sans doute par T. X. C'était celui de George Gathercole suivi de la mention « explorateur ».

« Si cette information est exacte, il lui était impossible de se trouver à Londres le jour du crime, remarqua John Lexman.

— Il aurait pu prendre un autre bateau, dit T. X. J'ai télégraphié à la « Steamship Company », mais sans résultat. Ce Gathercole est un original. Il paraît qu'il vit dans la peur de la bousculade. Il a très bien pu arrêter une place sur le « City

of Argentine » sans pour cela s'y embarquer.

— Tout ce que je peux vous dire, dit John Lexman lentement, c'est que Gathercole était un homme extrêmement doux. A l'époque où je le connaissais, il était incapable de tuer une mouche. Il poussait ses principes au point d'être végétarien. »

Le lendemain, T. X. fut convoqué au ministère de l'Intérieur. Il s'attendait à entendre un sermon, mais le ministre le reçut plutôt aimablement.

« C'est pour vous parler de ce Grec que je vous ai dérangé, M. Meredith. J'ai fait traduire et déchiffrer tous les documents que le Foreign Office m'a transmis. Le code secret dont il se servait était extrêmement compliqué et a demandé la collaboration de plusieurs experts. Nous espérons que vous continuerez à vous occuper de cette affaire et que vous finirez par trouver le meurtrier, mais je tiens à vous dire, d'ores et déjà, que celui-ci n'aura pas grand-peine à se défendre.

— Je le crois volontiers, dit T. X. avec un sourire.

— Au cours de ma longue carrière il m'a rarement été donné d'avoir à m'occuper d'un homme aussi bas que ce Grec. »

Et il donna quelques précisions qui ne laissèrent pas de surprendre T. X.

« C'était un forcené, un être vicieux et affamé de

cruauté. Rien que son journal intime nous apporte la preuve de trois crimes dont il s'est rendu coupable dans son pays. »

T. X. acquiesça de la tête.

« Si j'en crois vos rapports, vous connaissez le cas d'un chauffeur du nom de Poropulos. »

T. X. dévisagea le ministre avec surprise.

« Oui, je me souviens. Il est parti pour la Grèce le lendemain de l'assassinat de Vassalaro.

— Mais non, protesta le ministre, vous pourrez trouver les restes de son cadavre dans une maison inhabitée que Kara avait louée à Portsmouth Road. Il a tué en outre un grand nombre de ses compatriotes en Albanie. Les habitants de nombreux villages ont été décimés en Albanie rien que pour procurer à ce sadique un frisson de volupté. De plus, il avait la manie de la persécution et se croyait constamment en danger de mort; il voyait un ennemi dans chacun de ses serviteurs. Comprenez-moi bien, ajouta le ministre, je ne vous dis pas cela pour refroidir votre zèle dans la recherche de l'assassin, mais uniquement pour vous renseigner sur la personnalité de la victime. »

T. X. passa une heure à parcourir lui-même le journal de Kara et ses principaux documents et quitta le ministère passablement énervé. C'était presque incroyable! Cet homme était le génie du mal en personne.

Le policier monta ensuite chez lui pour s'habiller pour le dîner. Il était en train de se changer lorsque les journaux du soir arrivèrent. Il jeta un coup d'œil rapide sur les dernières nouvelles, puis parcourut les annonces. Dans la rubrique de la correspondance, il aperçut quelque chose qui lui fit lâcher le journal et poursuivre sa toilette à une cadence précipitée.

Les quelques mots qui avaient eu le don de le mettre dans cet état étaient les suivants:

« Tommy X. Très urgent. Marble Aarch, 8. »

Il lui fallait quelques minutes pour gagner l'adresse. La circulation intense l'empêchait d'avancer aussi vite qu'il l'aurait voulu et bien qu'il eût pu employer son autorité de policier pour se frayer plus facilement un chemin, un scrupule l'empêchait d'user de ce moyen. Il sauta de la voiture avant même qu'elle fût arrêtée, jeta une pièce au chauffeur et chercha des yeux la jeune fille. Il ne tarda pas à l'apercevoir et se dirigea à pas rapides vers elle. Lorsqu'il se fut approché, Belinda Mary changea de direction en lui adressant un imperceptible mouvement de tête. Il la suivit pendant quelque temps, le long de Bayswater Road en accélérant son pas, de sorte qu'il se trouvât enfin marcher de front avec elle.

« Etes-vous sûr qu'on ne nous suit pas? murmura Belinda Mary. Voulez-vous héler un taxi?

T. X. s'exécuta et donna la première adresse qui lui passa par la tête et qui se trouvait être celle de Finsbury Park.

« Je suis très ennuyée, dit-elle, et je ne connais personne qui puisse m'aider en dehors de vous. »

Elle sortit une lettre de son sac et, sans mot dire, la tendit à T. X. Celui-ci frotta une allumette et lut quelques lignes tracées d'une écriture maladroite:

« Chère demoiselle,

« Je sais qui vous êtes. La police vous cherche, mais ce n'est pas moi qui vous donnerai. Chère demoiselle, j'ai des ennuis d'argent et 20 livres me tireraient d'embarras. Je vous demanderais donc de poser cette somme sur le rebord de la fenêtre de votre chambre. Je sais que vous couchez au rez-de-chaussée et je viendrai la nuit chercher l'argent. Si je ne le trouve pas... Ça ne sera toujours pas moi qui l'aura voulu.

« Un ami qui vous veut du bien. »

« Quand avez-vous reçu cette lettre? demanda T. X.

— Ce matin. J'ai tout de suite fait passer l'annonce, je savais que vous viendriez.

— Oh! vraiment? »

Cette certitude lui était agréable. La confiance

que la jeune fille lui témoignait lui procurait une curieuse sensation de joie.

« Je puis très facilement vous débarrasser de cet individu. Donnez-moi votre adresse et dès qu'il se présentera...

— Non, c'est impossible, protesta vivement la jeune fille. Je vous assure que ce n'est pas par bêtise que je vous refuse cela. Vous croyez toujours que je suis bête?

— Je n'ai jamais eu de pareilles pensées, dit-il.

— Mais si, mais si, ne niez pas. Cependant je vous prie de me croire: je ne peux vous révéler mon adresse. J'ai de bonnes raisons pour la garder secrète. Il y va d'une vie humaine. »

Cette déclaration avait quelque chose de dramatique et la jeune fille ne manqua pas de s'en apercevoir la première.

« Je m'exprime mal, rectifia-t-elle, je veux dire que c'est dans l'intérêt de quelqu'un à qui je tiens beaucoup... »

Elle s'arrêta net.

« Ah! » dit T. X. d'un ton froid.

Il se sentit tout à coup tomber de hauteurs enchanteresses dans une vallée désolée.

« Quelqu'un à qui vous tenez beaucoup, répéta-t-il après un silence.

— Oui. »

Un nouveau silence tomba, puis:

« Bien, bien, dit T. X.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, chuchota la jeune fille.

— Ah! » répéta T. X.

Il se sentit à nouveau soulevé vers des hauteurs de neiges éternelles baignées par l'éclat vermeil de l'aurore, lorsque soudain il retomba dans le vide.

« Naturellement, je ne me marierai jamais, dit la jeune fille d'un ton décidé.

— Eh bien, alors, comment pensez-vous que je puisse vous aider? demanda T. X.

— En me donnant un conseil. Croyez-vous que je doive déposer l'argent pour cet homme?

— Bien sûr que non! dit T. X. qui avait recouvré son sang-froid. Non seulement ce serait lâche, mais vous vous créeriez des ennuis pour l'avenir. Aujourd'hui, c'est vingt; et demain, ce sera quarante qu'on vous demandera. Mais, après tout, pourquoi vous cachez-vous? Aucun soupçon ne pèse sur vous.

— Je ne peux pas rentrer encore. Auparavant, je dois terminer la tâche que j'ai commencée.

— Mais, du moment que vous me refusez votre adresse, comment diable voulez-vous que je vous aide? s'écria-t-il exaspéré.

— Allons, ne vous énervez pas! En tout cas, vous m'aideriez déjà en vous montrant aimable à mon égard.

— Vous voudriez peut-être que je gémisse sur vos malheurs?

— Tout ce que je vous demande, c'est de vous montrer gentleman, si toutefois cela n'est pas incompatible avec votre nature.

— Merci beaucoup, dit T. X. en se renversant sur le dossier de la voiture d'un air résigné.

— Je crois que vous me faites des grimaces dans le noir, dit la jeune fille.

— En voilà une idée! protesta-t-il, qu'est-ce qui vous fait penser cela?

— C'est que moi-même je vous ai tiré la langue », avoua-t-elle.

Et le chauffeur de taxi entendit le couple éclater de rire.

***

A minuit, dans un faubourg londonien, un homme vêtu d'un pardessus dont le col était relevé jusqu'au nez se glissait le long du mur d'une maison et se mit à tâter le rebord d'une fenêtre. Il y trouva une enveloppe, mais ses doigts experts reconnurent au contact qu'elle ne contenait rien de plus substantiel qu'une lettre.

Il traversa le petit jardin et rejoignit son compagnon qui l'attendait dans la rue.

« Eh bien, elle a casqué? demanda celui-ci.

— Je n'en sais rien encore », grogna le premier,

Il ouvrit l'enveloppe et lut les quelques lignes qu'elle contenait.

« Elle n'a pas d'argent pour le moment, mais elle va s'en procurer. Elle me donne rendez-vous pour demain au coin d'Oxford Street et de Regent Street.

— A quelle heure?

— A six heures. Je dois tenir à la main la « Westminster Gazette » pour qu'elle me reconnaisse.

— Ça c'est un piège, dit l'autre méfiant.

— Allons donc, elle a trop la frousse pour nous tendre des pièges. »

Le compagnon se mit à se ronger les ongles et hocha la tête d'un air découragé.

« Cette affaire ne s'annonce pas aussi bien qu'on l'espérait. Nous sommes encore bien loin des milliers de livres dont tu parlais.

— T'en fais pas, Harry, elle est bonne pour deux cents livres au moins, c'est moi qui te le dis. »

Le lendemain, à six heures, un homme vêtu d'un pardessus sombre et coiffé d'un feutre baissé sur les yeux faisait les cent pas devant l'arrêt de l'autobus au coin de Regent Street, un numéro de la « Westminster Gazette » à la main.

Afin d'éviter toute hésitation quant à son journal, il se plaça sous un réverbère de sorte que le titre de la feuille fût en pleine lumière et son visage rejeté dans l'ombre. Il était six heures et quel-

ques minutes lorsqu'il vit une jeune fille se diriger vers lui. A sa grande surprise, elle le dépassa et il s'apprêtait à la suivre lorsqu'une main vigoureuse s'abattit sur son épaule.

« M. Fisher, je crois, dit une voix aimable.

— Que me voulez-vous? répondit l'homme en cherchant à se dégager.

— Je vous conseille de ne pas faire de résistance si vous ne voulez pas sentir ma canne sur votre dos. Je suis le commissaire Mansus. »

Fisher sembla réfléchir un instant.

« Un flic », dit-il enfin à haute voix comme s'il se parlait à lui-même, et il monta docilement dans la voiture qu'on lui indiquait.

Dans son bureau, T. X. le reçut comme un vieil ami.

« Bonjour, monsieur Fisher, car j'espère que vous êtes toujours monsieur Fisher et non pas Harry Gilcott ou George Porten.

— Vous avez toujours un bon mot à dire, fit Fisher avec son sourire obséquieux. Je suppose que c'est la jeune dame qui m'a donné.

— Mais non, mon pauvre Fisher, dit T. X. en lui montrant une feuille de papier. C'est tout bonnement vous-même. Vous contrefaites votre écriture, mais vous oubliez de vous laver les mains, ce qui ne serait pas une précaution inutile avant de rédiger des missives de ce genre.

— Me laver les mains? répéta Fisher sans comprendre.

— Bien sûr. Regardez là l'empreinte de votre pouce dont le double se trouve à Scotland Yard.

— Hum, je vois. Est-ce que vous me soupçonnez dans cette affaire? »

T. X. secoua négativement la tête.

« Rassurez-vous, Fisher, je n'ai pas l'intention de vous chercher des chicanes, bien que vous ayez essayé d'intimider miss Bartholomew. Car, moi aussi, je sais que c'est miss Bartholomew, mais son identité ne vous regarde pas. Je ne vous arrêterai pas pour chantage, mais je vous demanderai par contre de me dire tout ce que vous savez sur le meurtre de Kara, d'autant plus que vous n'avez pas l'air de tenir à en être accusé.

— Il n'y a aucune charge contre moi. J'ai été toute la soirée dans la cuisine.

— Excepté le petit quart d'heure pendant lequel vous vous êtes absenté », observa T. X.

L'homme acquiesça de la tête.

« C'est vrai, monsieur, je suis sorti voir un copain.

— Un complice, vous voulez dire?

— Oui, mais je vous assure que cette fois il ne s'agissait pas d'un grand coup.

— Allez-y, je vous écoute. »

Le récit de Fisher fut celui d'un vulgaire voleur,

Il avait appris indirectement que Kara avait l'habitude de garder de grosses sommes d'argent chez lui et il avait décidé de le cambrioler. Quand il commença à raconter les événements de la nuit du meurtre, T. X. l'écouta avec un intérêt redoublé.

« Le visiteur est venu, dit Fisher, et je l'ai conduit dans la chambre. Quelques minutes plus tard, je l'ai entendu sortir et échanger avec M. Kara les dernières paroles par la porte entrouverte.

— Avez-vous entendu également la voix de Kara?

— Je crois que oui, dit Fisher, mais je ne m'en souviens plus exactement.

— Tout cela vous me l'avez déjà dit, mais n'avez-vous remarqué rien de particulier chez ce visiteur?

— Si, il avait un bras artificiel.

— Le bras droit ou le bras gauche? demanda T. X.

— Le bras gauche

— En êtes-vous bien sûr?

— Oui, je pourrais le jurer.

— Très bien, continuez.

— Il est descendu dans le hall, puis il est sorti et je ne l'ai pas revu depuis. Quand vous êtes arrivés et que l'assassinat a été découvert, j'ai pris peur car je pensai qu'en cherchant vous pourriez trouver quelque chose contre moi. Je suis des-

cendu dans le hall et la première chose que j'ai trouvée, c'est une lettre qui m'était adressée. »

Il s'arrêta de parler, hésitant.

« Continuez, dit T. X.

— Je ne comprenais pas comment elle pouvait se trouver là. Mais comme j'étais resté la plus grande partie du temps dans la cuisine, excepté quand je suis allé dire à mon copain que tout était prêt, j'ai pensé que la lettre avait été déposée avant votre arrivée. Je l'ai ouverte. Elle ne contenait que quelques mots et je peux vous certifier que ces quelques mots m'ont donné chaud.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda T. X. impatient.

— Je peux vous les répéter textuellement, je ne les oublierai pas de sitôt. La lettre commençait par les initiales A. C. suivies du chiffre 274.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— C'était mon matricule à la prison de Dartmoor.

— Et que disait la lettre?

— « Allez-vous-en d'ici, et au plus vite. » Je me demande qui avait bien pu me reconnaître. Mais le fait est que j'étais découvert. Voilà toute l'histoire. Un jour, j'ai rencontré miss Holland ou plutôt miss Bartholomew et je l'ai suivie jusqu'à Portman Place. »

A ces mots. T. X. se sentit rougir violemment.

« Et c'est tout ce que vous avez à me dire? demanda T. X.

— C'est tout, monsieur. »

⁂

« J'aurais une question à vous poser, dit la jeune fille à T. X. en le rencontrant le lendemain au Green Park.

— Vous voulez peut-être savoir si j'ai cherché à connaître votre adresse, dit T. X., mais je vous préviens que je ne répondrai pas. »

T. X. constata que, ce matin-là, Belinda Mary était plus belle que jamais. L'air vif colorait ses joues et donnait à sa démarche souple une élasticité presque surnaturelle. Elle semblait l'incarnation de la jeunesse.

« Votre père est rentré, savez-vous? dit T. X., et il est impatient de vous voir. »

La jeune fille fit la moue.

« J'espère que vous ne lui avez pas parlé de moi.

— Au contraire, je me suis précipité pour lui raconter vos escapades. »

Sous le regard scrutateur de la jeune fille, T. X. se sentit rougir.

« Vous avez tout d'un chrétien des premiers

siècles, dit la jeune fille en riant. Ça vous plairait d'être jeté en pâture aux lions? »

Il haussa les épaules.

« Vous prenez un air misérable alors que vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux.

— Tiens, tiens.

— Mais oui, vous avez une situation enviable. Vous êtes un homme célèbre, vous avez une femme qui vous aime et des enfants adorables...

— Vous m'apprenez du nouveau.

— Tiens! vous n'êtes pas marié? » demanda-t-elle d'un air innocent.

Il se racla la gorge.

« Vraiment? Je me suis toujours figurée que vous étiez marié. Je vous voyais au coin du feu entouré de votre famille.

— Voulez-vous vous asseoir? » demanda-t-il

Elle s'assit près de lui avec un air grave qui la rendait encore plus adorable.

« Vous avez deviné en partie, mais pour ce qui est des enfants...

— Alors, vous êtes marié? » fit-elle en poussant un soupir.

T. X. avala sa salive.

« D'ailleurs, cela ne me regarde pas, mais j'espère que vous êtes heureux.

— Parfaitement heureux, dit T. X. Il faudra que vous veniez me voir un samedi soir quand je cul-

tive mon jardin. Parce que, mon potager, vous savez, c'est ce que j'aime le plus au monde.

— Marchons un peu, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

T. X. crut démêler une certaine déception dans sa voix et regretta de s'être livré à cette comédie.

« J'espère que vous n'avez pas pris au sérieux toutes les bêtises que je viens de raconter.

— Oh, je n'y ai même pas fait attention. Que voulez-vous que ça me fasse que vous soyez marié ou non? »

A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle sentit deux bras vigoureux l'enlacer et des lèvres se presser contre les siennes sous le regard complice du gardien du parc.

***

« Belinda Mary, dit T. X. avant de prendre congé de la jeune fille, je crois qu'il est grand temps d'abandonner votre château de banlieue et de réintégrer le domicile de votre père.

— Je ne manquerai pas de le faire dès que cela me sera possible », dit la jeune fille d'un air grave.

Lorsqu'ils furent arrivés à Whitehall, ils se serrèrent la main.

« Si vous étiez chic, vous arrêteriez la circulation pour me laisser traverser la place.

— Vous n'y pensez pas!

— Mais si, j'y pense, n'êtes-vous pas agent de police?

— Seulement quand je suis en uniforme », dit T. X. en pilotant la jeune fille à travers la place encombrée.

C'était un tout autre homme qui pénétra dans le bureau austère de Whitehall, un homme dont le cœur battait d'une joie jamais éprouvée.

CHAPITRE XVIII

T. X. s'assit devant son bureau, le menton dans ses mains, d'un air absorbé. Cependant, malgré les soucis que lui causait l'affaire qu'il essayait de démêler, c'est avec une ardeur toute juvénile qu'il alla au-devant de la jeune fille que Mansus, avec sa solennité habituelle, venait d'introduire dans son bureau.

Elle était radieuse ce jour-là. Des flammes brillaient dans ses yeux.

« J'ai une nouvelle formidable à vous apprendre, s'écria-t-elle, et pourtant je ne peux rien vous dire.

— Ça commence bien, dit T. X. en la débarrassant de son manchon.

— Oh, mais c'est vraiment formidable! Plus formidable que tout ce que vous pourriez imaginer!

— Je suis tout oreilles.

— Puisque je vous ai averti que je ne pourrai

rien vous dire. Mais si je vous le disais vous seriez stupéfait.

— Je vous préviens qu'il en faut beaucoup pour me stupéfier. Eh bien, je vous écoute.

— Mais non, je ne vous dirai rien.

— Pourquoi diable me mettre l'eau à la bouche? »

Il s'assit sur le bras de son fauteuil et posa la main sur l'épaule de la jeune fille.

« Alors vous êtes venue simplement pour m'emmener déjeuner?

— A quoi pensiez-vous quand je suis entrée? Vous aviez l'air préoccupé.

— A rien d'extraordinaire. Ne vous ai-je jamais parlé de John Lexman? »

Elle acquiesça de la tête et T. X. vit s'allumer dans ses yeux une curiosité mal dissimulée.

« Eh bien, qu'y a-t-il avec ce Lexman? demanda-t-elle vivement.

— Il part pour l'Amérique, mais avant de s'embarquer, il se propose de donner une petite conférence.

— Une conférence?

— Oui, aussi bizarre que cela puisse paraître, c'est pourtant vrai.

— Et à propos de quoi? » demanda la jeune fille intriguée.

T. X. eut un geste d'impuissance.

« Voilà le mystère qui me tracasse. »

Et en fixant sur la jeune fille un regard soucieux, il ajouta:

« Il y a des moments où une lutte s'engage dans l'homme entre la meilleure partie de son être et sa curiosité professionnelle. Une partie de moi-même me pousse à aller assister à cette conférence, l'autre me l'interdit.

— Venez, nous en parlerons tout en déjeunant », dit la jeune fille, pratique, en l'entraînant hors du bureau.

***

Cette nuit-là, T. X. resta dans son bureau jusqu'à une heure très tardive. A minuit, sa patience fut récompensée, car un messager du Foreign Office lui apporta un télégramme. Il était ainsi conçu:

« Numéro 847. Réponse demande 63.952 d'hier. Hussein Effendi commerçant fortuné a quitté cette ville pour Italie afin conduire sa fille dans couvent Maria-Teresa, Florence. Ira ensuite à Paris. Adresse Theocritis et Cie, rue de l'Opéra. »

Une demi-heure plus tard, T. X. était en communication téléphonique avec Paris et donnait des instructions à un agent de la police anglaise dans cette ville. Le lendemain matin, il reçut un appel téléphonique de Paris qui le remplit de satisfaction,

Lentement mais sûrement il rassemblait les fils conducteurs de ce mystère. Il espérait que Hussein Effendi viendrait combler les dernières lacunes.

A huit heures du soir, la porte de son bureau s'ouvrit et un de ses agents de Paris se présenta devant lui. T. X. le salua d'un signe de tête. Comme l'homme restait sur le seuil, attendant sans doute quelqu'un qui le suivait, le policier lui dit:

« Introduisez-le, je veux lui parler en tête à tête. »

Un homme de grande taille, coiffé d'un fez, fit son entrée. Il pouvait avoir de cinquante-cinq à soixante ans, et était d'une carrure athlétique. Son visage au teint olivâtre était orné d'une petite barbiche grisonnante.

« Mon agent a dû vous expliquer, dit T. X., que j'avais besoin de vos informations pour éclaircir le mystère d'un crime qui a été commis dans ce pays. Je peux vous garantir qu'aucun désagrément ne vous arrivera chez nous.

— Je le crois volontiers, effendi, dit le Turc. Les Américains et les Anglais ont toujours fait preuve de loyauté à mon égard. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que je me trouve à Londres. Je serais très heureux de pouvoir vous être utile. »

T. X. se dirigea vers un casier, l'ouvrit et en sortit un objet enveloppé dans du papier de soie. Il le posa sur la table sous le regard impassible du

Turc. Lentement le policier développa le papier et un poignard effilé apparut, dont la lame était tachée et rouillée. Il prit l'arme et la tendit au Turc.

« Cet objet vous appartient, je crois », dit-il d'une voix douce.

L'homme prit le poignard et l'examina à la lumière de la lampe. Puis il le rendit à T. X.

« C'est exact. Il est à moi. »

T. X. sourit.

« Vous comprenez sans doute comment j'ai pu identifier son propriétaire. Il porte l'inscription Hussein Effendi, Durazzo, gravée près du manche.»

Le Turc hocha la tête sans mot dire.

« Cette arme a servi à accomplir un assassinat dans ce pays.

— Si telle est la volonté de Dieu, dit le Turc, ces choses peuvent arriver même dans une grande ville comme Londres.

— C'est votre couteau, risqua T. X.

— Oui, mais ma main était à Durazzo, effendi. »

A nouveau, il jeta un regard sur le poignard.

« Ainsi le « Romain Noir » est mort, effendi ?

— Le « Romain Noir » ? fit T. X. étonné.

— Oui, le Grec Kara. C'était un méchant homme. »

T. X. se leva et se penchant par-dessus son bureau scruta son interlocuteur du regard.

« Vous savez donc qu'il s'agit de Kara? »

Le Turc haussa les épaules.

« Ce n'était pas difficile à deviner, les journaux sont pleins de ce meurtre. »

T. X. se rassit, désappointé et furieux contre lui-même.

« C'est juste, dit-il, mais je ne croyais pas, Hussein Effendi, que vous lisiez nos journaux. » Et après un moment de silence, il ajouta: « J'ai trouvé ce poignard dans un égoût où le meurtrier a dû le jeter. Hussein Effendi, vous devez savoir qui est cet assassin. »

Le Turc leva ses mains lentement jusqu'à la hauteur de ses épaules.

« Bien que je sois chrétien, j'admire la sagesse de certains proverbes musulmans. Or, l'un d'eux dit: « Les méchants périront de la main des justes. » Je suis un homme juste, Excellence, et je n'ai jamais commis aucun acte indigne dans ma vie. Je suis en rapport avec des Grecs, des Italiens, des Français, des Anglais et des Juifs et je peux me vanter de ne jamais avoir trompé aucun d'eux. S'il m'est arrivé de tuer un homme, Dieu m'est témoin que je ne l'ai fait que pour l'empêcher de faire du mal aux miens. Demandez plutôt à ce poignard qui il a tué. Je ne répondrai pas avant qu'il ait parlé lui-même. Car un autre proverbe dit que le soldat est l'esclave de son épée. »

T. X. sourit désemparé.

« J'espérais que vous seriez capable de m'aider... Je l'espérais et je le craignais. Cependant, si vous vous refusez à parler, je ne puis vous y contraindre. Je vous suis reconnaissant d'être venu jusqu'ici, bien que notre entrevue soit infructueuse pour moi. »

A nouveau il sourit, et tendit la main au Turc.

« Excellence, dit l'homme, il y a des choses dans la vie qu'il vaut mieux abandonner à elles-mêmes, il y a des moments où la justice devrait rester aveugle pour ne pas trouver de coupable et le cas devant lequel nous nous trouvons est précisément de ceux-là. »

Là-dessus l'entrevue prit fin. T. X. se rendit alors à Portman Place où il devait rencontrer Belinda Mary.

« Où donc M. Lexman se propose-t-il de faire sa conférence? demanda la jeune fille, et quel est au juste le sujet qu'il traitera?

— Un sujet d'une actualité brûlante, répondit T. X. avec gravité. Il a intitulé cette conférence « Le Mystère de la Lueur dans l'Ombre ». Sa carrière semble prédestiner John Lexman à démêler l'énigme de ce meurtre invraisemblable. Je suis persuadé que s'il voulait mettre au service de Scotland Yard son génie policier, il accomplirait des merveilles. Il a invité des personnalités de marque

à cette conférence et, avant tout, les chefs de la police secrète de tous les pays civilisés. Le célèbre O'Grady s'est déjà embarqué pour l'Angleterre, et le chef de la police russe lui-même a accepté l'invitation tant cette affaire passionne partout les milieux policiers. Car John Lexman ne se contentera pas de faire une vulgaire conférence, il a promis de nous révéler l'identité du meurtrier. »

La jeune fille réfléchit un instant.

« Et où parlera-t-il?

— Je ne sais pas, mais cela n'a pas d'importance.

— Mais si. Ne pourriez-vous pas le décider à venir faire cette conférence chez moi?

— A Portman Place? demanda-t-il étonné.

— Non. J'ai loué un petit pied-à-terre à Blackheath. C'est là que je voudrais demander à Lexman de venir.

— Mais pourquoi?

— Je vous en prie, Tommy, ne me posez pas de questions. »

Devant le ton sérieux de la jeune fille, il n'insista pas.

« J'écrirai tout à l'heure à Lexman pour lui faire cette proposition », déclara-t-il.

C'est par téléphone que John Lexman lui fit savoir sa réponse.

« J'accepte. Je cherchais précisément un endroit

en dehors de Londres et puisque Miss Bartholomew a l'obligeance de mettre sa maison à ma disposition, je l'invite à assister à cette conférence et je m'engage à ne rien dire qui puisse la choquer. »

C'est ainsi que le nom de Belinda Mary Bartholomew voisina sur la liste des invités avec ceux des chefs de police accourus de divers pays pour apprendre le fin mot du mystère des deux bougies qui reposaient dans le Musée Noir de Scotland Yard.

CHAPITRE XIX

Le vaste salon avait été débarrassé de la plus grande partie de son mobilier et l'assistance cosmopolite prit place, impatiente d'entendre des révélations qui promettaient d'être sensationnelles. La maîtresse de maison, Belinda Mary, se tenait sur le seuil de la porte qui faisait communiquer le salon avec son bureau. T. X. lui avait présenté les principaux invités qui, en attendant l'ouverture de la séance, échangeaient leurs impressions sur les grandes affaires criminelles du moment. Enfin, on annonça l'arrivée de John Lexman.

Le romancier semblait très fatigué, mais il s'efforça de répondre par un sourire aimable aux salutations de l'assemblée. Il alla se placer auprès d'une table où il disposa quelques feuilles de papier et, sans préambule, entra dans le cœur même du sujet :

Le récit de John Lexman

« Je suis, ainsi que vous ne l'ignorez sans doute pas, l'auteur de plusieurs romans policiers qui doivent leur succès à leur solution inattendue de problèmes criminologiques. Le chef de la police de ce pays a eu la bonté de me dire que mes œuvres étaient quelque chose de plus que de simples romans à sensation et que le soin que j'apportais à trouver le dénouement des situations les plus inextricables était profitable, non seulement aux simples lecteurs, mais aussi aux membres de la police.

« Bien que je n'aie jamais considéré mon activité passée avec tant de sérieux et ne lui aie pas accordé une portée aussi étendue, je vois maintenant que ce travail qui me semblait sans but précis possédait, à mon insu, un sens profond.

« Excusez-moi de placer ma personne au centre de ce récit, mais cela est absolument nécessaire pour la compréhension de mon exposé et ceux qui ont eu la patience de me suivre dans l'étude psychologique des criminels fictifs de mes romans voudront bien, je l'espère, me permettre de retracer les diverses étapes qui ont amené l'assassin de Kara à accomplir son acte.

« Vous connaissez tous les principaux faits de la vie de cet homme. Vous savez de quelle sorte d'être il s'agissait; vous possédez les preuves de

sa cruauté inhumaine, vous savez qu'il était comme une souillure sur la terre de Dieu, une créature monstrueuse agitée par les plus viles passions... »

Ici, John Lexman relata le meurtre de Vassalaro.

« Je sais maintenant comment la chose est arrivée, dit-il. J'avais reçu, parmi d'autres cadeaux de Noël, un revolver que m'envoyait un « admirateur inconnu ». Cet inconnu n'était autre que Kara qui avait fixé les détails de son plan diabolique trois mois à l'avance. Il se doutait que j'allais ranger cette arme au fond d'un tiroir et que je ne songerais jamais à m'en servir, et il para à cette éventualité.

« Trois semaines plus tard, ma maison fut l'objet d'une maladroite tentative de cambriolage. Je m'étais tout de suite aperçu de cette maladresse, car le cambrioleur, après avoir fait un grand vacarme, s'était enfui en se contentant de briser les vitres de mon salon. Il était naturel qu'en prévision d'une deuxième tentative — ma maison se trouvant en effet en dehors du village — je songeasse à placer mon revolver à la portée de ma main. Pour s'en assurer, Kara vint le lendemain écouter de ma bouche le récit de cet événement.

« Il ne me parla pas de revolver, mais je me souviens maintenant lui avoir dit que j'en possédais un. Une quinzaine de jours plus tard, une deuxième tentative de cambriolage eut lieu dans

ma maison. Je dis tentative, mais je ne crois pas que son auteur ait réellement voulu me dérober quoi que ce soit. Cette mise en scène n'était destinée qu'à me rappeler mon revolver.

« Cette fois encore, Kara vint me voir et je dus sans doute lui parler de mon arme. C'était tout naturel puisque depuis le matin, l'événement de la nuit était le seul sujet de conversation entre ma femme, mes domestiques et moi.

« Puis vint la lettre de menaces qui, comme par hasard, arriva pendant une visite de Kara. La nuit du crime, tandis que Kara était encore dans ma maison, je sortis voir si son chauffeur était prêt. Kara, resté seul avec ma femme, trouva un prétexte pour aller dans la bibliothèque. Il chargea mon revolver, comptant que je n'appuierais sur la gâchette qu'en face de mon adversaire menaçant. C'était là le point le plus risqué de son plan, car, avant de m'adresser l'arme, il avait remplacé le ressort ordinaire par un autre si sensible qu'au moindre contact de la gâchette les coups partaient sans que rien ne pût les arrêter.

« Vous connaissez tous les événements de cette nuit-là. »

John Lexman conta ensuite son procès et esquissa en quelques mots la vie qu'il avait menée à la prison de Dartmoor.

« Kara savait qu'en réalité je n'étais pas cou-

pable et que ma grâce allait être signée. Or, la haine qu'il me portait parce que je possédais ce qu'il avait convoité en vain n'était pas encore assouvie. Il conçut un autre plan afin de me faire subir, à moi et à celle que j'aimais, des tortures inhumaines.

« Vous ne saviez pas, dit-il en se tournant vers T. X., qu'un mois à peine après mon incarcération, un homme était venu voir ma femme, lui racontant qu'il venait de quitter la prison de Dartmoor où il m'avait vu. La description qu'il lui fit de mon état était suffisante pour faire s'effondrer la femme la plus courageuse. C'était le récit de tortures et de brutalités inouïes, de maladies et de la folie qui me menaçait.

« Telle était la tactique de Kara. Ne pas frapper avec un couteau ou un fouet, mais torturer l'esprit par des paroles venimeuses. Lorsqu'il apprit que j'allais être relâché — il avait assez de relations pour le savoir avant que la chose ne devînt officielle — il conçut son grand projet. Il ne disposait que de deux jours pour le mettre à exécution.

« Par l'intermédiaire d'un de ses agents, il se mit en rapport avec un gardien corruptible qui était sur le point d'être renvoyé sous l'inculpation de trafic avec les prisonniers. La somme qu'il lui offrit était trop alléchante pour être dédaignée par cet individu vénal. Kara acheta un monoplan et vous n'ignorez pas que c'était un aviateur émérite. A

bord de cet avion, il se rendit à Devon à l'aube et atterrit à un endroit d'où il ne pouvait attirer l'attention. Je ne m'étendrai pas sur l'histoire de mon évasion. Mon vrai récit commence au moment où je posai les pieds sur le pont du yacht de Kara. Je demandai naturellement à voir ma femme. Cependant, Kara insista pour que j'aille me changer dans ma cabine et je sentis alors que je n'avais échangé ma cellule de Dartmoor que contre une autre prison. Cependant, des vêtements propres m'attendaient et ce fut pour moi une vraie volupté que d'enfiler du linge fin après le grossier uniforme pénitentiaire.

« Un steward du Grec me conduisit dans le salon où ma chère femme m'attendait. »

Des larmes étranglèrent la voix de John Lexman et il resta un moment sans pouvoir maîtriser son émotion.

« Elle s'était d'abord méfiée de Kara, reprit-il, mais il lui avait montré le monoplan et lui avait expliqué en détail le plan de ma libération. Cependant elle n'était pas encore tout à fait rassurée et elle avait suivi en canot la marche de l'avion jusqu'à notre embarquement.

« La joie de la liberté reconquise n'est qu'un vain mot pour ceux qui ont le bonheur de n'en avoir jamais été privés. Cela paraît un lieu commun, mais je n'ai pas le temps de m'étendre en

subtilités. Le voyage s'effectua sans encombre. Nous ne voyions Kara qu'à de rares intervalles, car il se montrait discret et nous laissait à nous-mêmes. Nous craignions beaucoup le passage de Gibraltar où les autorités britanniques auraient pu perquisitionner sur le yacht. Cependant Kara avait prévu ce danger et avait pris assez de combustible pour ne pas avoir à s'arrêter en cours de route. Notre traversée de la Méditerranée fut assez houleuse, cependant nous arrivâmes enfin à Durazzo. Nous dûmes nous déguiser pour débarquer, Kara craignait des difficultés de la part du consul anglais. Nous endossâmes donc des vêtements turcs. Grace s'enveloppa de voiles épais tandis que j'enfilais un cafetan graisseux ce qui, avec mon visage émacié, me donnait tout à fait l'aspect d'un indigène.

« La demeure de Kara se trouve à dix-huit kilomètres de Durazzo. Elle est située dans une contrée presque déserte et on l'atteint par des sentiers rocailleux traversant les montagnes. La région est sauvage et inculte. Il nous fallut franchir des marais et longer d'énormes lagunes, puis monter à l'assaut de terrasses rocheuses avant de trouver un sentier.

« Le château de Kara est cependant entouré de champs de maïs, de froment et de plantations d'oliviers. Il est bâti sur un plateau et, ainsi, isolé par les marais et les montagnes, il apparaît comme un

vrai château fort moyenâgeux. D'un style plus mauresque que turc, c'est une sorte de palais oriental d'une construction influencée par l'architecture italienne, comportant de vastes cours entourées de colonnades blanches, de grands vestibules dallés, de fontaines et de pièces fraîches et ombreuses.

« En passant sous le porche, je compris les bruits qui m'étaient parvenus sur la puissance de Kara. Il avait à son service une armée de domestiques, tous des orientaux silencieux et serviles. Mon libérateur me conduisit d'abord dans sa propre chambre.

« C'était une pièce immense, avec des divans moelleux le long des murs, un mobilier de salon de style français et un énorme tapis persan d'une beauté extraordinaire. Je tiens à répéter que l'attitude de Kara à notre égard pendant tout le voyage avait été parfaitement amicale et qu'il avait même fait preuve d'une délicatesse et d'un tact qui m'avaient surpris.

« A peine avions-nous franchi le seuil de sa chambre qu'il se tourna vers moi et avec sa bonhomie habituelle me dit:

« — Voulez-vous visiter votre appartement?

« J'acquiesçai de la tête. Il frappa dans ses mains. Un grand Albanais s'encadra dans l'ouverture de la portière et s'inclina jusqu'au sol.

« Kara lui parla en turc,

« — Suivez cet homme, me dit-il ensuite.

« Je fis ce qu'il me disait mais, à peine avais-je fait quelques pas, que plusieurs hommes se ruèrent sur moi, me terrassèrent, me bâillonnèrent avec un fez sale et, avant que j'aie pu me rendre compte de ce qui se passait, j'avais les bras et les jambes ligotés.

« Je compris alors la traîtrise de cet homme et mes premières pensées furent pour Grace. Je luttais désespérément contre les trois gaillards qui m'avaient assailli, mais en vain. Les créatures de Kara me jetèrent dans une chambre vide. J'étais sans doute étendu depuis une demi-heure par terre lorsque la porte s'ouvrit. Les trois domestiques entrèrent accompagnés d'un quatrième, un nommé Salvolio. Il parlait fort bien l'anglais et me fit comprendre dans cette langue que toute résistance était inutile. On me conduisit ainsi ligoté dans la chambre de Kara où celui-ci me reçut assis dans un confortable fauteuil, une cigarette à la bouche. Près de lui se trouvait ma femme encore vêtue de son déguisement turc. Elle n'était pas ligotée. Mais lorsqu'en m'apercevant elle fit mine de se précipiter vers moi, les gardes la retinrent brutalement.

« — John Lexman, me dit Kara d'une voix narquoise, votre grande désillusion ne fait que commencer. J'ai diverses choses à vous dire qui ne vous seront pas précisément agréables.

« Et c'est alors que j'appris la nouvelle de mon acquittement.

« — Après m'être donné tant de mal pour vous envoyer en prison, reprit Kara, vous admettrez que je ne pouvais pas laisser bouleverser mon plan en restant les bras croisés. Car, voyez-vous, j'ai grande envie de vous être désagréable.

« Il parlait sur un ton de conversation ordinaire, suave, presque badin.

« — Je vous hais pour deux raisons, poursuivit-il. D'abord vous avez la femme que je désirais. Pour un homme comme moi, c'est déjà un crime impardonnable. Je me suis toujours moqué des femmes, car je suis un de ces rares hommes qui les dédaignent sincèrement. Mais votre femme m'a inspiré un désir particulier. Et elle m'a repoussé, probablement parce qu'elle vous préférait.

« Il fixa sur moi des yeux railleurs.

« — Vous pensez sans doute que je la désire toujours et que je n'ai agi de la sorte que pour la mettre dans mon harem. Croyez bien que cette pensée est à cent lieues de moi. Le Romain Noir ne se contente pas des restes d'un homme comme vous. Je vous déteste tous les deux et je veux bien vous confier que je vous réserve des souffrances plus terribles que votre imagination, pourtant riche, ne pourrait en forger. Me comprenez-vous? ajouta-t-il d'une voix calme.

« Je ne répondis pas. Je n'osai pas regarder Grace lorsqu'il se tourna vers elle.

« — Je suppose que vous aimez votre époux, ma chère. Eh bien, votre amour sera mis à une rude épreuve; vous verrez cet homme devenir une loque humaine sous vos yeux. Vous le verrez brutalisé comme on ne brutalise pas les bêtes. Dorénavant vous êtes tous deux mes esclaves et moins que mes esclaves.

« Il frappa dans ses mains. L'entrevue était terminée et je ne devais plus revoir Grace qu'une seule fois. »

John Lexman s'arrêta de parler et enfouit son visage entre ses mains.

« Je fus conduit dans un caveau creusé dans le roc. Ils m'enchaînèrent les pieds et m'abandonnèrent à moi-même. Une fois par jour, on m'apportait un peu de viande de chèvre et un broc d'eau. Une fois par semaine, Kara venait me rendre visite. Hors de la portée de ma chaîne, il se faisait installer un petit pliant, s'y asseyait, fumait et parlait. Dieu, tout ce que cet homme pouvait me dire! Toutes les horreurs avec lesquelles il pouvait me glacer le sang! Et c'était toujours Grace l'objet de ces récits. Il devait raconter les mêmes choses à ma femme à mon sujet. Ne me demandez pas de les répéter. »

John Lexman frissonna et ferma les yeux.

« Telles étaient les armes avec lesquelles cet homme combattait. Il ne me faisait pas assister aux tortures qu'il infligeait à ma bien-aimée, il se contentait de venir là et de me décrire avec une précision atroce, les « distractions » qu'il s'offrait à ses dépens.

« Je crus bien souvent devenir fou. A deux reprises, je me précipitai vers lui et, à deux reprises, la chaîne qui m'attachait se tendit à se rompre et me fit trébucher sur le sol de roc de ma prison. Une fois il amena un garde-chiourme pour me faire fouetter sous ses yeux, mais je me soumis à cette torture avec tant de sang-froid qu'il n'y trouva pas la satisfaction qu'il recherchait.

« Je vous ai dit tout à l'heure que je ne devais plus revoir Grace qu'une seule fois et voici dans quelles circonstances.

« Le lendemain de ce supplice, Kara médita de se venger de mon indifférence. L'unique lucarne de ma prison donnait sur un lac. On y amena Grace dans un canot, de façon à ce que je pusse bien la voir. Et le fouet qui m'avait été donné la veille lui fut appliqué sous mes yeux. Je ne puis vous en dire davantage, fit John Lexman avec un rauque gémissement.

« Toujours est-il que le monstre put se féliciter. J'étais complètement fou de douleur. Mon Dieu! ce fut le moment le plus atroce de ma vie.

« Lorsque l'hiver fut arrivé, mes geôliers me conduisaient, des chaînes aux pieds, dans la forêt pour ramasser du bois. Il n'y avait aucune raison pour me faire faire ce travail, mais, ainsi que Salvolio me l'apprit, Kara craignait que je ne fusse trop bien dans ma prison. En effet, le caveau était si bien abrité que le froid n'y pénétrait guère. Puis Kara repartit. Je pensais qu'il s'était rendu en Angleterre. A son retour, sa fureur était encore accrue. Un de ses plans avait dû échouer et la torture morale qu'il m'infligea fut plus cruelle que jamais.

« Auparavant, il ne venait me voir qu'une fois par semaine. Maintenant il me visitait tous les jours. Bien que ces apparitions eussent lieu en général dans l'après-midi, une fois il me fit réveiller au milieu de la nuit. Il se tenait sur le seuil, une lanterne à la main, son inévitable cigarette au coin des lèvres. Il était vêtu comme à l'ordinaire d'un costume albanais composé d'une sorte de courte jupe blanche et d'une veste de zouave. Il posa sa lanterne contre le mur et dit:

« — Je crois que votre femme est près d'expirer, Lexman. J'aurais cru les Anglaises plus résistantes.

« L'expérience m'avait appris à ne pas ouvrir la bouche pendant ces visites. Aussi accueillis-je cette nouvelle en silence.

« — J'ai envoyé chercher un médecin à Durazzo,

continua Kara, car vous comprenez qu'après m'être donné tant de peine pour vous, je ne voudrais pas que la mort vienne contrecarrer mes plans. Elle est à bout de forces, répéta-t-il avec une satisfaction où perçait cependant la contrariété. Ce matin elle vous a appelé à trois reprises.

« Je ne me serais jamais cru capable de réprimer ma douleur comme je le fis devant Kara.

« — Kara, lui dis-je de ma voix la plus calme, que vous a-t-elle fait pour que vous lui infligiez un tel supplice?

« Il envoya en l'air une longue bouffée de fumée dont il suivit les évolutions.

« — Ce qu'elle m'a fait? dit-il sans quitter des yeux les volutes de fumée. — Je n'oublierai jamais son regard, son geste et l'intonation de sa voix. — Elle m'a fait ce qu'une femme peut faire à un homme: elle a éveillé en moi un sentiment. Avant qu'elle m'ait éconduit, j'avais le monde à mes pieds; je pouvais faire tout ce que je voulais; il suffisait d'un signe de mon petit doigt pour que tous s'inclinent et un seul mot de cette femme a tout bouleversé. Oh! n'allez pas croire que je sois homme à me laisser abattre par un amour malheureux! D'ailleurs, je n'ai jamais aimé cette femme au sens propre du mot. Simplement elle a ébranlé ma foi en moi-même. Depuis, toutes les fois que j'arrivais à un moment critique, l'assurance, la foi en moi-

même qui ne m'avait jamais abandonné auparavant et qui est la condition première du succès me faisait soudain défaut. L'image de cette femme maudite se dressait alors dans mon esprit et semblait railler ma faiblesse.

« Je la haïssais et je la hais encore, continua-t-il avec violence. Et même si elle meurt aujourd'hui, je ne cesserai de la haïr, car son souvenir pèsera toujours sur mes pensées pour compromettre jusqu'à la fin de mes jours tout ce que j'entreprends.

« Il se pencha en avant, ses coudes sur ses genoux, un poing serré sous son menton — je le vois encore — il me fixait.

« — J'aurais pu être roi de ce pays, reprit-il d'une voix âpre. Je n'avais qu'à étendre la main pour m'emparer du trône d'Albanie. Comprenez-vous ce que cela signifie pour un homme comme moi? Mais il me reste encore une chance: si je pouvais garder votre femme en vie, si je pouvais voir sa raison et sa santé s'ébranler peu à peu, si je pouvais la voir se transformer en un squelette pitoyable tombant à genoux à ma vue, alors peut-être pourrais-je reconquérir la foi en mon pouvoir. Rassurez-vous, ajouta-t-il en hochant la tête, votre femme aura les meilleurs soins médicaux qu'on puisse obtenir dans ce pays.

« Là-dessus, Kara partit et je ne devais pas le revoir pendant longtemps. Le lendemain, il me fit

parvenir une petite note m'annonçant la mort de Grace. »

John Lexman se mit à arpenter la pièce, la tête penchée sur sa poitrine.

« Et depuis ce moment, dit-il, je n'ai vécu que pour une chose... châtier Remington Kara. Et je l'ai châtié. »

John Lexman s'arrêta au milieu de la pièce et se frappa la poitrine de son poing.

« J'ai tué Remington Kara », dit-il.

Un cri d'étonnement s'échappa de toutes les bouches. T. X. fut le seul à qui cette révélation ne causa pas la moindre surprise.

CHAPITRE XX

Après une brève interruption, Lexman reprit son récit:

« Je vous ai déjà dit qu'il y avait dans le palais de Kara un homme nommé Salvolio. C'était un criminel condamné aux travaux forcés à perpétuité dans une prison de l'Italie du sud. Il devait sa liberté à une évasion mystérieuse sur un petit canot dans l'Adriatique. Comment Kara l'avait engagé, je ne saurais vous le dire. La nationalité de Salvolio reste également un mystère pour moi. Il était sans doute Grec ou Italien. Toujours est-il que c'était un être vil dont la bassesse n'était dépassée que par celle de Kara.

« Cet homme maniait le couteau avec une dextérité qui tenait du miracle. Je l'ai vu un jour tuer un de mes gardes qui m'avait donné une nourriture meilleure que d'habitude avec autant de désinvolture que s'il se fût agi d'un rat.

« Voici un souvenir de lui, ajouta John Lexman en désignant la cicatrice qui sillonnait sa joue. Pen-

dant l'absence de son maître il crut sans doute de son devoir de poursuivre l'œuvre de celui-ci et d'imiter ses méthodes. Il me révéla un nouveau détail des tortures que subissait ma pauvre Grace. Elle avait une peur nerveuse des chiens. Kara l'avait appris je ne sais comment et dans sa chambre — elle avait une prison plus confortable que la mienne — il attacha quatre chiens féroces avec des chaînes d'une longueur suffisante pour qu'ils pussent atteindre ma femme.

« Une allusion que cet homme se permit de faire sur Grace devant moi m'aveugla de colère. Je me ruai sur lui. Il tira alors son couteau et c'est par miracle que j'échappai à son coup; il ne réussit qu'à m'érafler la joue. Il avait sans doute reçu l'ordre de ne pas me blesser, car il s'affola tout de suite de son acte. En effet, à son retour, Kara découvrit ma cicatrice, fit une enquête et apprenant que Salvolio en était l'auteur, il le fit bâtonner au milieu de la cour au point qu'il ne put se tenir debout pendant plusieurs jours.

« Cet être vil devait me haïr avec autant de force que son maître. Après la mort de Grace, Kara partit subitement et je fus réduit à la merci de cet homme. Cette fois il devait avoir toute liberté d'agir avec moi à sa guise. Le principal objet de la haine de Kara ayant disparu, le Grec commençait à se désintéresser de moi.

« Le premier soin de Salvolio fut de réduire ma nourriture. Par bonheur, je n'avais guère d'appétit. Néanmoins, comme on me donnait de moins en moins à manger, je commençais à ressentir les effets de l'inanition, lorsqu'un jour un événement se produisit qui devait tout changer et m'ouvrir le chemin de la liberté et de la vengeance.

« Salvolio était loin de partager le mode de vie austère de son maître. Il organisait souvent dans le palais de petites orgies auxquelles il conviait des danseuses de Durazzo et des notables du voisinage, car il était flatté de pouvoir amuser des seigneurs. Pendant l'absence de Kara, il régnait en maître dans le palais.

« La nuit dont je vous parle, les réjouissances se prolongèrent plus qu'à l'ordinaire, car les premières lueurs de l'aube filtraient déjà par la fenêtre de mon cachot quand la porte de ma cellule s'ouvrit et Salvolio, complètement ivre, se dressa sur le seuil. Il était accompagné d'une jeune fille, que je crus d'abord une danseuse.

« Un moment il resta ainsi dans l'ouverture de la porte à s'entretenir avec la jeune fille, en turc ainsi que je pus en juger par quelques mots qui me parvinrent.

« Quelle qu'elle fut, cette jeune fille semblait épouvantée. Bien qu'il la tînt enlacée d'un bras, elle s'écartait de lui autant qu'elle pouvait. Le fait est

qu'elle n'appartenait pas à la catégorie des invitées ordinaires de Salvolio. C'était la fille d'un marchand turc de Scutari converti au christianisme.

« Son père était arrivé à Durazzo pendant la première guerre balkanique et c'est alors que Salvolio avait fait sa connaissance et qu'un roman s'était ébauché entre eux, qui avait eu pour résultat la fuite de la jeune fille de la maison paternelle. Excusez cette digression, mais ce détail n'est pas sans importance pour ce qui va suivre.

« Ainsi que je viens de vous le dire, la jeune fille semblait épouvantée et impatiente de quitter la prison. Sans doute la vue du prisonnier hirsute que j'étais et la conscience que son compagnon était ivre mort l'effrayaient. Cependant Salvolio ne voulait pas la laisser partir sans lui montrer un peu de l'autorité dont il jouissait dans le palais. Il vint en titubant vers moi, son long couteau à la main, et se mit à proférer des injures grossières que je connaissais trop bien pour m'en émouvoir.

« Puis il m'assena un coup de poing dans les côtes, mais cela non plus ne me fit pas perdre mon sang-froid. J'avais trop l'habitude que cette brute me traitât ainsi. Tout en me soumettant sans broncher à ces mauvais traitements, j'observais une scène qui se passait dans le dos de mon bourreau.

« La jeune fille se tenait devant la porte ouverte,

suivant avec horreur les brutalités de Salvolio. Soudain à côté d'elle un homme apparut. C'était un Turc à barbe blanche, plein de dignité. Elle l'aperçut et allait pousser un cri de stupéfaction lorsque, d'un geste, il lui imposa silence et lui indiqua le couloir sombre. Sans prononcer une parole, la jeune fille s'éloigna sans que ses sandales fissent le moindre bruit sur les dalles. Salvolio dut à ce moment remarquer une lueur de surprise dans mes yeux, car il cessa de me battre et se retourna.

« D'un bond le vieux Turc se trouva auprès de lui, l'immobilisa en l'enlaçant de son bras gauche et, un instant, les deux hommes formèrent un couple bizarre comme s'ils allaient s'élancer dans un tour de valse. Le Turc était d'une tête plus grand que Salvolio et un coup d'œil suffisait pour se rendre compte que c'était un homme d'une force peu commune.

« Ils se fixèrent un long moment et, sous ce regard, Salvolio reprit ses esprits. Tout à coup, le Turc frappa doucement son adversaire entre les côtes. Je dis doucement, car son geste était désinvolte et sans effort, mais Salvolio eut un spasme de douleur et s'écroula sur le sol comme une masse. Le Turc se pencha sur Salvolio, essuya son couteau sur la veste du misérable et le remit tranquillement à sa ceinture.

« Il me jeta un regard et s'apprêtait à partir,

quand tout à coup il s'arrêta et d'un air soucieux me demanda:

« — Qui êtes-vous?

« En quelques mots je lui expliquai ma situation. Il s'approcha, examina mes chaînes et hocha la tête.

« — Jamais on ne pourra les ouvrir.

« Il saisit une chaîne, l'enroula par deux fois autour de son bras et, en appuyant son coude contre sa hanche, il tira de toutes ses forces. La chaîne céda. Il me saisit par les épaules et m'aida à me lever. Puis il me tendit un revolver qui pendait à sa ceinture.

« — Vous pourriez en avoir besoin avant de gagner Durazzo, dit-il.

« Sa ceinture scintillait d'armes de toutes sortes. Je ne comptai pas moins de trois revolvers. Sans doute était-il venu dans l'intention de soutenir une lutte. Nous quittâmes la prison. J'étais libre.

« C'était la deuxième fois, depuis dix-huit mois, que je respirais l'air frais. Mes genoux fléchissaient à la fois de faiblesse et d'émotion. Le Turc referma la porte de la prison et se dirigea vers la jeune fille qui nous attendait au bord du lac. Elle pleurait doucement. Il lui murmura quelques mots et ses sanglots cessèrent.

« — Ma fille nous conduira, dit-il. Je ne connais pas bien cette région.

« Je me bornerai à vous raconter l'essentiel de

ce qui arriva ensuite. Nous gagnâmes Durazzo au cours de l'après-midi. Personne ne nous avait poursuivis. Sans doute ma disparition et le corps de Salvolio ne furent remarqués que beaucoup plus tard. Cela se comprend si l'on pense que Salvolio était le seul à avoir le droit de pénétrer dans ma cellule et que les autres domestiques n'osaient pas forcer la consigne.

« Le Turc me conduisit dans sa maison et un ami vint me délivrer du reste de mes chaînes.

« Ce Turc s'appelle Hussein Effendi.

« La nuit même nous partîmes de Durazzo pour aller chez un vieux parent de mon sauveur. Il n'était pas sûr de ne pas avoir à répondre de son acte et préférait s'éloigner. En trois mois j'ai connu l'Albanie telle qu'elle est et j'ai vu des choses que je n'oublierai jamais.

« S'il existe au monde un homme meilleur que Hiabam Hussein Effendi, je ne l'ai pas encore rencontré. C'est lui qui me donna l'argent nécessaire pour quitter l'Albanie. Je le priai aussi de m'offrir le couteau avec lequel il avait tué Salvolio. Hussein Effendi savait que Kara se trouvait en Angleterre et il me fournit des renseignements sur lui. Je me rendis en Italie et m'arrêtai à Milan. C'est là que j'appris qu'un excentrique, un Anglais qui était arrivé quelques jours auparavant à Gênes, venant d'Amérique du Sud, était gravement malade dans

mon hôtel. Celui-ci, inutile de vous le dire, n'était pas un établissement de premier ordre et nous n'étions que deux Anglais à y loger. Comment ne pas aller rendre visite à un compatriote malade dans ces conditions? Lorsque je l'aperçus, son visage me sembla familier et, en effet, en apprenant son nom, je me rappelai en quelles circonstances je l'avais vu auparavant.

« C'était George Gathercole qui rentrait d'Amérique du Sud. Il souffrait de la malaria et d'un empoisonnement du sang et, pendant plus d'une semaine, je luttai avec un médecin italien contre la mort. C'était un malade plein de patience, dit Lexman avec un sourire triste, bien que d'humeur inégale, mordant dans son langage et brusque dans ses manières. Il est mort le 17 janvier de cette année. Il me confia ses papiers et c'est en parcourant ceux-ci que je conçus l'idée de la façon dont je pourrais approcher Kara.

« Je trouvai en effet dans la correspondance du défunt une lettre de Kara et je me rappelai que le Grec m'avait parlé d'un voyage entrepris pour lui par George Gathercole. J'étais fermement décidé à tuer Kara et ceci de façon à ne laisser aucune trace de ma culpabilité.

« De même qu'il avait médité ma ruine en calculant d'avance le moindre détail pour dissimuler la voie qu'il suivait, de même, moi, je préparai sa

mort sans que le moindre indice pût en faire découvrir l'auteur.

« Je connaissais sa maison et certaines de ses habitudes. Je savais que loin de son château féodal d'Albanie où il était gardé par une armée de domestiques, il vivait dans la terreur perpétuelle d'une agression. Je connaissais l'existence de sa porte à loquet d'acier et le plan que je formai tenait compte de toutes ces particularités. De plus, je voulais que, avant de mourir, Kara connût exactement le châtiment qui l'attendait. Une mort soudaine aurait été trop douce.

« Il y avait une certaine ressemblance entre Gathercole et moi. Ma barbe avait poussé dans la prison et je connaissais assez bien les manières du défunt pour pouvoir l'imiter. Mon premier soin fut d'annoncer mon arrivée d'une manière indirecte. Je suis assez bon journaliste et des renseignements puisés dans les livres aidant, je pus rédiger un article bien documenté sur la Patagonie. J'envoyai mon article au *Times*, avec une carte de Gathercole que je trouvai dans ses papiers. Je louai une maison meublée non loin de Scotland Yard et payai mon loyer d'avance. Ayant soin de me comporter de la manière excentrique propre à Gathercole, j'impressionnai fortement mon logeur. Tout cela était nécessaire pour mon identification ultérieure. Il ne me restait plus qu'à fixer un jour. Le matin

de la date décisive, j'envoyai mes malles avec mes effets personnels au Great Williams Hotel.

« Dans l'après-midi, je me rendis à Cadogan Square et guettai la sortie de Kara. C'était la première fois que je le voyais depuis que j'avais quitté l'Albanie et il me fallut un effort surhumain pour ne pas me jeter sur lui dans la rue. Dès qu'il se fut éloigné, j'entrai dans sa maison en adoptant la démarche et la façon de parler de Gathercole. Je vis alors se dresser devant moi une difficulté inattendue, car je reconnus dans le valet qui m'ouvrit la porte un camarade d'infortune de la prison de Dartmoor qui travaillait avec moi le jour de mon évasion. Il me suffit d'entendre sa voix pour l'identifier et je me demandai avec angoisse si ma barbe et mes lunettes suffiraient à lui cacher ma propre identité.

« Cependant il ne semblait pas me reconnaître, bien que je fisse tout pour l'éprouver. Je m'approchai de lui le plus possible et de cette façon bizarre qui caractérisait le pauvre Gathercole je l'invitai à vérifier la blancheur de ma barbe. Satisfait du résultat de cette expérience, je retournai chez moi et attendis jusqu'au soir. Au cours de ma visite dans la maison de Kara, j'avais constaté qu'il y avait deux lignes téléphoniques distinctes. Je devinai que l'une d'elles était une ligne privée et comme je savais que Kara était obsédé par la peur, je con-

clus qu'il s'agissait d'une ligne qui le reliait à la police. D'ailleurs Kara avait déjà une installation analogue dans son palais d'Albanie ainsi que Hussein me l'avait dit.

« Le soir, je fis le tour de la maison et je guettai le moment où la lumière se ferait dans sa chambre. J'attendis un peu et à dix heures dix je sonnai à la porte. Kara était dans sa chambre et le valet me dit de le suivre dans l'escalier. Je craignais encore d'être reconnu par le valet et je ne tenais pas à ce qu'il soit interrogé par la police. J'avais apporté une carte où j'avais tracé son matricule de la prison de Dartmoor et quelques mots l'engageant à fuir au plus tôt.

« Lorsqu'il se retourna pour monter l'escalier je posai cette lettre sur la table du hall. Dans une poche intérieure de mon veston j'avais apporté deux bougies. Je savais déjà comment je les emploierais. Le valet m'introduisit dans la chambre de Kara. Une fois de plus, je me trouvais en face du monstre qui avait tué ma chère femme et fait de ma vie un long et inutile martyre. »

John Lexman se tut un instant et un silence pesant régna dans l'assistance. T. X. se renversa sur sa chaise, la tête penchée sur la poitrine, les mains jointes, son œil perçant posé sur l'écrivain.

Le chef de la police, des rides d'attention creusées sur le front, tiraillait sa moustache et regar-

dait l'orateur sous ses sourcils broussailleux. Le policier français, les mains dans ses poches, la tête penchée un peu de côté semblait boire chaque parole qui sortait de la bouche de Lexman. Le Russe au teint basané et au visage impassible avait l'air d'un masque d'ivoire. O' Grady, l'Américain, un bout de cigare éteint collé au coin des lèvres, s'agitait impatiemment à chaque interruption du récit comme si tout instant qui retardait le dénouement lui était insupportable.

John Lexman reprit la parole:

« Kara se leva et s'approcha de moi tandis que je fermais la porte.

« — Bonsoir, monsieur Gathercole, me dit-il de sa voix la plus suave en me tendant la main.

« Je ne répondis pas. Je le regardais seulement. Une joie sauvage m'inondait, une joie comme je n'en avais jamais éprouvée auparavant.

« Alors il lut la vérité dans mes yeux et se rua vers le téléphone. Mais déjà je l'avais immobilisé. Toute l'amertume accumulée dans mon cœur, toute la douleur des journées de famine et des nuits glacées éclatèrent en moi. Le bras artificiel dont je m'étais muni fit place au bras valide, car je portais tout juste une enveloppe de bois dont je m'étais muni à Paris.

« Je le poussai sur le lit et appuyai un genou sur son ventre.

« — Kara, tu vas mourir, mais la mort que je te réserve est moins cruelle que celle que tu as fait subir à ma femme.

« Il voulut parler, mais ma main encerclait son cou. Je chuchotai à son oreille:

« — Personne ne saura que c'est moi qui t'ai tué, Kara. Songes-y, je m'en irai librement et ce meurtre restera impuni. Toutes tes lettres seront lues, toute ta vie sera dévoilée et le monde saura quel homme tu étais.

« Je relâchai mon étreinte, juste le temps nécessaire pour saisir mon couteau et frapper.

« Je crois qu'il est mort sur le coup », ajouta Lexman simplement.

« Je le laissai où il était et me dirigeai vers la porte, je n'avais pas beaucoup de temps devant moi. Je sortis les bougies de ma poche. La chaleur de mon corps les avait déjà rendues malléables.

« Je soulevai le loquet d'acier et maintins levée la tige avec la plus petite des deux bougies dont une extrémité se trouvait sur le mentonnet et l'autre sous la partie oscillante de la tige. Je savais que la chaleur de la chambre achèverait de ramollir la bougie et que le loquet ne tarderait pas à retomber de lui-même.

« J'avais également pensé au téléphone. Avisant sur la table de nuit un coupe-papier, je le plaçai en équilibre sur un coffret à cigarettes en glissant

une de ses extrémités sous le récepteur du téléphone et posant l'autre sur la seconde bougie que j'avais coupée pour l'ajuster à la hauteur voulue. Sur l'extrémité du coupe-papier placée sur la bougie, je posai deux volumes qui se trouvaient là. Par bonheur ils étaient épais.

« Je ne pouvais pas savoir combien de temps il faudrait à ces bougies pour se ramollir au point que le poids des livres suffit à relever l'extrémité opposée au point de soulever le récepteur. J'espérais que Fisher avait aperçu mon avertissement et qu'il était parti. Cependant, en ouvrant la porte, j'entendis ses pas dans le hall. Il fallait donc continuer la comédie.

« Je me tournai vers l'intérieur de la chambre et continuai une conversation imaginaire avec Kara. C'était horrible, mais ça ne manquait pas non plus d'humour, et j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher de rire.

« Afin de rendre mon alibi encore plus inattaquable, j'engageai avec Fisher une petite conversation, ce qui ne comportait pas de danger, puisque, selon toute évidence, il n'avait pas aperçu ma lettre sur la table. Il ne me fallut pas attendre longtemps car soudain un bruit sec nous parvint de l'étage. Je demandai à Fisher ce que cela voulait dire et il me répondit que son maître fermait son loquet. J'échangeai avec lui encore quelques paroles, puis

sortis, hélai un taxi et me fis conduire à mon logement. Sous mon vaste pardessus je portais un habit de soirée.

« Dix minutes plus tard je sortis de mon logement complètement glabre et redevenu un homme que rien ne distinguait des passants. Je me fis conduire à Scotland Yard. C'est pure coïncidence si précisément pendant notre conversation la deuxième bougie s'affaissa en déclenchant la sonnerie du téléphone. J'ignorais d'ailleurs que cette ligne reliait l'appartement de Kara avec votre bureau et, avant que Mansus ne me l'ait expliqué, je ne me doutais pas de l'origine de ce coup de téléphone.

« Voici tout mon récit. J'ai terminé, dit-il en s'effondrant.

« Vous ferez de moi ce que vous voudrez, murmura-t-il. Kara était un assassin qui avait trempé dans mille crimes. Ç'a été plus fort que moi, je n'ai pu m'empêcher de me venger de lui. Après ce crime je pensais partir en Amérique, mais à mesure que la date de mon départ approchait les diverses étapes de mon martyre ressuscitaient en moi; l'image de ma pauvre chère femme me hantait... »

Il se tenait maintenant devant la table, le visage d'une pâleur mortelle.

« Voici toute l'histoire, répéta-t-il d'une voix sourde.

— Pas tout à fait. »

T. X. bondit sur son siège. C'était Belinda Mary qui avait parlé.

« Si vous permettez, je continuerai votre récit », dit la jeune fille.

Elle parlait avec une maîtrise admirable et T. X., qui n'avait pas l'habitude d'employer de tels qualificatifs, dut reconnaître que c'était le mot qui convenait.

« La plus grande partie de votre récit est vraie, monsieur Lexman, dit cette jeune fille surprenante, sous les regards stupéfaits de l'assistance. Cependant Kara vous a trompé sur un point.

— Que voulez-vous dire? » s'écria John Lexman en se levant d'un mouvement mal assuré.

Pour toute réponse, la jeune fille tira les rideaux qui séparaient le petit salon de la pièce contiguë. Il y eut un moment d'attente qui sembla une éternité à tous, puis, sur le seuil, apparut une jeune femme svelte, belle et grave.

« Mon Dieu, murmura T. X., Grace! »

CHAPITRE XXI

L'assistance se retira en laissant seuls les deux époux que la joie de se retrouver remplissait d'un bonheur tel que le reste du monde n'existait plus pour eux.

Belinda Mary, entourée d'un auditoire impatient, était assaillie de questions.

« Bien sûr qu'elle n'est pas morte, dit-elle d'un ton supérieur. Kara se contentait de terroriser par la peur. Il avait d'ailleurs dit également à Mme Lexman que son mari était mort. Le fait est qu'il avait ramené Grace en Angleterre. Cela vous paraît peut-être impossible, mais n'oubliez pas qu'il avait un yacht particulier et que de n'importe quel port il pouvait venir chez lui en voiture et mettre immédiatement sa prisonnière dans sa cave sans rien changer à la maison. C'est dans la cave inférieure que je l'ai trouvée.

— Vous l'avez trouvée dans la cave? demanda le chef de la police intrigué.

— Oui, je l'ai trouvée, elle et le chien. Vous

savez que Kara se plaisait à la torturer par la présence des chiens. Et j'ai tué cette bête de mes propres mains, ajouta-t-elle avec un petit ton orgueilleux.

— Et vous avez gardé Grace chez vous pendant tout ce temps sans rien me dire? » dit T. X. incrédule.

La jeune fille fit un signe affirmatif de la tête.

« Voyez-vous, elle était malade et il me fallait la soigner. Je savais que c'était Lexman qui avait tué Kara et je ne pouvais vous parler de Grace sans le trahir. Quand M. Lexman a décidé de faire sa conférence, je pensai que je ferais bien de réserver cette nouvelle pour le dénouement. »

Les hommes se dévisagèrent.

« Qu'allons-nous faire maintenant de Lexman? demanda le chef de la police. Et à propos, T. X., comment cela cadre-t-il avec vos propres hypothèses?

— Fort bien, dit T. X. d'un air détaché. Il est évident que le meurtrier n'était autre que celui qui s'était introduit chez Kara sous les dehors de Gathercole et il était aussi évident que ce n'était pas Gathercole, puisque c'était le bras gauche de cet homme qui était artificiel.

— Je ne vois pas l'évidence, observa le chef de la police.

— C'est pourtant clair. Le vrai Gathercole avait

perdu le bras droit et c'est la seule erreur commise par Lexman.

— Hum, dit le chef en tiraillant sa moustache. Il faut tout de même prendre une décision au sujet de Lexman. Qu'en pensez-vous, de Menau? »

Le Français haussa les épaules.

« Pour ma part, non seulement je demanderais aux autorités de ne pas l'importuner, mais encore je les prierais de lui servir une rente, dit le limier français volubile.

— Et vous, Savorsky? »

Le Russe eut un petit sourire énigmatique.

« C'est là une affaire bien impressionnante, dit-il d'une voix calme. Il me semble qu'un procès Lexman soulèverait des scandales qu'il vaut mieux éviter. D'ailleurs, je me permets de faire remarquer que mon gouvernement serait très défavorable à tout incident qui attirerait l'attention sur la situation irrégulière de l'Albanie. »

Le chef de la police était absorbé dans ses pensées, tandis que Belinda Mary le scrutait avec anxiété.

« Faites-le venir », dit-il à la jeune fille en prenant soudain une brusque décision.

La jeune fille amena John Lexman et sa femme qui entrèrent la main dans la main. Leur bonheur présent les rendait indifférents au sort qui les attendait. Le chef de la police se racla la gorge.

« Lexman, nous vous remercions tous chaleureusement de l'intéressante conférence que vous venez de nous faire entendre. Vous avez un don merveilleux pour vous identifier avec la personnalité d'un meurtrier et étudier non seulement la technique du meurtre, mais aussi sa base psychologique. »

Il parlait posément et, d'un geste péremptoire de la main, empêcha toute interruption de John Lexman.

« Laissez-moi finir, grogna-t-il. Vous êtes entré en quelque sorte dans la peau de l'assassin et la manière dont vous l'avez fait est convaincante au possible. On serait presque tenté de croire que l'homme qui a tué Remington Kara est devant nous. Vous nous avez procuré des émotions inoubliables et permettez-nous de vous en remercier encore une fois. »

Il promena son regard sur l'assistance. Un murmure approbateur lui répondit. Il consulta sa montre.

« Il faut que je vous quitte, dit-il en tendant la main à John Lexman. Je vous souhaite bonne chance, ajouta-t-il en prenant dans son autre main celle de Grace Lexman. Un de ces jours, déclara-t-il paternel, j'irai vous voir à Beston Tracey et votre époux aura la bonté de me conter un autre de ces récits dont il a le secret. »

Il se dirigea vers la porte et, en se retournant

une dernière fois, intercepta le regard reconnaissant de Lexman.

« A propos, mon cher Lexman, dit-il d'une voix hésitante, à votre place je n'écrirais jamais un roman sur ce sujet. »

John Lexman hocha la tête:

« Il ne sera jamais écrit... par moi. »

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Paris-Coulommiers
— 6141 - 9 - 1946 —
— Dépôt légal 4295 —

LA Collection "l'Enigme" a fait connaître au public français les meilleurs romans d'Edgar Wallace. Elle reprend sa pleine activité et retrouve son vaste public. Aux ouvrages d'Edgar Wallace sont venus ou viendront s'adjoindre les volumes de la série célèbre des "Arsène Lupin" de Maurice Leblanc, ainsi que d'autres romans policiers de premier plan signés d'auteurs contemporains.

Edgar WALLACE

•

L'ARCHER VERT

LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR

LE SERPENT JAUNE

LA PORTE DU TRAITRE

L'HOMME SANS NOM

UNE LUEUR DANS L'OMBRE

LAQUELLE DES DEUX ?

•

Maurice LEBLANC

L'AIGUILLE CREUSE

ARSÈNE LUPIN, GENTLEMAN CAMBRIOLEUR

LES CONFIDENCES D'ARSÈNE LUPIN

LES TROIS CRIMES D'ARSÈNE LUPIN

"813"

ARSÈNE LUPIN CONTRE HERLOCK SHOLMES

LA DEMOISELLE AUX YEUX VERTS

LES MILLIARDS D'ARSÈNE LUPIN

LES HUIT COUPS DE L'HORLOGE

L'AGENCE BARNETT

HACHETTE

Imprimé en France

Imp. D.M. Pai